Jean Tétreau

Femmes libres de Carthage

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Meriem Bouderbala (1960-), illustration (s.t.) pour la première édition du roman de Jean Tétreau (2004).

Jean Tétreau (1923-2012) est un écrivain,
philosophe, romancier et essayiste québécois.
Photo : Philippe Tétreau.

FEMMES LIBRES DE CARTHAGE

Vie et pensée d'une reine d'Afrique

ROMAN

AVANT-PROPOS

L'IDÉE DE FAIRE un roman « carthaginois » nous est venue en lisant la correspondance de Voltaire. Auteur, comme nous le savons tous, de nombreuses tragédies, dont *Sophonisbe,* qui fut représentée en 1770, Voltaire s'entretenait surtout de théâtre avec ses principaux correspondants. Et justement il a traité pour la scène, entre mille et un sujets, celui que lui fournissaient la vie mouvementée et la mort héroïque de cette souveraine d'Afrique, Sophonisbe (235-203), fille d'Hasdrubal, petite-fille de Gisco1[*] et contemporaine de Scipion dit l'Africain. Le destin de cette reine de Numidie, polyandre à son corps défendant, avait, il faut bien le dire, de quoi tenter les dramaturges, puisque plus de cent ans avant la représentation de 1770, la troupe de l'Hôtel de Bourgogne créait, de Pierre Corneille, une *Sophonisbe* qui compte parmi ses meilleures pièces (1663) [**].

> *« Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine,*
> *« Avec la liberté d'aimer et de haïr.*

---

[*] Nous croyons utile de préciser qu'Hasdrubal, père de Sophonisbe, n'est pas Hasdrubal Barca, fils d'Hamilcar et frère d'Hannibal, mais bien le fils de Gisco. Hasdrubal, père de Sophonisbe, se signala en Espagne, comme d'autres généraux carthaginois, durant la deuxième guerre punique.

Dans son poème épique, l'*Africa,* chant V, François Pétrarque évoque les amours de Massinissa et Sophonisbe.

[**] Ce n'était pas l'avis de Voltaire, qui la trouvait mauvaise.

« Voilà quelle je suis et quelle je veux être.
« J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître. »
(…)
« Seigneur, je parle avec franchise.
« Vous m'avez épousée et je vous suis acquise :
« Voyez si vous pouvez me garder plus d'un jour. »

Ces vers « féministes » ne perdent rien à être comparés aux plus beaux endroits d'*Horace* ou de *Rodogune*.

Vingt-neuf ans plus tôt, en 1634, Jean Mairet (ou de Mairet) donnait au public parisien la première tragédie française à respecter la règle aristotélicienne des trois unités ; la pièce avait elle aussi pour titre *Sophonisbe*.

La vie de ce personnage féminin, qui semble avoir exercé sur les hommes de théâtre, du moins en France, une séduction incontestable, peut se résumer en quelques lignes, l'histoire n'étant guère bavarde à son sujet.

Née princesse, Sophonisbe était encore loin d'être nubile qu'Hasdrubal son père la promit au roi Massinissa. Ce dernier allait devenir un jour souverain de toute la Numidie, en fait de l'Atlantique à l'Égypte. Leurs fiançailles étaient sur le point d'être célébrées quand Hasdrubal, ayant conclu une alliance avec un autre roi numide, Syphax, afin qu'il combattît les Romains, maria sa fille à celui-ci. Massinissa prit dans la suite Cirta, la capitale de Syphax, et Sophonisbe fut livrée au vainqueur qui, succombant à ses charmes, résolut de l'épouser. Les noces eurent lieu sans retard malgré la présence du premier mari, qui n'était tout au plus que prisonnier de guerre ; mais Scipion, qui voulait emmener Sophonisbe à Rome pour qu'elle parût à son triomphe, refusa de ratifier cet accord matrimonial et exigea qu'on lui confiât l'épousée. Allié des Romains et par suite incapable de s'opposer à cet ordre, Massinissa sauva l'honneur de sa femme et le sien en lui adressant une coupe de poison qu'elle absorba sans hésiter.

Cette matière historique aurait pu servir aussi de canevas à un librettiste. Quoi qu'il en soit, le ressort dramatique d'une pièce ou d'un opéra, ou le nœud d'un roman, ne peuvent consister dans les présentes circonstances qu'en la révolte d'une femme contre le sort qui la rend captive des hommes de son entourage. Elle l'est en effet de son père d'abord, puis de ses maris et finalement du conquérant qui souhaite la montrer au peuple romain comme une bête curieuse. Corneille a bien vu le point culminant du drame intérieur de son héroïne dans ce refus catégorique de la sujétion quelle qu'en soit la forme :

> « *Toute ma passion est pour ma liberté,*
> « *Et toute mon horreur pour la captivité.* »

La raison véritable de ce rejet de l'oppression masculine, Sophonisbe elle-même nous l'aurait fait connaître si nous avions pu l'interroger. Elle nous aurait probablement déclaré : « La coutume a trop de part aux destinées féminines en général et à la mienne en particulier. Je n'étais pas encore femme que mon père m'avait promise au roi Massinissa. La puissance paternelle fonde tout, accrédite tout, décide tout. Et la coutume l'englobe, contre laquelle aucune force ne prévaut. Les pères de famille l'ont depuis longtemps compris, eux qui, sans consulter leurs filles autrement que pour la forme, les donnent aux plus offrants. La tyrannie de la coutume l'emporte sur toutes les lois. La coutume est à l'âme de mon père ce que les habitudes sont à son corps. »

La révolte féminine qui, face à la perspective de la servitude, s'exprime dans notre roman par le choix ultime de la mort, y est exposée sous forme de lettres échangées entre Sophonisbe et sa grande amie d'enfance, Hermine, personnage fictif. Elles s'écrivent donc pour se confier, certes, mais aussi pour parler de la vie, de l'amour, des hommes, des mœurs, etc., c'est-à-dire évoquer leurs souvenirs communs (pas toujours innocents !), leurs amours anciennes, analyser leurs passions nouvelles ou récentes, médire de la gent masculine, critiquer les usages, les institutions, s'élever contre les traditions et les préjugés, bref « contester le système » avant la lettre. Les échanges entre les deux amies s'inspirent d'idées et de sentiments communs à tous les temps ; ce commerce épistolaire pourrait être celui de deux femmes de notre siècle. Peu importe en effet le rang social que l'on occupe, et il est très élevé chez Sophonisbe et sa correspondante, on finit souvent par se lasser de son propre milieu social, et par conséquent des habitudes morales et intellectuelles qu'on y a prises dès l'enfance.

La critique aura sans doute plus d'un reproche à adresser à ce singulier roman ; par exemple, son inopportunité : que vient faire aujourd'hui dans nos lettres cette intrigue à dormir debout entre deux femmes de la « haute » carthaginoise, alors qu'il y a tant de sujets romanesques passionnants à tirer de la vie des classes laborieuses ? Et d'un. Il existe en français un roman définitif sur Carthage, Flaubert en est l'auteur ; aussi faut-il être d'une présomption homérique, ou vouloir à tout prix se couvrir de ridicule pour oser en écrire un autre du même genre. Et de deux.

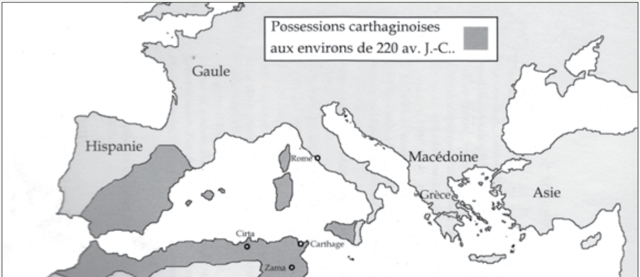
Nous voulons bien convenir du caractère raisonnable de ces reproches. Mais il est deux griefs que nous rejetons sans examen. Le premier consisterait à vouloir critiquer, infirmer l'ordre et la date des événements que nous rapportons ici ; le second, à considérer comme nulle et non avenue l'attribution de telles ou telles mœurs à une société qui, vu l'époque, les mentalités, la religion dominante, etc. pourrait fort bien les avoir eues. Non pas que notre chronologie des événements soit sans défaut, ni que la peinture des mœurs y soit conforme en tous points aux idées, aux préjugés et aux coutumes de l'époque en question. Si nous rejetons d'emblée tout blâme concernant l'anachronisme d'une scène ou d'une situation, c'est que depuis qu'on a joué le *Misanthrope* en complet veston, *Coriolan* et *Richard III* en uniforme d'officier britannique des deux derniers conflits mondiaux, avec tunique kaki, culotte bouffante et bandes molletières, il n'y a plus à notre sens d'anachronisme qui tienne au théâtre, au cinéma ou peut-être même en littérature.

Des temps caractérisés par la *douceur de vivre* annoncent généralement, il est vrai, des bouleversements majeurs ; cependant, les gens qui vivent durant ces périodes privilégiées ne peuvent évidemment en prévoir la fin prochaine. Sophonisbe ni aucun de ses contemporains ne savaient que la civilisation carthaginoise n'était plus qu'à deux générations du gouffre qui l'engloutit en 146 avant notre ère.

Les lettres qui forment cet ouvrage sont de l'invention pure : elles n'ont pas le plus petit début de fondement historique. Quant à l'action, elle y est, comme dans une tragédie antique, donnée, connue dès le départ. Elle est au reste accessoire, diront à ce propos nos censeurs, puisque, hors le siège de Cirta et les ennuis que la guerre cause à tout le monde, il n'y a rien à signaler. En réalité, cette action romanesque a la bizarrerie de changer de nature : elle sera tantôt politique, tantôt policière.

Le roman en lettres (ou par lettres) ou roman épistolaire n'est pas une nouveauté dans notre littérature, pas plus qu'il ne l'est dans les littératures étrangères. Il suffit de songer à *Julie* ou *la Nouvelle Héloïse,* aux *Liaisons dangereuses,* à *Werther,* etc. Maupassant lui-même, n'ayant pas dédaigné le genre, a écrit plus d'une nouvelle sous forme de poulet ; rappelons-en quelques-unes : *Mots d'amour, Le Baiser, Confession d'une femme, Nos lettres.* Il est certain, d'autre part, que le plus célèbre roman épistolaire, les *Lettres persanes,* allait avoir après 1721, année de sa publication, une fort nombreuse progéniture. De ce fait Montesquieu était parfaitement conscient, et on le constate dans sa défense du livre : « Mes *Lettres Persanes*, y écrit-il, apprirent à faire des romans en lettres. »

JEAN TÉTREAU



Numidie
Afrique
Cyrénaïque
Égypte

Le monde méditerranéen à l'époque du règne de Sophonisbe.

INTRODUCTION

RIEN N'ÉCHAPPE à la loi de l'évolution, dirait doctement quelque philosophe du siècle dernier. Et cette loi s'applique, ajouterait-il, à l'ordre de l'esprit autant qu'à celui de la nature. Autrement dit, il en serait des productions de la raison et de l'imagination créatrice comme il en est des espèces animales, qui se transforment d'un âge à l'autre, le cheval succédant aux équidés à plusieurs doigts. S'il faut toutefois aux animaux qui vivent autour de nous, comme à ceux que nous sommes, des centaines de milliers, voire des millions d'années pour changer tant soit peu de physionomie, il suffit d'observer sur une période de vingt-trois à vingt-quatre siècles le profil du genre dramatique, du genre romanesque ou de quelque autre genre littéraire, pour constater dans chacune de ces catégories des transformations qui au fil des siècles en ont modifié l'essence, donc l'idée qu'on s'en faisait au commencement. La thèse de l'évolution et de la fin des genres n'est pas nouvelle. Notre propos n'est d'ailleurs pas d'en établir la justesse ni même d'indiquer dans quelle mesure elle est vraie. Estimant qu'il tombe sous le sens que le théâtre, par exemple, depuis Eschyle jusqu'à Giraudoux et de ce dernier à Ionesco et aux autres contemporains, s'est complètement transformé, nous ne voyons plus la nécessité de le démontrer. En somme, nous diraient certains critiques, vous affirmez être d'accord avec tout le monde sur une évidence : le théâtre a changé radicalement depuis les Grecs.

Évidence, c'est beaucoup dire ; quant à être d'accord avec tout le monde, le voudrions-nous que ce serait impossible, car il y aura toujours le parti des purs qui contestera l'évidence dont on nous parle ici. Le théâtre, affirmeront ses plus farouches défenseurs, n'est pas autre chose qu'une représentation. Il n'a donc pu changer de nature depuis qu'on en fait.

Représentation, oui – puisque dès qu'on entre en scène on représente quelqu'un ou quelque chose. Le public de nos salles ne voit cependant plus le monde comme le voyait le public d'Euripide, parce que le tissu social ne se compose pas des mêmes fibres qu'il y a deux mille quatre cents ans. Les cerveaux ne répondent pas exactement aujourd'hui aux mêmes vibrations de l'extérieur qu'au temps de Périclès. Ce qui a changé au théâtre, ce n'est pas le fait d'y représenter quelque chose, ce sont plutôt les éléments de la représentation, les sources d'inspiration, les conceptions de l'univers. Au reste, il y a suffisamment d'éléments qui ont changé pour qu'on puisse parler aujourd'hui d'une mutation de la matière et de la forme théâtrale, métamorphose qui équivaudrait presque à une différence de nature entre le spectacle ancien et l'actuel. Autrefois, chez les Grecs, puis chez les classiques anglais, français, italiens et espagnols des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, toute la matière, c'est-à-dire l'action et l'émotion, était dans le texte, et le texte était souverain.

Pour ce qui est de la forme, elle était toute dans l'interprétation servante du texte, d'où la nécessité pour le comédien d'articuler de manière à ne jamais escamoter une syllabe. L'auteur dramatique était le maître à bord. Aujourd'hui, le grand manitou du théâtre est le metteur en scène. Jouvet disait : « Il y a deux sortes de metteurs en scène : ceux qui attendent tout de la pièce, pour qui l'œuvre est essentielle, et ceux qui n'attendent rien que d'eux-mêmes et pour qui l'œuvre est une occasion. » À voir en effet le traitement qu'un metteur en scène inflige en général, de nos jours, à une pièce classique ou non, l'on se demande pourquoi l'auteur, fût-il Racine, s'est donné la peine de l'écrire. La seule liberté que l'on puisse prendre à l'égard d'un ouvrage dramatique et de sa représentation, c'est d'en respecter fidèlement sinon servilement la lettre et l'esprit.

Les genres évoluent donc, quelle que soit l'importance que l'on accorde à la succession de leurs mues ; ils se transforment au cours des âges ; ils meurent aussi, comme l'épopée en vers ou la prose poétique, dont un des derniers modèles est ce roman de Chateaubriand intitulé *Les Martyrs,* qu'on ne lit plus depuis cent ans, alors que tout le monde a lu ou lira les *Mémoires d'outre-tombe.*

Il est une autre forme littéraire qui paraissait bien morte elle aussi, mais qui, semble-t-il, a ressuscité en plein xxe siècle, sous l'aspect plutôt singulier de ce que nous appellerons le document fictif[*]. Le sommet du genre – là-dessus les avis ne sont pas du tout divergents – est le roman de Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien.* Dans les carnets de notes concernant cette œuvre, l'auteur écrit : « Le roman dévore aujourd'hui toutes les formes ; on est à peu près forcé d'en passer par lui. Cette étude sur la destinée d'un homme qui s'est nommé Hadrien eût été une tragédie au XVII^e^ siècle ; c'eût été un essai à l'époque de la Renaissance. »

* Ou document fiction. Ces expressions paradoxales sont pour tout dire contradictoires puisque tout document est par définition réel et authentique. Nous les employons ici pour désigner un texte romanesque auquel l'écrivain a donné par les moyens de l›art l'apparence de la réalité et de l'authenticité.

Le document fiction peut être un récit ou une longue lettre permettant au personnage central, qui l'écrit, de se mettre en cause à la première personne (c'est ainsi que les choses se passent dans le roman de Marguerite Yourcenar). Ce document dû en partie à l'imagination de l'écrivain, en tout cas plus ou moins véritable, peut être aussi un journal intime *(Journal d'un curé de campagne)* mettant en scène l'auteur présumé, ses voisins, ses amis, ses proches, ses collègues ou collaborateurs, etc. Il peut également consister en une correspondance inventée entre deux, trois ou quatre personnages, les uns fictifs, les autres non.

La forme littéraire dont nous avons dit qu'elle paraissait bien morte et qui, selon toute apparence, aurait ressuscité justement sous le faux visage du document fiction, est en fait à l'origine de celui-ci : on l'appelait dialogues des morts à l'époque où Lucien de Samosate l'illustra par sa verve et son esprit. Le genre atteignit à une sorte de perfection et mourut. Puis on le vit renaître en France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles sous la plume de Fénelon, de Fontenelle et finalement de Vauvenargues, qui écrivit notamment des dialogues imaginaires entre Démosthène et Isocrate, Fénelon et Bossuet, Montaigne et Charron, Philippe II et Comines[*].

L’histoire que nous proposons au lecteur dans les pages suivantes et à laquelle nous avons donné la forme épistolaire s’inspire de faits historiques. Ces faits ne sont toutefois que des accessoires ; l’essentiel est l’âme des personnages, qui réagissent aux situations agréables ou pénibles avec une rare égalité d’humeur, avec cette constance si commune chez les Anciens, avec cette vertu qu’un grand poète français a exaltée dans ces vers :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t’appeler.
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

⁂

Deux phénomènes – l’un naturel et l’autre non – avaient empêché le jeune Acherbas, courrier d’Hermine, de partir pour Cirta.

Cirta, capitale du roi Syphax, sise à deux jours et demi de Carthage à dos d’âne, Cirta l’enchanteresse gémissait dans la tourmente. Ses jardins ombreux, leurs figuiers en espalier et les oasis circonvoisines ployaient en effet comme des roseaux sous la tempête. Sur des centaines de lieues, le météore balayait le désert entre

---

[*] Orthographe de Vauvenargues. Le nom de l’historien de Louis XI s’écrit habituellement Commines ou Commynes.

les dépressions de l'intérieur et la mer grise. Le vent soufflait si fort à Carthage, sur le quartier de Byrsa la citadelle et sur les nécropoles, que le sable s'infiltrant partout dans les maisons, s'accumulait sur les seuils, dans les angles, s'incrustait dans les murs, voire dans les peintures murales encore fraîches du nouveau domicile, pourtant bien protégé, de Domna Hermine, poétesse, grande mondaine et surtout – titres auxquels elle tenait le plus : amie et correspondante de la reine Sophonisbe, femme de Syphax.

Tous les dix à douze jours, Sophonisbe recevait de son amie une lettre que venait lui porter Acherbas.

Le second phénomène en question, attribuable aux pénibles conjonctures que connaissait alors l'Afrique, était également une tempête, mais d'une tout autre espèce. C'était l'irruption depuis quelques heures, à l'ouest et au nord de Cirta, de plusieurs milliers de ces cavaliers livides, si bien connus dans l'ensemble de la Numidie pour leurs pillages et l'effroi que leur nom y répandait. Chevauchant de petites montures noires aux prunelles d'escarboucles, les assaillants circulaient à présent autour de la capitale, l'isolant du même coup malgré l'assaut des sables et la poussière brûlante qui, cruellement, profondément, leur rongeaient les paupières et les lèvres. Le matériel de siège, comprenant les instruments et les machines poliorcétiques, se trouvait à moins d'une journée, halé qu'il était dans des ornières de plus en plus mouvantes par soixante-dix paires de bœufs et quelques éléphants.

Sophonisbe et Syphax étaient à toutes fins utiles enfermés dans leur cité.

De leur poste d'observation, derrière un orifice percé dans l'épaisseur du premier mur d'enceinte, ils voyaient, pendant les rares et brèves accalmies, sur *un fond plombé quoique zébré de fulgurations fauves, des mouches noires, des mouches volantes à l'horizon, comme s'ils eussent eu l'un et l'autre une maladie de la rétine ou du foie. Ces insectes à la piqûre mortelle, c'était bien là la sombre cavalerie de Massinissa.*

Chacun suivi de son escorte, Syphax avec ses douze archers et Sophonisbe avec ses dames de compagnie, se sépara de l'autre ce jour-là vers midi, lui pour regagner les principaux quartiers de la garnison où le moral baissait dangereusement, elle pour retrouver la fraîcheur de ses appartements et son intimité dans sa salle de bains ; une lettre l'y attendait commencée la veille à l'adresse de sa correspondante carthaginoise.

Dion Cassius

De Tunis, avril, an cmdxxxiii*
de la fondation de Rome.

LETTRE I

Sophonisbe, reine de Numidie,
à son amie et confidente Hermine

---

* An 983 de la fondation de Rome, ce qui correspond à l'année 220 de notre ère.

À Byrsa, arrondissement de la Fontaine[*]

Très chère amie, j’ai dû comme vous le voyez interrompre hier la rédaction de la présente en raison de circonstances qui toujours échappent à mon pouvoir. Tendue comme la corde d’un arc que l’on bande, fébrile, presque hébétée, je me demande en ce moment, après les événements que je vais vous rapporter, après tant d’émotions et de désarroi, comment reprendre tranquillement le fil de mes pensées. Moi qui jusqu’ici me croyais maîtresse de la situation et surtout de mes nerfs, me voilà comme une fillette égarée, qui craint tout et qui pour son malheur a d’excellentes raisons de tout craindre. Car il n’est pas jusqu’aux éléments qui ne se mêlent à notre existence pour l’assombrir davantage. Éole souffle aujourd’hui le chaud et le froid. À ses tourbillons de sable a succédé brusquement tout à l’heure une pluie de boue bleuâtre (on l’eût crue rafraîchie à la glace, frappée comme le ventre d’un espadon), qui s’est abattue sur le palais royal, éclaboussant les murs, la colonnade, souillant le sol de la grande cour intérieure. Des émanations empyreumatiques vous prennent à la gorge, vous donnent la migraine ou la nausée.

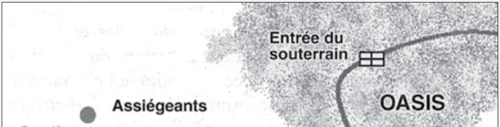
Que j’ai de mal à me ressaisir ! Si vous saviez… Au fait, vous le savez sûrement : les mauvaises nouvelles

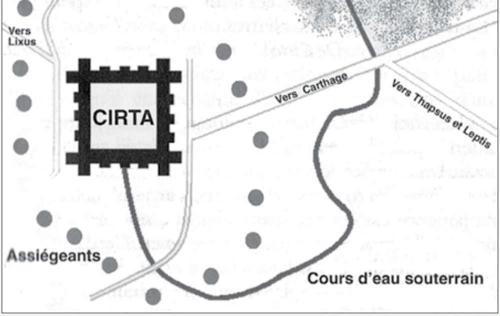
---

[*] La localité indiquée dans les en-têtes n’est pas le lieu de séjour de l’expéditeur mais celui du destinataire. Englobant la citadelle (Byrsa), l’arrondissement de la Fontaine était assez loin du centre de Carthage pour que les habitants de cette circonscription administrative eussent l’impression de vivre, comme on dirait aujourd’hui, dans la « banlieue ».

courant deux fois plus vite que les bonnes, vous aurez appris que Massinissa lui-même, l'homme à qui mon père m'avait promise avant de me marier à Syphax, est en train d'investir notre belle ville. Le roi mon mari croit que la garnison, si les habitants la soutiennent comme on est en droit de le penser vu l'état des approvisionnements, pourra tenir longtemps contre les assauts des alliés de Rome. Je suis loin hélas ! de partager cette croyance, car je connais bien la population de Cirta. Ce sont pour la plupart des gens qui adorent la vie, redoutent les privations. Ils ne tiendront pas cinquante jours. Plaise à nos dieux, s'ils y peuvent quelque chose, qu'il en soit autrement ! Quant à moi, je ne me fais pas d'illusions : le jour où Massinissa pénétrera dans mon palais pour réclamer des têtes, je serai soit auprès de vous, soit morte.

Comme notre capitale est tout compte fait en état de siège, je vous joins un plan d'accès clandestin à mon palais. Communiquez-le au jeune Acherbas. Il saura démêler ce qui à première vue peut vous sembler inextricable. Ainsi pourra-t-il continuer à se charger de vos lettres avec un minimum de risque pour sa vie.





Dans la grande oasis à l'est de la ville, il y a un bosquet de lentisques et de pistachiers au centre duquel un étroit canal est creusé. Ce canal est la porte d'entrée d'une rivière souterraine qui conduit jusque dans Cirta. De la route que prennent les caravanes on peut voir ce canal, mais nul n'oserait y descendre, car dès qu'on se penche au-dessus, on sait tout de suite à qui l'on aurait affaire au fond : l'endroit grouille de crocodiles. Or Acherbas, né sur les rives du Nil, élevé par un dresseur de fauves, connaît ces animaux comme je connais mes perruches et vous vos molosses. Ils lui obéissent, paraît-il, au doigt et à l'œil. Qu'il emprunte désormais la canalisation en question pour parvenir jusqu'à moi. Recommandez-lui en outre de se travestir en combattant numide, ostensiblement du parti des Massyles. De cette manière nous pourrons continuer à échanger nos lettres.

De Cirta, le treizième jour du mois de Tanit.

L'absence d'Acherbas se prolonge... Trois jours que je l'attends pour lui remettre la présente datée ci-dessus du treize. Un courrier spécial, qui normalement est au service du roi mon mari, vous l'apportera, car je n'attends plus, ma patience est épuisée. Sans doute ce nouveau courrier mettra-t-il un certain temps à gagner Carthage. Les vagissements des crocodiliens ne lui étant pas familiers, il s'abstiendra de suivre la rivière souterraine et devra, comme vous le pensez bien, franchir à ses risques les lignes ennemies établies autour de Cirta.

Le seizième jour du mois de Tanit.

LETTRE II

Hermine à Sophonisbe

Au palais royal de Cirta

J'ai bien reçu, ô ma reine, la très précieuse vôtre contenant un post-scriptum en date du seize de ce mois ; en fait, vous l'aviez écrite le treize et votre courrier spécial me l'a remise ce matin. Je l'ai renvoyé du reste immédiatement, le sachant aux ordres du roi votre époux, d'autant qu'il était chargé d'autres commissions d'une extrême urgence. Aussi ai-je convoqué Acherbas. Il attend, dans l'antichambre, que je lui confie ce mot pour vous. Si dans la semaine du treize vous l'avez attendu si longtemps, c'est que, pris subitement d'une forte fièvre, il a dû se soigner pendant plusieurs jours.

Apprenez que ma santé est trop mauvaise pour que je puisse répondre convenablement à votre lettre du treize. Je vous prie d'excuser, ô ma reine, ce qui semblerait de la désinvolture de ma part. A la vérité, j'ai dû mander un médecin grec, spécialiste de la peau, à la suite d'une éruption qui m'a défigurée dans la nuit du dix-neuf au vingt. J'ai pensé mourir de frayeur à mon lever, quand je me suis aperçue dans la glace. Je porte un masque depuis ce matin ; je ne le quitterai qu'une fois guérie. Plaignez-moi.

De Carthage,
le vingt-deuxième jour du mois de Tanit.

LETTRE III

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Très chère amie, je n'ai guère moi non plus le temps de vous écrire : les devoirs immenses d'une charge alourdie par la guerre sollicitent tous mes soins. De l'aube au crépuscule je m'emploie avec Syphax à la défense de notre capitale. J'exhorte nos sujets à la parcimonie, car il faut tenir... tenir jusqu'à ce que des alliés gétules, avec qui nous avons conclu secrètement un accord, forment l'armée de secours, qui viendra prendre à revers Massinissa pour le contraindre à lever le siège. Ne croyez surtout pas que je vous oublie ! Dans les maux qui vous affligent, dans cette agression si soudaine de la nature contre votre personne, enfin dans cette épreuve qui vous oblige à cacher votre visage, vous trouverez en moi qui vous aime un soutien sûr. Les Grecs font d'excellents médecins. Justement, le mien est de Corinthe. J'attends avec impatience la nouvelle de votre rétablissement.

De Cirta, le dernier jour du mois de Tanit.

Les lignes que je vous adresse aujourd'hui ne sont évidemment pas une lettre. Je vous en écrirai une dès que je disposerai de deux ou trois heures.

LETTRE IV

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

Comment croire à la bonté des dieux ? Comment ajouter foi à leur suprême sagesse, à leur providence ? Ils nous abandonnent à notre sort à la moindre prière que nous leur adressons : leur faire confiance équivaut à nous leurrer. Pharnabon, le médecin grec dont je vous ai parlé dans ma missive du vingt-deux du mois dernier, est venu pour la deuxième fois m'examiner avant-hier. Je ne l'ai pas, vous pensez bien, perdu de vue un seul instant ; j'ai observé son attitude, épié ses réactions, suivi du regard tous ses gestes, et j'ai bien senti, finalement, ce que je redoutais le plus : il n'a pas voulu m'effrayer. Or cette précaution de sa part est effrayante en soi, d'autant plus que le mal progresse. Il se forme en effet sur ma peau des bulles, de plus en plus nombreuses, contenant une liqueur jaunâtre, qui se répand quand elles crèvent et qui me brûle la chair comme si des aiguilles incandescentes la pénétraient. Ces ampoules se multiplient autour des lèvres, sur le front, vers les tempes comme sur le cou et l'épaule droite. Une plaie s'étend largement sur le sein droit, semble gagner l'aréole ; elle est comme parcourue de sinuosités sanguinolentes, de guillochures érythémateuses qui n'annoncent rien de bon. Pourtant, j'ai toujours pris le plus grand soin de mon épiderme ; je l'ai toujours entretenu avec les aromates les plus délicats. Que vous dire d'autre ? Que je suis désespérée ? Il paraît que j'ai eu beaucoup de chance, figurez-vous ! Si j'avais attrapé cette infection (que le médecin appelle de son nom grec de *pemphix*) sous sa forme aiguë, elle m'emportait en trois jours. En tout cas, je suis à faire peur et ne retire mon masque de stuc que dans l'intimité la plus absolue.

Aux quatre ou cinq derniers mots qui commencent ce paragraphe, vous aurez remarqué que je ne vous écris plus de ma propre main. Lasse et fiévreuse, je repose maintenant sur mon lit après avoir demandé à ma fidèle Ashérat, ma femme de chambre, de me servir de secrétaire. Certes, je me sens atteinte d'une maladie incurable et mortelle, dont l'échéance, la fin, est l'affaire de dix, douze, dix-huit mois peut-être ; le médecin n'a pas été aussi explicite là-dessus que je le suis avec vous, mais j'ai compris. Les esprits, m'a-t-il expliqué, qui habitent notre sang et le conservent afin que rien ne le modifie et qu'ainsi nous restions vivants, eh bien ces esprits, dans mon cas, quittent le sang pour émigrer en quelque sorte vers l'épiderme, où ils se nourrissent, à défaut des sucs sanguins, de notre chair. Voilà ce qui me rend aujourd'hui si malade. Il me reste un espoir, m'a laissé entendre Pharnabon, il s'agit d'un traitement auquel il a eu recours deux ou trois fois seulement dans sa longue carrière (cette maladie étant rare), traitement qui a produit d'excellents effets : on ne guérit point, il est vrai ; cependant le remède en question, qui est un extrait de rognon de porc, arrête la progression du mal ; la dessiccation des plaies est bientôt suivie d'une exfoliation qui laisse des taches brunes ayant tendance à pâlir. Demain l'on me donnera ma première potion. Je devrai dans la suite prendre ce remède une fois par jour jusqu'à la fin de ma vie, qui ne sera probablement pas très longue. Il ne faudra jamais, d'ajouter le docteur, que me croyant guérie je cesse la médication. Quant à l'attente d'un mieux, elle n'est en vérité qu'un demi-espoir, car il n'est pas du tout sûr que l'extrait de rognon opère ; le succès en l'occurrence n'est rien moins que certain, et c'est bien la raison de mon angoisse. Plaignez-moi, mon amie, intercédez pour moi auprès de vos dieux, qui, moins cruels que les miens, se laisseront peut-être fléchir.

De Carthage, le quatrième jour du mois de Melqart.

LETTRE V

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Votre sort, chère amie, dont vous me décrivez avec tant de vérité les atteintes, m'afflige au plus haut point. Si j'étais sûre de l'alléger en le partageant d'une manière ou d'une autre, vous me verriez accourir pour panser vos plaies, soigner votre visage unique et votre corps parfait. Jamais, à la lecture de votre lettre si navrante du quatre, je ne m'étais souvenue aussi vivement des commencements de notre amitié.

Nous nous sommes connues gamines dans le quartier de ce que les Carthaginois appellent aujourd'hui les villas. Vous, fille de négociants fortunés, et moi, héritière présomptive, nous y avons grandi à la fois au milieu d'un aréopage de philosophes et de savants, bref d'une société de maîtres qui voulaient tout nous apprendre de la vie, et parmi une communauté d’esclaves dévoués qui se sont tendrement attachés à nous avant même d’être affranchis et bien davantage après.

Encore impubère, vous voilà fiancée à un chef d’entreprise qui ne rêve que de mines d’or en Espagne ; il s’y rend, y passe des années pendant lesquelles vous restez en carafe à Byrsa ; enfin il rentre, vous épouse et repart sans vous pour aller exploiter de nouveaux gisements. Il meurt d’un coup de sang à Majorque. Veuve à dix-huit ans, vous donnez immédiatement à votre vie une orientation nouvelle. Vous le faites pour ainsi dire par la force des choses puisque vous n’aviez jamais été si libre. Vous le faites aussi par une résolution bien arrêtée : vous partez donc pour Alexandrie, où vous ferez des études en arithmétique et en histoire. Votre départ ne signifie pas la fin de nos relations mais celle de cette période merveilleuse, sans souci majeur, qui comprend notre enfance et notre jeunesse jusqu’à votre veuvage et à mon mariage avec un homme de vingt-deux ans de plus que moi. Mariage de raison d’État. Dans notre monde patricien, cette forme d’union est la seule possible. Les mariages d’amour ne sont célébrés qu’entre petites gens qui n’ont rien à perdre.

Je n’ai jamais calomnié le roi mon mari et ce n’est pas aujourd’hui que je vais commencer. Syphax est un homme foncièrement bon, qui fait tout pour me plaire sans y parvenir jamais, car nous sommes trop différents. Il est faible, influençable ; Hasdrubal mon père le manœuvre depuis qu’ils se connaissent. Mon père avait besoin de Syphax dans ses projets contre Rome. Et le prix de cette alliance, ce fut moi.

Je dois m’arrêter ici, mon père, malade m’appelle ; je continuerai cette lettre demain.

……

Rompant, comme je vous l'ai dit trop souvent, la promesse qu'il avait faite à Massinissa, maintenant notre ennemi, de me donner à lui en mariage, Hasdrubal me fit épouser Syphax pour renforcer par cette alliance imprévue la coalition que Carthage, Cirta et d'autres cités songeaient depuis toujours à former contre les Romains. À présent un bruit court à Cirta parmi les assiégeants comme chez les assiégés : la première chose que ferait Massinissa s'il s'emparait de notre ville serait de *réclamer son dû* ! Comme je suis assez grande pour savoir lire entre les lignes, j'ai compris qu'après m'avoir vue plusieurs fois dans mon adolescence il me désirait toujours et voulait m'épouser. Le principal obstacle à la réalisation de son vœu est par conséquent Syphax lui-même. Je veux bien être comme « un diadème posé sur un coussin de velours entre deux couronnes » mais je ne puis avoir deux maris. Il faudra bien que l'un ou l'autre soit éliminé. D'autre part, si Massinissa prend notre ville, il n'aura probablement personne à qui me réclamer. En effet, mon père Hasdrubal, fils de Gisco, est au plus mal, et nous craignons tous, autour de lui, qu'il ne puisse survivre plus d'un jour ou deux à la fièvre qui s'est déclarée il y a trois jours à peine.

Tout au début de votre lettre, vous avez exprimé des doutes sérieux sur le bien qu'on peut attendre des dieux, et, chose étonnante, vous réclamez à la fin mon intercession en votre faveur auprès des divinités que le peuple vénère à Cirta. Loin de vous faire grief de cette légère incohérence, je l'attribue, bien sûr, à votre état général, qui ne laisse pas de m'inquiéter. Hélas, mes dieux ne sont pas meilleurs ni plus cléments que les vôtres ! Ils sont, comme les vôtres, des monstres dévoués à la Mort, des ogres qui n'ont rien de romanesque ni de légendaire et qui se repaissent trop souvent, encore que de manière clandestine, de chair d'enfant. (Voici deux ans, d'accord avec Syphax, j'ai fait promulguer une ordonnance interdisant les sacrifices humains sous peine des verges et de dix ans de réclusion.) Mais ce que je vais vous dire à présent vous stupéfiera, vous scandalisera peut-être. Il se peut également que vous ayez percé mon secret. Car dans le doux commerce que nous entretenons vous et moi depuis l'enfance, j'ai remarqué – ici votre modestie en voudra sans doute à ma franchise – que vous êtes de ces esprits que l'on dit pénétrants. Voici donc la chose dont je n'aurai plus, à tout le moins devant vous, à faire mystère. Vous savez qu'outre mes fonctions de monarque je suis prêtresse et, en cette qualité, gardienne de la foi populaire en ce royaume. Or votre prêtresse, ma chère Hermine, depuis longtemps ne croit pas plus aux dieux puniques qu'aux autres, qu'ils soient grecs, égyptiens ou romains. Une longue réflexion, entreprise il y a des années et poursuivie à travers l'étude des atomistes grecs, m'a conduite en définitive à l'abandon de toute croyance religieuse. Nos dieux n'existent pas. Sauf dans notre imagination. Ils ne sont au mieux qu'une divinisation de l'homme, qu'une glorification de l'un et de l'autre sexe et particulièrement du masculin. Nos dieux ne sont que des représentations, sous forme humaine, de certaines forces soit morales, comme les vertus, soit physiques telles les lois naturelles – forces, énergies, élans ou évolution, peu importe – dont le jeu, en général harmonieux, assure l'organisation et la perpétuation du monde dans l'espace et le temps.

Permettez-moi de revenir au douloureux sujet de votre santé pour vous dire que je ferai pour vous, ma très chère, quelque chose de plus utile que de prier : je vous envoie mon médecin personnel, Tiribase. C'est un homme de grand savoir et d'une compétence inégalée comme praticien. Je suis certaine qu'il s'entendra très bien avec le vôtre. Forts de leur science et de leur expérience, ils sauront vous tirer d'affaire.

Les dernières nouvelles que vous m'avez données de vous étaient en réalité bien mauvaises. Elles m'ont bouleversée pour ne point dire anéantie ; les prochaines le seront moins, peut-être même seront-elles bonnes ; en tout cas, je veux le croire. Retirez maintenant votre masque, que je vous embrasse !

De Cirta, le septième jour du mois de Melqart.

LETTRE VI

Tiribase, premier médecin de la cour de Numidie,
à la reine Sophonisbe

À Cirta

Votre Majesté se réjouira sans doute d'apprendre que, selon ses vœux, la mission dont Elle m'avait chargé, moi son très humble serviteur, auprès de sa correspondante malade, est accomplie sous tous rapports. L'examen rigoureux du cas sur lequel je me suis penché longuement a confirmé non seulement le diagnostic de mon collègue Pharnabon, mais encore son pronostic : l'amie de Votre Majesté souffre

– comme elle vous l'a écrit, m'a-t-elle dit – d'une affection cutanée grave. Il s'agit d'un mal à évolution fatale dans certaines circonstances ou conditions héréditaires que, fort heureusement, nous n'avons pas retrouvées chez elle. Au reste, le remède que lui a prescrit son médecin athénien semble produire son effet : nous avons lui et moi observé ces derniers jours un net recul de l'infection. Au total, sans être hors d'affaire Dame Hermine est sur une voie qui, pour l'heure, permet tous les espoirs. Je ne suis pas autorisé à en dire davantage à Votre Majesté qui, dépositaire des secrets d'État, comprend mieux que personne le caractère inviolable du secret professionnel.

Ce qui me préoccupe maintenant au premier chef, c'est l'état du père de Votre Majesté, que j'ai laissé l'autre jour entre les mains de mes élèves pour venir ici d'ordre de la reine. J'espère seulement que les décoctions de belladone et de jusquiame* figurant sur mes ordonnances l'auront quelque peu soulagé.

La présente précédera mon retour de quelques heures, à moins que ce ne soit d'un jour ou deux ! Car les travaux du siège s'intensifient, les contrôles se multiplient autour de Cirta, si bien que mon sauf-conduit, qui normalement me permet de sortir de la ville et d'y rentrer sans difficulté, peut circuler une journée entière entre les nombreux postes de garde avant de me revenir.

De Carthage, le treizième jour du mois de Melqart.

---

* Les propriétés analgésiques de la belladone et de la jusquiame étaient connues depuis la plus haute Antiquité.

LETTRE VII

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Tiribase s’est empressé de me donner de vos nouvelles. Il avait intérêt à faire vite, puisqu’elles sont meilleures encore que tout ce que mon optimisme eût souhaité. C’est de vous, maintenant, très chère amie, que j’attends des détails sur votre état général. Hâtez-vous d’écrire. De mon côté, je serai sans doute un certain temps sans pouvoir le faire, en raison du décès d’Hasdrubal, qui s’est éteint hier à l’aube. J’aurai fort à faire tous ces prochains jours. La mort de mon père doit rester secrète : il faut empêcher l’ennemi de tirer profit de la moindre information propre à favoriser ses desseins. Je vous embrasse.

De Cirta, le dix-septième jour du mois de Melqart.

LETTRE VIII

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

À peine rentrée d’une longue promenade en mer, je retrouve non sans plaisir le coin le plus odorant de ma chambre, où m’attendent mon écritoire, mon papyrus et mon godet d’encre turquoise dont l’arôme acidulé m’inspire sans doute ces rosseries qui vous font, m’avez-vous déjà dit, tantôt tiquer, tantôt pouffer. Tout à l’heure allongée sur un pont étroit, vers la proue d’une barque à huit rameurs, j’exposais délicieusement mon corps à la brise. La poussière irisée des vagues et les rayons d’un soleil d’habitude violent en cette période du jour mais aujourd’hui affaibli, adouci par le passage perpétuel de nuées blanches à frange grisâtre, caressaient mes membres frissonnants.

Depuis plus de deux semaines, je me porte si bien que j’ai la forte tentation de m’imaginer guérie. L’expérience et les remèdes de nos médecins grecs ont porté leurs fruits. Les plaies qui m’enlaidissaient au point de m’effrayer moi-même ont complètement disparu. La peau s’est reconstituée sans laisser de cicatrices. Et j’ai pu commencer, enfin, à songer à autre chose qu’aux soins requis par mon état.

Il y a si longtemps, ô ma reine, que nous nous sommes écrit, et j’ai tant à vous dire !

Vous auriez sujet, je le sais, de me croire mondaine, dissipée, capricieuse, rêveuse même… Pourtant, vous ne me reprochez rien et m’aimez comme je suis. Sachez que je vous en garde une profonde reconnaissance, que mes sentiments à votre égard ne sont pas moins forts que les vôtres pour moi, mais qu’en réalité je ne suis ni dissipée, ni capricieuse, ni rien de ce qu’on pense ou de ce qu’on dit ; ou, si je suis tout cela, je ne le suis qu’à demi. Par exemple, tout en ayant l’air de les fuir, j’aime assez la solitude et la retraite. Je ne me souviens pas, seule avec moi-même, de m’être ennuyée un seul instant. Et loin d’être douce, liante, sociable, expansive comme les apparences le donnent à penser, je suis d’une réserve qui, plus que de la prudence et de la discrétion, me vient d'un amour presque immodéré du secret. Vous, ma seule amie véritable, êtes la seule personne à connaître ma vie privée, encore que vous ne la connaissiez qu'en partie, car sans vous avoir jamais menti, je ne vous ai pas tout révélé de mon passé récent. J'ai résolu cependant de le faire aujourd'hui. Je vais en effet vous livrer le secret le mieux enfoui dans mon être, en témoignage de mon affection, bien sûr, et aussi pour vous rendre grâce de la compassion que vous m'avez marquée lors de ma dernière maladie, de même que du secours que vous m'avez alors procuré malgré des difficultés presque insurmontables.

Quelques mois avant que je ne tombe malade, je m'étais liée à un homme charmant mais de six ans mon aîné. Situation exceptionnelle, me direz-vous, puisque, vous le savez pour avoir suivi de loin mon itinéraire amoureux, j'avais coutume, j'avais même pour principe de les choisir plus jeunes que moi, ce qui m'a toujours semblé présenter plus d'avantages que d'inconvénients.

Sargon, c'est le nom dont ma tête, mon cœur, mes sens, furent pénétrés tous ces derniers temps, Sargon, dis-je, me plut d'emblée. Il est en effet fort bel homme et ne manque ni d'esprit dans les circonstances ordinaires et surtout extraordinaires de la vie, ni de savoir-faire dans l'intimité. Sa connaissance du physique féminin est époustouflante chez un homme et sa science du plaisir que l'on dispense au partenaire, prodigieuse. Quel effet lui fis-je au premier abord ? Probablement celui – si j'en juge par mes yeux seuls – de la torpille heurtant sa proie. Car à ma vue, au premier sourire que je lui adressai, il me parut complètement perdu : le regard fixe, la mine égarée, il ne savait que dire, il était paralysé, comme sous le choc étourdissant d'une décharge. Son trouble, pour moi des plus flatteurs, ne dura que quelques secondes. Et celui que je souhaitais avoir pour nouvel amant en titre se ressaisit sur-le-champ. Il reprit contenance avec l'autorité, l'assurance et la grâce d'un athlète exécutant à la perfection un rétablissement difficile. Que son bref moment de confusion n'eût pu échapper à mon œil exercé l'avait manifestement contrarié ; je le vis au soupçon de mécontentement qui traversa son regard ; toutefois je n'abusai point des circonstances et n'eus qu'à m'en féliciter. Pourquoi ? Parce que nous en vînmes rapidement à l'essentiel. Au bout de deux rencontres, en effet, après les baisers, après les caresses, après les privautés d'usage, nous étions amants, sinon copains, comme cochons. Jamais encore je ne m'étais donnée à un homme avec autant d'abandon, d'enthousiasme, d'ardeur, de fougue, de joie, d'aveuglement et jamais, je ne saurais vous le celer, je ne fus si largement payée de retour. Que de fois dans ses bras j'ai pensé que ma petite mort serait définitive après de tels excès, de tels sommets de volupté ! Je crains que ces souvenirs ne m'aient donné de la fièvre. Permettez que je m'arrête ici. Je vous reviens dans quelques jours.

De Carthage,
le huitième jour du mois de Ba'al Hammon.

LETTRES IX

Hermine à la même

Évidemment, ces transports ne pouvaient durer. Ce bonheur partagé (si un mot aussi vague que bonheur peut définir nos sentiments d’alors), ce bonheur, donc, ne serait pas éternel, et nous le savions l’un et l’autre, bien que moi, je l’eusse su mieux que lui, semble-t-il. Peu de temps après que nous fûmes tombés dans les bras l’un de l’autre, la passion avait atteint chez lui un tel degré d’intensité qu’il ne pouvait plus rester une heure sans me voir. Il me cherchait, me poursuivait partout, assidu comme un néophyte aux pieds de son idole, se plaignant de ma froideur, blâmant ma rigueur, me disant : « Je te demande un verre d’eau parce que j’ai, soudain, terriblement soif, tu m’en verses un, tu me le tends, et comme je vais le saisir tu en répands le contenu sur le carrelage. » Une autre fois, toujours dans le même style, il me raconte cette fable : « Une femme avait un amant qui l’adorait et un jardin magnifique, plein de fruits mûrs. Passant d’aventure le long de ce jardin odoriférant, l’amant, poussé par la faim, y pénétra pour l’apaiser. Or il venait tout juste de lever le bras vers une branche lourde de fruits rutilants et juteux, que sa maîtresse, le reconnaissant de la fenêtre sur l’appui de laquelle elle s’était penchée, lâcha ses chiens contre lui, qui n’eut que le temps de se sauver. » Sargon avait souvent, m’affirmait-il, l’impression que lorsqu’il franchissait le seuil de ma maison afin d’y passer la nuit avec moi, une grosse pierre, suspendue au-dessus de sa tête, n’eût eu besoin que d’un souffle pour tomber.

J’étais de moins en moins férue de lui ; la force de mes sentiments pour lui diminuait presque de jour en jour, mais les liens charnels qui nous unissaient depuis des mois restaient puissants. Par exemple, je trouvais toujours à Sargon un agréable esprit d'invention, la capacité de me faire découvrir de nouveaux aspects du plaisir ; il semblait me comprendre, me connaître de mieux en mieux, comme une femme connaît une femme et cela, chère amie, à mesure que je me lassais de lui. Puis il devint exigeant. Il chercha bientôt à m'associer à des jeux qui se pratiquent à trois ou quatre, me proposa des raffinements qui n'étaient pas du tout de mon goût. Je ne me laissai point entraîner dans ce gouffre. « Mon corps, lui dis-je enfin, est l'habitacle de mon esprit, de mes pensées, c'est une demeure dont toutes les issues ne sont pas libres. Il en est d'interdites. »

À la suite de cette brève leçon d'hygiène, il changea d'attitude : il avait été amoureux fou, amant passionné, il serait désormais indifférent, en quelque sorte philosophe. Ce nouveau comportement, si peu compatible avec son tempérament fougueux, me cachait quelque chose dont la découverte éventuelle me donnerait de l'inquiétude quant à la sûreté de ma personne, mais n'anticipons point. De fait, la philosophie, ou plutôt la mascarade philosophique de Sargon, n'était qu'un écran qu'il mettait entre une jalousie féroce qui lui brûlait les entrailles et moi sa maîtresse. Même si la nature de nos rapports changeait et que parfois j'en fusse attristée, je m'amusais presque à voir dériver notre entente vers le malentendu, l'accord de nos sens vers une forme de dégoût qui naturellement allait nous éloigner l'un de l'autre. Observer avec calme l'évolution de notre sentiment amoureux aide à supporter le dépit que son affaiblissement nous cause. Cependant, avant que je ne découvre les raisons de la comédie que me jouait Sargon afin de mieux m'épier en se rendant indifférent, nos rendez-vous se passaient en conversations sur les hommes et la nécessité de l'affirmation masculine dans la famille et l'État, qu'il s'agisse d'autorité paternelle, de pouvoir marital ou d'autorité politique. Selon lui, seul l'homme compte dans la vie de la cité. La femme, sans être quantité négligeable, est avant tout au service de son père, de son mari et de ses fils. Vous voyez ici le genre de raisonnement assez peu original de ceux qui n'ont jamais réfléchi, et qui se donnent néanmoins pour philosophes. Un soir, je répondis à cela que la femme était loin de jouir de la considération à laquelle l'importance de son rôle, dans la famille et l'État, lui donnait droit. Les femmes, expliquai-je, ne se contentent pas de porter leurs enfants dans leur ventre pendant neuf mois, elles les portent ensuite sur leur sein, les nourrissent de leur lait une année durant, parfois une année et demie ou davantage. Puis elles leur apprennent à parler, s'occupent, pendant des lustres, de les élever en cultivant chez eux les vertus et en extirpant leurs vices naissants. Sans les mères, il n'y aurait que bien peu d'hommes capables d'assumer les charges qu'ils sont appelés à exercer dans la cité. Heureusement, dis-je à mon amant stupéfait, la nature a pour la femme compensé l'ingratitude masculine en nous donnant une force d'aimer et une aptitude au plaisir physique qui dépassent tout ce que les hommes peuvent imaginer. Ainsi, poursuivis-je avec l'intention, cette fois, de scandaliser tout de bon mon philosophe d'occasion, la femme de plaisir que je suis aimera toujours en donner plus qu'en recevoir, et pourtant elle atteindra ce faisant l'acmé de la joie des sens. Il est d'ailleurs temps – j'insistai sur ce point – de réformer l'éducation des filles, jusqu'ici trop négligée, et de les initier à l'amour dès la puberté, plutôt que de les fiancer ou de les marier. Le mariage, comme l'esclavage, vient toujours trop tôt.

Telle est la nature des propos que nous échangeâmes Sargon et moi, la veille de notre rupture, donc la dernière fois que nous nous somme vus. Il se retira la nuit venue plein de rage rentrée. Je me couchai. Le milieu de la nuit commençait lorsque je fus réveillée par un bruit de pas dans le jardin, tout près de ma chambre, dont toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes. Il me revint à ce moment que, sur le point de me quitter, deux heures plus tôt, Sargon avait la mine sombre et le regard méchant de l'amant éconduit, surtout après que je lui eus dit : « Quand donc un homme, si beau soit-il, me prendra-t-il comme je le souhaite, sans discours ? » J'ai cru qu'à ces mots, que je prononçai sur un ton parfaitement désinvolte, il allait fondre sur moi pour m'étrangler. Aussi au bruit des pas dans le jardin, sûre que c'était lui qui revenait pour me régler mon compte, lui jaloux de mon indépendance, de ma liberté de veuve, furieux de mes infidélités qu'il avait bien sûr devinées, car je lui avais été infidèle ainsi qu'à tous les hommes que j'ai aimés, j'appelai tout de suite à l'aide. Les chiens aboyèrent, et les gardes de nuit chargés de ma protection, toujours aux aguets, toujours armés, accoururent à mon appel. Ils aperçurent aussitôt une ombre qui fuyait. Ils poursuivirent longtemps l'intrus qui, derrière Byrsa, gagna la grande voie de dégagement qui mène à Mégara[*] Ils le perdirent de vue dans ce dernier faubourg, au point du jour, non sans l'avoir observé suffisamment pour me le décrire. C'était bien Sargon.

[*] Faubourg de Carthage.

Il a disparu depuis. Reviendra-t-il ? J'avoue que parfois je sens comme sa présence autour de moi. Cela m'inquiète. Seulement, pour dissiper la crainte que cette menace fait parfois naître en moi, je me dis : de deux choses l'une : ou bien ma destinée est liée à celle de Sargon, ou bien elle ne l'est pas. Comme il ne m'appartient pas d'en décider, je m'en remets au sort.

Aurez-vous le temps de lire cette trop longue épître ? Pardonnez-moi ce bavardage insensé. Et ne me faites pas languir.

De Carthage,
le douzième jour du mois de Ba'al Hammon.

LETTRE X

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Je ne saurais dire quelle joie j'éprouve à vous relire : vos réflexions sur la femme et le plaisir me sont à la fois une leçon de philosophie par leur rigueur et, par la légèreté du style, un pur divertissement. La nature, dites-vous, serait bien injuste pour les femmes, qui après tout portent les enfants, les élèvent en vue d'en faire des êtres utiles, si elle ne leur avait en récompense donné la capacité de jouir de leurs sens à un degré supérieur à tout ce qu'un homme peut se représenter. Ne négligeons rien, ajoutez-vous, pour initier les jeunes femmes aux plaisirs des sens. Eh bien, ce n'est pas moi, chère amie, qui vais vous contredire. Il faut tout faire, en effet, pour que s'accomplisse un si noble dessein, à commencer d'un côté par combattre les préjugés masculins (ceux de votre ex-amant en sont des spécimens remarquables), préjugés entretenus contre nous et selon lesquels, par exemple, notre personne est irrémédiablement souillée. L'État devra, d'un autre côté, abolir certaines pratiques de mutilation du corps féminin, entres autres choses la mutilation du sexe. Ces retranchements si cruels, effectués sur la chair vive des fillettes, sont observés comme des édits du ciel dans de trop nombreuses tribus africaines et inspirés – quand ce n'est point par l'incorrigible, l'indécrottable jalousie masculine – par des rites séculaires quoique barbares. Ces pratiques abominables n'ont duré jusqu'à présent que grâce à la suprématie de la famille et de ses lois sur la Loi de l'État. Je prépare à ce propos, depuis des mois, une série de mesures législatives visant à interdire non seulement toute espèce de mutilations volontaires soit de membres, soit d'organes, mais encore l'usage qui consiste à exciser les parties érectiles de notre sexe et à infibuler les lèvres.

Il faudrait également nous élever, chaque fois que nous en avons l'occasion, contre la puissance excessive du père de famille et du mari dans nos sociétés africaines. Je devais le faire moi-même, pour le compte de toutes les femmes numides, devant le sénat de Carthage ; malheureusement, les événements de ces dernières semaines, dont le roi et moi sommes les victimes, ne me l'ont pas permis.

Connaissant l'histoire de mon enfance et de ma jeunesse, vous savez à quel point j'ai pu être le jouet de cette autorité paternelle implacable qui décide tout à votre place. Pardonnez-moi cette longue digression, je reviens à vos réflexions sur les femmes et le plaisir.

À mon avis et d'après l'expérience que j'en ai, les hommes seraient mille fois plus jaloux de notre corps, je dis bien de notre corps, donc des organes féminins, des zones érogènes, de notre sexe, en somme, s'ils savaient quels délices nous tirons parfois de l'amour qu'ils nous font, quand notre imagination, bien sûr, se mettant de la partie, soutient leurs efforts, renforce leurs étreintes. Jointe à l'acuité de nos sens amoureux, notre imagination peut presque tout. Sans elle les hommes seraient de bien médiocres amants.

Ils sont naturellement jaloux, comme votre Sargon, possessifs, autoritaires et brutaux ; ils veulent en amour des certitudes, dont la moindre serait notre fidélité absolue ; nous, beaucoup moins sentimentales qu'ils le prétendent, nous ne voulons que le plaisir, dans la liberté de le renouveler soit avec le même homme, soit avec d'autres s'il nous déçoit. Et si nous sommes viscéralement infidèles, alors qu'on nous prenne telles que nous sommes ou qu'on nous laisse nous débrouiller.

De Cirta,
le dix-neuvième jour du mois de Ba'al Hammon.

LETTRE XI

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

Divine, me voici de retour dans mes pénates et à nouveau toute à vous, au terme d'un voyage qui m'a conduite en Égypte pour une affaire de succession. Entre autres événements à vous signaler : une peur effroyable de mourir noyée. J'ai tout simplement failli périr en mer dans une tempête qui nous a surpris au large d'Alexandrie. J'en fus quitte pour un mal de ventre.

Dois-je vous faire un aveu ? Je m'attendais à trouver dans mon courrier, en rentrant, au moins deux ou trois lettres de vous à part celle qui date déjà du dix-neuf du mois dernier, que j'ai lue et relue avec le plus vif intérêt. Elle n'en remonte pas moins à sept semaines. La déception que m'a causé votre silence est profonde. Ne m'en veuillez pas trop de ma sentimentalité, ni de vous faire part, avec tant de franchise, de mes espérances trompées : c'est que je vous aime beaucoup. Voilà, je ne vous en dis pas plus et vous jure de ne plus m'appesantir ainsi sur ce que vous appelleriez des détails. D'ailleurs, ayant ouï dire que des bouleversements récents sont survenus à Cirta, je devrais comprendre qu'ils ont retenu toute votre attention et que par suite vous n'aviez pas une minute à me consacrer.

Mon voyage en Égypte ne m'aura pas été complètement inutile sous le rapport de ma connaissance et de mon expérience des hommes. Figurez-vous, divine amie, que j'en suis revenue avec un soupirant maladroit, qui s'enchevêtre dans mes jupes comme un poulain apeuré dans son attelage. Oui, j'ai un amoureux… un amoureux encore trop souvent transi pour que je puisse en faire un amant acceptable. Mais il va se calmer, et alors je serai bien contente de l'avoir accueilli. En attendant, il me raconte sa vie, chose que d'habitude je supporte assez mal de la part d'un homme ; mais j'ai fait une exception pour lui, il est si beau garçon ! Il s'appelle Dinocrate, il est architecte comme on l'est dans sa famille depuis quatre ou cinq générations.

Il me reste encore bien des choses à ranger avec Ashérat, par exemple une bonne partie des emplettes que j'ai faites dans les villes du Delta ; je garde donc pour une prochaine lettre, divine amie, ce que Dinocrate m'a dit au sujet de la dernière femme qu'il a aimée.

De Carthage [………]

LETTRE XII

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Vous avez bien deviné les raisons de mon silence et, malgré l'inquiétude, la déception et même l'irritation que ce silence a suscitées chez vous, vous avez su, dans vos reproches à mon égard, manifester une compréhension, garder une mesure qui vous honorent et me touchent à la fois. Entre le moment de votre départ pour les rives du Nil et votre retour à

Carthage, d’importants faits nouveaux sont en effet survenus à Cirta, si bien que, comme vous l’avez compris, je n’eus pas un instant à donner à l’art épistolaire ! Enfin, je puis souffler un peu et profiter de ce court loisir pour écrire.

Nous attendions depuis treize semaines l’intervention des Gétules, dont l’armée de secours a fini, vers le milieu du mois dernier, par se réunir entre Hadrumète et la localité de M. Ces Berbères, venant de l’Est, ont attaqué de nuit les troupes de Massinissa qui, pour leur faire face, durent quitter leurs positions autour de notre capitale. L’armée gétule a pratiqué une large brèche dans le dispositif des assiégeants et, à la suite de brefs mais sanglants combats, elle est parvenue dans nos murs avec des armes et des vivres. Par suite, la population a pu être ravitaillée en froment et en huile d’olive, denrées alimentaires dont elle avait le plus grand besoin.

Au début des hostilités, j’avais sous-estimé la capacité de résistance des habitants de Cirta et la valeur de la garnison : je croyais les uns trop douillets et les soldats démoralisés. Certes, sans l’arrivée des secours, nous n’aurions pu tenir bien longtemps, même si la situation de la ville, établie en partie sur des hauteurs qui la rendent presque imprenable, est stratégiquement la meilleure de l’Afrique. De fait, cinq jours avant qu’on ne vînt nous ravitailler, Syphax, complètement découragé par le spectacle quotidien des malades et des blessés chez les défenseurs comme chez les habitants, épuisé, d’un autre côté, par des veilles prolongées et surtout démoli par la vue des fosses communes, avait songé sérieusement à la reddition. Vous le savez, c’est un homme pacifique, doux, mais trop faible. J’ai réussi néanmoins, au prix de discussions incessantes, de querelles qui tournaient à la scène de ménage, à le dissuader de se rendre. Je suis cependant persuadée qu'il eût posé les armes si, dans sa tour de guet, une sentinelle jouissant d'un meilleur sens de la vue que ses camarades n'avait par hasard (je dis par hasard tant la nuit était noire) subodoré l'approche de l'avant-garde berbère, donné l'alerte et fait le nécessaire pour l'accueillir. Cependant le sort, qui jusqu'alors ne nous avait guère gâtés, décida pour faire bonne mesure d'ajouter à nos malheurs. Vous ne me croirez pas, chère amie, mais peu après que les Gétules se furent retirés et que l'ennemi eut réparé la brèche qu'ils avaient faite dans ses rangs, un violent tremblement de terre ébranla notre ville et détruisit en trente secondes la plupart des bâtiments que les catapultes de l'adversaire avaient épargnés jusque-là. Ce séisme a fait plus de quatre cents morts. Les murailles et les principaux ouvrages de défense ont toutefois tenu le coup ; sans quoi je ne serais pas en train de vous écrire et vous attendriez encore ma réponse à votre lettre qui m'a tant émue.

Vite, je vous en prie, contez-moi la suite de votre aventure avec ce Dinocrate à vos yeux si maladroit et si sympathique aux miens. Quelle sorte de vie a donc menée la dernière femme qu'il a aimée avant qu'il ne jette son dévolu sur vous ? Vite, retrouvez votre écritoire et, comme à l'accoutumée, ne me cachez rien de ce que vous aurez envie de me dire.

Vos lettres sont pour mon esprit beaucoup plus qu'une distraction ; elles lui sont un dépaysement qui le détourne un moment des horreurs du présent.

De Cirta, le deuxième jour du mois d'Astarté.

LETTRE XIII

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

En relisant à tête reposée votre lettre du deux de ce mois, j'ai compris certaines choses, par exemple que je suis la proie d'un amour-propre dévorant. Comment ai-je osé, à mon retour d'Égypte, vous reprocher votre retard à m'écrire ? Syphax et vous, assiégés depuis des mois, vous étiez aux prises avec une série de maux qui s'étaient abattus sur vos sujets, dont vous cherchiez désespérément à soulager la misère. La population de Cirta, décimée par la faim, les épidémies et les effets d'un séisme majeur, réclamait votre présence quotidienne ; vous lui deviez votre assiduité et votre sollicitude. Et moi, au lieu de vous plaindre et de vous assurer de ma sympathie, comme j'eusse dû le faire, chère amie, si j'avais eu un peu d'imagination, j'ai soudain l'air de me vexer et me mets tout de go à vous entretenir de ma vie intime, comme si une intrigue amoureuse avait de l'importance eu égard aux malheurs qui vous frappent, vous, le roi et votre peuple. Je me suis conduite en étourdie, vous m'en voyez navrée, mortifiée même. Je ne puis pour l'instant rien faire d'autre, et cela me met à la torture, que vous prier d'accepter mes excuses.

J'ai longuement balancé pour savoir si je ne terminerais pas ici la présente. Car, après vous avoir morigénée comme une enfant dans la précédente, je ne voudrais pas aujourd'hui vous déplaire. Oui, je la terminerais ici même en attendant votre pardon si, à la fin de la vôtre, vous n'aviez manifesté tant d'intérêt relativement à la suite de mon aventure avec Dinocrate et, d'autre part, insisté pour connaître l'histoire d'Élissa, cette femme qu'il a aimée avant notre rencontre.

Si Dinocrate, à ce qu'il prétend, m'aime, c'est tout simplement parce que je ressemble à s'y méprendre, affirme-t-il, à celle dont il était fou avant de me connaître, à Élissa donc, qui a failli le rendre fou véritablement par sa mort. Ce que je vais vous raconter, au fait, n'a rien de particulièrement gai. C'est une assez sombre histoire, à laquelle je donnerai ci-après la forme d'un récit, afin d'éviter les digressions et les commentaires.

LE ROMAN D'ÉLISSA

Dinocrate fréquentait depuis des semaines la maison d'Élissa. Il était un des membres les plus brillants de son entourage. Comme beaucoup de ses semblables, il faisait à cette femme exceptionnelle, médecin, philosophe et grande dame, une cour assidue mais discrète. Elle, pour sa part, le trouvant spirituel et dévoué, recevait ses hommages sans manifester de lassitude. Il avait fait la connaissance de cette beauté peu après qu'elle se fut mariée. Elle était, me répète-t-il, divinement belle, et ce n'est pas sans un long frisson de vanité que j'accepte de lui ressembler !

Dinocrate fut donc témoin de la plupart des événements que je résume dans les lignes suivantes.

Contre l'avis de son frère aîné Bélius, homme sans aveu, dévoyé, pourri de vice, Élissa avait épousé son oncle Abrocomas, gros marchand très fortuné. Pourquoi Bélius était-il contre ce mariage ? C'est que, pris depuis toujours d'une passion incestueuse pour Élissa, il ne pouvait souffrir qu'elle se donnât à un autre. Et il détestait de plus en plus son mari. Il devait d'ailleurs beaucoup d'argent à Abrocomas, qui refuserait catégoriquement, désormais, de lui en prêter. La réputation de Bélius comme profiteur avait fait plusieurs fois le tour de Carthage, et Dinocrate lui-même, qui le rencontrait à chaque réception ou banquet que donnait Élissa, devait déployer des prodiges d'astuce pour éviter les débours. Bélius convoitait en fait la fortune du riche marchand sur le retour, dont Élissa serait la seule héritière, à moins qu'un fils ne leur naquît. S'il parvenait à liquider le mari gênant, Bélius pourrait se tourner vers sa sœur devenue richissime du fait de son héritage et obtenir d'elle l'argent qu'il lui fallait pour éteindre ses dettes et mener sa vie de débauché.

Abrocomas voyageait une fois par mois entre Carthage et les villes de la Petite Syrte, afin de surveiller ses entreprises, de renouveler ses placements, en un mot de faire fructifier ses capitaux. Or, s'étant assuré les services de deux sicaires, auxquels il promit une forte somme en pièces d'or et bijoux, Bélius organisa la mort « accidentelle » de celui qui était en même temps son oncle et beau-frère.

La voiture du marchand, lors des voyages de celui-ci, longeait en plein désert un précipice, sur une distance de trois à quatre cents pas. Les deux tueurs, dissimulés derrière un rocher, poussèrent contre elle de grosses pierres qui, comme une avalanche, la firent dévier de sa route trop étroite, affolant les chevaux et précipitant dans l’abîme l’équipage et le maître.

Élissa demeura longtemps inconsolable. Elle s’était enfermée et ne voulait voir personne. Lorsqu’elle sortit de sa retraite et de son mutisme, elle reçut, son deuil à peine terminé, une demande en mariage d’une connaissance de sa famille, un nommé Hiarbas, homme d’affaires qui avait bien connu, disait-il, Abrocomas. En réalité, cet homme était un usurier de profession. Il profitait de la situation économique désastreuse qui, depuis la révolte des mercenaires, sévissait dans de larges secteurs de l’industrie et du commerce, en mettant ses débiteurs, qui étaient légion, comme dans un pressoir. Il avait prêté notamment à Bélius, ainsi que l’avait fait avant lui Abrocomas, mais le frère aîné d’Élissa ne lui avait encore rien rendu, même pas une fraction de l’intérêt couru.

Les choses allaient fort mal pour ce dernier. Incapable de rémunérer ses hommes de main pour leur sale besogne, il s’exposait à leur vengeance, qui prit enfin la forme d’une dénonciation feutrée, de bouche à oreille. Bientôt le bruit courut partout que le mari d’Élissa n’était pas mort accidentellement mais victime d’une machination ourdie par Bélius. Après avoir, elle aussi, entendu cette rumeur qui du reste était parfaitement fondée, Élissa chargea un groupe d’officiers du guet de faire enquête et, au vu du résultat de leurs recherches, convoqua son frère. L’entretien tourna vite à l’altercation, d’où l’intervention des gardes du corps de la veuve. Elle rompit dès lors avec son frère tout lien affectif et le chassa de sa demeure.

Bélius, blessé dans son amour-propre par la violente réaction de sa sœur, et surtout dans sa passion pour elle, n’ayant évidemment pas obtenu d’elle la plus petite piécette, se retira non loin de la ville, dans un réduit où ses tueurs à gages, qui n’avaient toujours pas été rétribués, le relancèrent et lui donnèrent, avec force horions, un dernier avertissement.

Hiarbas attendait toujours une réponse à sa demande en mariage. Il fit savoir à Élissa qu’un refus de sa part signifierait la ruine non seulement de Bélius, qui déjà était un homme fini, mais de tous les membres de cette famille respectable, neveux, cousins, beaux-frères, qui à cause de la conjoncture devaient à l’usurier des sommes extravagantes. Il les poursuivrait tous en justice. Ils risqueraient au mieux de se retrouver tous à la rue.

Élissa avait juré fidélité à la personne de son mari, comme s’il eût été toujours vivant. D’abord elle fit mine d’accepter la proposition d’Hiarbas ; puis, sous prétexte d’apaiser les mânes d’Abrocomas par des sacrifices, elle pria ses gens de dresser un bûcher funéraire. Les apprêts terminés, elle monta sur le bûcher et se poignarda en présence des siens, de l’usurier et de Dinocrate, qui s’évanouit de douleur.

J’ai demandé à Dinocrate ce qu’il était advenu de Bélius, des assassins d’Abrocomas, et si Hiarbas avait mis ses menaces à exécution envers la famille de la veuve. Il m’a répondu n’avoir jamais cherché à le savoir et s’est exilé en Égypte presque immédiatement après le suicide d’Élissa. Et, au bout de trois ans, il en est revenu avec moi. Le jeune homme a mis beaucoup de temps à guérir. J’ai d’ailleurs le soupçon, à lui voir certains jours une mine assombrie, qu’il ne parviendra jamais à oublier Élissa. Je suis même persuadée que ce n’est pas chez moi le fait de ressembler à cette femme qui l'attire le plus ; non, ce n'est pas une simple image qui le séduit, mais bien l'espoir de découvrir en moi une réincarnation de la défunte ! Si je lui permets de m'embrasser, je suis sûre qu'en me touchant il me prendra pour Élissa ! Je vous avoue, amie très chère, que cette ambiguïté me gêne un tantinet. Pour l'heure, je laisse Dino soupirer à son aise, tout en me disant : Hermine, ne le prends comme amant que lorsqu'il aura cessé de soupirer. Patience donc ! Que pensez-vous de ma résolution ?

De Carthage, le neuvième jour du mois d'Astarté.

LETTRE XIV

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

... Ce que je pense de votre résolution ? J'y vois à la vérité plus de réserve que d'assurance.

Vous me consultez, ma très chère, sur une affaire de cœur, domaine où par rapport à vous je suis pour ainsi dire novice. Je vous le répète, ce garçon qui vous adore m'est des plus sympathiques. C'est peut-être pourquoi la première question que je me suis posée après vous avoir lue fut la suivante : Que diable ferais-je si j'étais dans la peau d'Hermine ? Il fallait en effet me placer à votre point de vue si je voulais que les observations que je vous adresse aujourd'hui fussent sinon judicieuses, à tout le moins pertinentes.

À votre place, je n’attendrais plus. J’emmènerais Dinocrate dans ma chambre à coucher afin de lui montrer de quel bois magnifique on a fabriqué mon lit, et aussi la finesse de mes draps. Autrement dit, je ne consulterais et n’écouterais que mes sens, quitte à me contenter des voluptés que l’on me prodiguerait et du plaisir que je donnerais en échange. Votre connaissance des hommes l’emporte sur la mienne, je n’ai pas votre expérience de l’amour : la vie publique nous éloigne trop souvent de ces préoccupations pourtant bien légitimes ; je sais en revanche que les conseilleurs ne sont pas en général les bienvenus dans le genre de décision que vous allez prendre bientôt, je l’espère, pour votre bonheur et celui de votre nouvel amant. Nous sommes vous et moi la confidente l’une de l’autre, et jamais réciprocité ne fut plus évidente que celle de nos sentiments. Je ne m’étonne donc pas que vous m’ayez consultée, je vous en remercie bien vivement comme d’un témoignage de confiance et d’amitié.

Il paraît que Massinissa veut mettre fin au siège de notre ville par un assaut général que nous appréhendons d’un moment à l’autre. Une personne qui entretient des intelligences avec l’ennemi, mais que nous n’avons pas encore fait pendre parce que ses informations nous sont habituellement utiles, soutient que de grands événements se préparent. Si c’est le cas, mon irremplaçable amie, je serai peut-être deux à trois semaines sans vous écrire.

De Cirta, le [...] du mois d’Astarté.

LETTRE XV

Sophonisbe à la même

À Byrsa

J'ai bien reçu, ma très chère, votre dernier volume de poèmes, avec sa si touchante dédicace. De ce présent peu banal je vous remercie du plus profond de mon cœur. Quel beau livre en vérité ! Sa lecture, que j'ai entreprise avant-hier, me prendra quelques jours. Vous travailliez à cette œuvre depuis un certain temps, sans doute ; vous vous êtes toutefois bien gardée de m'en toucher mot. Force m'est de reconnaître là votre discrétion habituelle et, pour tout dire, votre modestie.

Si vous saviez combien j'aime le poème sans titre, qui commence par ce vers :

Sommeil, fils de la Nuit et frère de la Mort

ainsi que l'ode à notre sexe, qui se termine par ces dactyles :

Désormais, ô Liberté, nous t'appellerons FEMME !

Le temps de vous en dire davantage sur mon plaisir me manque. Les affaires de l'État réclament plus que jamais mon attention. Je dois me rendre sur-le-champ au quartier général de Syphax afin de délibérer. Il vient en effet de recevoir une information capitale, qui le met au désespoir : P. Cornelius Scipion, rentré tout récemment de Rome, serait sur le point d'intervenir à Cirta par l'envoi de cinq cohortes et de dix machines de guerre pour aider Massinissa à en finir avec nous.

De Cirta, le vingt et unième jour du mois d’Astarté.

* * *

Le jour où Sophonisbe confia cette dernière lettre au courrier Acherbas, il se produisit dans le siège de Cirta un fait digne de mention.

Muni d’un sauf-conduit et de tous les autres papiers voulus, un envoyé de Massinissa se présenta au poste de commandement de Syphax pour que l’on remît au roi, en main propre, le message suivant.

Dion Cassius

LETTRE XVI

Thiéron, lieutenant de Scipion,

à Syphax, roi de Numidie

À Cirta

Nous, soussigné, délégué africain de cornelius scipion, vous proposons par les présentes une solution honorable au conflit actuel qui a déjà ruiné physiquement et financièrement votre capitale, ville que vous avez néanmoins défendue jusqu'à présent avec un courage admirable. La fin des maux dont souffre votre peuple est proche, pour peu que vous consentiez à accueillir favorablement la proposition que rome, par notre intermédiaire, vous fait aujourd'hui pour la première et dernière fois. Les termes en sont les suivants :

Si vous acceptez de rendre cirta au roi massinissa, celui-ci s'engage à fournir sa population de vivres en quantité suffisante pendant un mois à dater du jour de la reddition. De plus, il permettra à la garnison de sortir du périmètre fortifié avec ses étendards, ses armes et ses bagages pour gagner n'importe quelle ville africaine à l'exception de carthage et d'utique.

En cas de rejet de la solution romaine, cirta sera rasée. Ses dirigeants, les hommes et les garçons de plus de douze ans seront conduits en esclavage.

Corn. Scipion et le roi massinissa attendront la réponse de votre majesté jusqu'au commencement de la troisième veille, après-demain.

Signé : Thiéron

Devant Cirta,
le troisième jour avant les calendes de septembre.

LETTRE XVII

Sophonisbe à Syphax

Au Quartier général du roi

Je me trouve à l'autre bout de la ville et donc dans l'impossibilité de me rendre auprès de vous avant plusieurs heures. L'unique cheval que j'avais gardé pour mes déplacements (les habitants de Cirta ayant mangé les autres) a été tout à l'heure encloué par un maréchal-ferrant maladroit. Nous nous voyons par conséquent vous et moi presque forcés de remettre à demain nos délibérations sur la proposition de Rome. Sachez néanmoins qu'*a priori* je m'oppose catégoriquement à toute tentative venue de Scipion pour négocier « une paix honorable ». Je sais trop quelle idée les Romains se font de l'honneur et de la parole donnée.

De [...] le [...]

LETTRE XVIII

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Amie, les temps sont troubles comme les eaux d’une lagune agitées par le simoun. Et ce n’est pas de mes malheurs que j’aurais voulu vous entretenir aujourd’hui mais de vos plaisirs, surtout de vos amours dont le récit me passionne. Nous ne voyons plus très clair dans le jeu que le destin nous impose, et nous devons vivre au jour le jour sans savoir ce qui nous attend dans l’heure qui va suivre. Cependant, quoi qu’il advienne, n’oubliez pas de me raconter par le menu, la prochaine fois que vous le pourrez et si je suis encore de ce monde, votre vie avec ce jeune architecte grec, ce cher Dinocrate, comme vous diriez. Ne manquez pas non plus de me rappeler à son bon souvenir, quoique je n’aie pas encore eu l’occasion de faire sa connaissance. Il n’est toutefois pas impossible que la joie de vous revoir et celle, en même temps, de connaître Dinocrate, me soit donnée à plus ou moins brève échéance. Car j’ai décidé de quitter Cirta pour Carthage. L’entreprise ne sera pas facile, je le sais ; les risques qu’elle comporte m’ont arrêtée du reste assez longtemps ; seulement, j’ai fini par prendre ce parti pour bien marquer au roi mon mari que je réprouve totalement sa politique d’abandon, qui va jusqu’à tendre la main à l’ennemi. Celui-ci, fort de sa balistique, est en train de détruire le peu qui reste de notre capitale. Un incendie s’est déclaré voici deux jours dans mon palais, et le feu n’est pas encore éteint ; seule une pluie légère a pu ralentir sa marche, mais il a fallu, bien sûr, évacuer le bâtiment principal, dont le splendide mobilier est une perte complète. Je vous écris d’un réduit que mes gens ont aménagé dans un quartier du sud, où se bat le gros de la garnison. L’endroit est bien défendu, de sorte que si la place, comme je le crains, se rendait incessamment, le logement que j'occupe maintenant serait le dernier à tomber aux mains de l'envahisseur. Je m'oppose donc, vous disais-je, à l'idée que mon mari se fait de la suite des événements et des préliminaires de la paix. Il veut traiter avec Scipion, ce qui veut dire avec les Romains, qu'il croit plus dignes de foi, moins barbares en tout cas que les Numides de l'Est. Je suis de l'avis contraire. Car Massinissa, quels que soient son aptitude à la trahison et son passé de transfuge, reste assez indépendant de Rome. Il préfère, à une « solution romaine » déjà proposée et qui sent le guet-apens, la conclusion d'un accord entre Africains d'origine. Cette entente interviendrait, plus précisément, entre le royaume des Masaesyles, qui est le mien, et la tribu des Massyles, qui est celle de Massinissa.

Avez-vous des nouvelles d'Acherbas ? L'avez-vous revu depuis le douze du mois d'Anu, jour où vous lui confiâtes, pour qu'il me le remît, votre dernier volume de poèmes ? Je ne l'attends plus, il y a trop longtemps que je ne l'ai vu. Un courrier spécial, qui m'est entièrement dévoué, vous apportera la présente.

À Cirta, le cinquième jour du mois de Samas.

LETTRE XIX

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

Que vous arrive-t-il ? Je suis sans nouvelles de vous depuis que je vous ai adressé mon dernier recueil de poèmes. J'ai le soupçon que des choses graves se sont produites à Cirta ces jours derniers. Elles vous auront empêchée de communiquer avec moi. Je suis également sans nouvelles de mon jeune amoureux. Votre silence et son absence m'ont fait découvrir un sentiment dont j'avais à peine idée. Imaginez-vous que pour la première fois de ma vie je m'ennuie ferme toute seule. Et, pour chasser ce genre de lassitude, je réunis parfois, comme je le fis la semaine dernière, quelques amis férus de mathématiques avec lesquels je joue à résoudre toutes sortes de problèmes d'arithmétique et de géométrie. C'est à qui le premier résoudra tel problème ; celui-là sera le gagnant. Nous intéressons le jeu par une mise qui ne dépasse jamais, dans chaque partie, le centième d'une mine. A ce rythme, vous aurez beau jouer du lever au coucher, nul ne se ruinera. Nul ne s'enrichira non plus. Lors de la dernière partie, nous nous sommes heurtés à une énigme qu'aucun d'entre nous n'est parvenu à résoudre. Je ne puis m'empêcher de la soumettre à ta sagacité. Seras-tu l'Œdipe de ce sphinx ?

Prenons un nombre entier quelconque : si ce nombre est pair, divisons-le par deux ; s'il est impair, multiplions-le par trois et ajoutons un. Je te donne un exemple en prenant le premier nombre venu, disons treize. Il est impair ; en appliquant la règle que je viens de donner, j'obtiens, successivement :

13, 40, 20, 10, 5, 16, 8, 4, 2, 1.

Nous avons passé, mes amis et moi, une grande partie de la nuit à ce jeu. Aussi étonnant que cela puisse paraître et quel que soit le nombre initial, nous retombons immanquablement sur le nombre un. J'en suis arrivée à énoncer cette conjecture selon laquelle il s'agirait là d'une propriété universelle, valable pour tous les nombres entiers. Dans quel ravissement cela n'aurait-il pas jeté les pythagoriciens ! Mais une conjecture n'est pas un théorème et je ne suis pas parvenue à une démonstration rigoureuse. Si seulement notre grand Archimède était encore de ce monde, voilà une question que j'aurais l'audace de lui proposer. Mais qui sait si un jour un génie, dans une autre Syracuse de quelque nouvel empire, ne nous livrera pas la solution ? Mais Astarté seule pourrait le dire.

Mais je crains fort, amie très chère, que ces amusements de pédagogues ne vous fassent bâiller. Je m'arrête donc ici. J'aurais dû le faire plus tôt. Pardonnez-moi mes enfantillages. Sachez seulement que je languis d'ennui. Ne m'envoyez qu'un mot si vous n'avez pas le temps de m'écrire plus longuement.

De Carthage, le troisième jour du mois de Marduk.

LETTRE XX

Hermine à la même

Enfin, j'ai dans les mains votre missive du trois courant ! Les nouvelles de Cirta sont décidément très mauvaises. Combien avais-je raison de me faire du souci pour vous ! La nuit dernière, après vous avoir lue, il m'a été impossible de fermer l'œil.

Je ne vois qu'une solution à tous vos problèmes : venir chez moi. Je vous attends. Le refuge est sûr. Vous disposerez de plusieurs pièces que, sur mon ordre, on est en train de réaménager de manière à ce qu'elles conviennent, à vous, à vos secrétaires et à votre suite. J'espère seulement que vous prendrez toutes les précautions voulues pour éviter de tomber aux mains des assiégeants.

Quant à moi, je ne cesse plus de m'interroger sur l'absence de Dinocrate, absence qui ressemble de plus en plus à une disparition. Je suis allée au poste des vigiles, je leur ai donné son signalement et leur ai demandé de le retrouver.

Dernière nouvelle en ce qui me concerne : une légère éruption sur mon cou, beaucoup moins grave que la première, s'est pour l'instant arrêtée à la clavicule. J'ai mandé Pharnabon, mais il est malade.

Qu'à cela ne tienne, je ne serai tranquille à nouveau que lorsque j'aurai la certitude que vous êtes en sûreté, c'est-à-dire dans ma maison devenue la vôtre. Venez vite. Et si je puis vous être de quelque secours dans votre projet de fuite, faites-le moi savoir sans retard.

Vous savez peut-être que nous ne pouvons plus compter sur Acherbas. Il a été tué, m'a-t-on dit, par des Berbères qui l'ont pris pour un cavalier numide. Le courrier qui vous apportera la présente s'appelle Pamphile.

De Byrsa, le septième jour du mois de Marduk.

LETTRE XXI

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Ces mots seront probablement les derniers que vous aurez reçus de moi. Je veux d'abord vous remercier de votre si pressante invitation à me réfugier chez vous afin d'échapper à la captivité qui m'attend et en général au sort qui s'est acharné sur moi pendant ces trente à quarante dernières semaines. Je veux ensuite vous dire combien je comprends votre inquiétude à propos de la disparition de votre jeune ami. Enfin, je tiens à vous marquer combien j'admire votre maîtrise de vous-même et votre sagesse dans ces cruelles circonstances. Vous réussissez donc, au milieu des vicissitudes de la fortune, à faire des mathématiques avec des amis, comme une enfant jouant aux osselets, et par suite à vous abstraire ! Comme je souhaiterais vous rejoindre physiquement et mentalement ! Il y a peu de temps, vous le savez, je voulais fuir la capitale de mon royaume ; j'avais même fait des préparatifs dans ce dessein. Mais vous comprendrez bientôt pourquoi, même si je voulais de toutes mes forces sortir de Cirta, tout m'interdirait désormais de le faire. Tout, c'est-à-dire une infinité de raisons. Je ne vous en expose ci-après, bien entendu, que les principales.

La première est que l'ennemi, déjà dans la place, en occupe plus du tiers et bouche toutes les issues. Il y est entré, non point comme Syphax s'apprêtait à négocier avec lui ainsi que le soutiennent les officiers de son état-major, mais après qu'il se fut rendu. Il s'agit en effet d'une reddition pure et simple. J'ai là-dessus le témoignage de centaines de combattants qui se trouvaient à ses côtés avant sa capitulation et l'ont lâché après pour se ranger derrière moi. N'est-il pas étonnant que ce monarque, doué d'un caractère conciliant, coulant, enclin au compromis, plus habile que ferme, ait cru tout au début du siège – souvenez-vous-en – que la population de Cirta résisterait victorieusement aux assauts de l'adversaire, alors que moi, m'imaginant la bien connaître, je la jugeais incapable de tenir seulement cinquante jours ? Or cet homme, qui se montrait si sûr de son fait au commencement des hostilités, s'est moralement effondré en moins de trois mois, au point que, dès lors, il me fallut sans cesse lui remonter le moral. Sa personnalité, toujours en proie à des hauts et à des bas, a soit dit en passant rendu la vie commune bien difficile.

La deuxième raison qui m'empêche de quitter Cirta pour Carthage, c'est que le roi, ayant été fait prisonnier et conduit sous bonne garde dans un bourg voisin de Zama, je reste seule à pouvoir exercer l'autorité politique que nous partagions à peu près également, bien que le droit de trancher, après délibérations, lui revînt selon la Loi. Et cette même Loi fait au souverain régnant un devoir de gouverner dans les limites territoriales de l'État.

Ma troisième raison est que la résistance s'organise depuis ce matin dans tous les quartiers qui échappent encore à la mainmise des Massyles.

Ma quatrième raison, la plus forte d'ailleurs, est ma détermination à souffrir la mort plutôt que la captivité, – sentiment que la partie de la garnison venue se joindre à mon entourage partage avec moi. Dans ces conditions, fuir serait trahir.

Il me reste, ma tendre amie, à vous faire mes adieux. Vous avez connu jusqu'à présent une vie mouvementée mais passionnante, que vous envieraient bien des femmes. J'espère que votre bonne vie continuera comme elle a commencé ; je vous le souhaite du plus profond de mon âme, que nous nous revoyions ou non. De plus, j'espère que l'invasion, la guerre et les horreurs qui les accompagnent ou les suivent presque nécessairement, épargneront Carthage. C'est en pensant à vous, amie très chère, que je m'emploierai si l'occasion se présente de conclure une paix juste. Pour l'instant, je n'y crois pas. Je crains plutôt que Massinissa n'ait déjà arrêté ma mort, celle de mes fidèles partisans, et ne soit résolu à détruire Cirta : n'a-t-il pas menacé de tout raser en cas de résistance de la population !

Pour la dernière fois peut-être, je vous embrasse. Mais déjà ma tendre Hermine il nous faut sécher nos larmes. Et maintenant, séchons nos larmes.

De Cirta, le dix-huitième jour du mois de Marduk.

LETTRE XXII

Massinissa à Sophonisbe

Madame, les temps ont bien changé en douze ans, époque de notre dernière conversation. Vous en avez bien évidemment oublié le *sujet,* croyez-m'en, et c'est tout à fait normal. Qu'il me soit seulement permis de vous rappeler l'imminence de notre union : ne venait-on pas en effet de vous fiancer à moi ?

Toutefois vous savez bien que je ne vous écris pas aujourd'hui pour parler de fiançailles et de mariage ! D'autres questions occupent votre esprit, comme elles occupent le mien, il se trouve sauf erreur que ce sont les mêmes. Votre sûreté personnelle, celle de votre famille au sens le plus large du mot, l'avenir de votre royaume et de sa capitale hélas en partie détruite, le sort de vos ministres, de vos fidèles fonctionnaires, celui, ne l'oublions pas non plus, du roi votre mari, qui va probablement quitter l'Afrique pour Rome ces jours prochains. Rien cependant ne serait encore décidé dans le cas de Syphax. Autant que je sache Scipion a donné l'ordre de l'expédier en Italie. Votre mari séjournera-t-il à proximité du Forum, au Tullianum, par exemple ? Ou lui rendra-t-on sa liberté contre des garanties particulières, qui pourraient prendre la forme d'échanges ? Le laisserait-on rentrer en Afrique si vous acceptiez d'aller le remplacer à Rome ? Je m'empresse de vous dire que ce sont là de pures suppositions de ma part. En vérité, je ne sais rien. Les Romains se sont toujours méfiés de moi ; je ne vous dis pas qu'ils ont tort, mais leur méfiance explique un peu leur mutisme sur tout ce qui touche leurs projets. Donc, rien de définitif concernant Syphax n'a récemment été porté, Madame, à ma connaissance. En revanche, ce dont je suis convaincu, c'est que les mêmes questions nous préoccupent en ce moment. Si vous tirez les conséquences d'un pareil état de choses, vous conclurez comme moi que nos intérêts se confondent. Cette constatation m'amène non pas à vous proposer quoi que ce soit, non pas à vous dicter des conditions que justifierait à la rigueur une situation militaire qui m'est pour l'instant favorable, mais à vous prier, Madame, en tant que reine et maintenant chef unique d'un gouvernement non encore officiellement dissous, d'envisager les divers aspects d'un *modus vivendi* commun aux Numides de l'Ouest et à ceux de l'Est, commun donc à vos sujets et aux miens. La collaboration entre deux États, en vue de leur union par exemple, même si cette union n'est pas pour demain, vaut tellement mieux que l'occupation et l'oppression de l'un par l'autre. L'oppression, souvent sanglante, coûte cher à l'opprimé tant en vies humaines qu'en pertes matérielles de toute nature. Quant à l'oppresseur, il trouve rarement son compte dans l'exploitation de victimes qui résistent de toute manière, apparente ou non, à sa volonté.

Vous le voyez, je n'exige pas de vous l'impossible. Je ne demande ni votre soumission, ni le prix en or massif d'une paix qui viderait le trésor public de votre royaume.

Je ne souhaite même pas que vous désarmiez. Je ne vous dis pas non plus : Présentez-vous à moi, venez sous ma tente dans les deux jours, à défaut de quoi je brûlerai ce qui reste de votre ville et de ses habitants. Non, Madame, tout ce que je sollicite, c'est le privilège de vous voir, d'être reçu chez vous, afin que seul à seul, sans conseillers, sans aucune autre influence que celle, nécessairement, de notre vision des choses, nous puissions nous entretenir des menaces imminentes qui pèsent sur la grande Numidie.

Si votre Majesté consent à me recevoir, je viendrai sans armes et sans escorte lui présenter mes hommages : c'est dire la confiance que je mets en elle, puisque l'on verrait alors un guerrier se livrer, en quelque sorte pieds et poings liés, au plus hardi de ses ennemis. En mettant ainsi toutes les chances *contre moi* je rends impossible, reconnaissez-le, tout piège, toute chausse-trape *contre vous.*

Ce que j'attends de vous, je vous le répète, n'est pas une soumission aveugle à mes désirs : ce serait bien mal vous connaître que de vous en estimer capable ! Ce n'est pas non plus une reddition qui sanctionnerait celle de votre mari le roi ni davantage, naturellement, une opposition systématique au minimum de volonté ou d'autorité politique que j'ai pu chercher à exprimer ici.

Dans ces circonstances, vous conviendrez qu'il est naturel que je n'attende de vous rien de moins qu'une adhésion franche et totale à l'idée qui m'est la plus chère : la réunion éventuelle des deux royaumes de Numidie. Idéal qui ne saurait être réalisé sans votre accord.

Madame, si vous jugez possible de nous voir, et de nous entendre en l'absence, bien sûr, du grand frère romain, il vous reste à fixer le lieu, le jour et l'heure de notre rencontre. Vous me ferez alors savoir ce que vous attendez de moi.

Dans Cirta,
le vingt-deuxième jour du mois de Marduk.

LETTRE XXIII

Sophonisbe à Massinissa

Si vous avez tenté, Sire, de me surprendre par une lettre dont la teneur fût absolument inattendue, vous pouvez vous flatter d'avoir en grand capitaine atteint et même dépassé votre objectif. Tout bien considéré, j'étais certaine, après l'abdication, après la trahison de Syphax, de recevoir un ultimatum portant, outre votre griffe, le seing de Scipion. Or, à l'insu du « grand frère », vous m'adressez plutôt ce qui ressemble fort à un billet doux. Comment ne pas m'en émouvoir ? Vous y soutenez d'abord que j'ai bien évidemment, ce sont vos mots, oublié l'entretien que nous avons eu quand nous nous sommes vus pour la dernière fois. C'était en présence de mon père. Quel âge avais-je ? Quatorze ans peut-être. Non, Sire, je n'ai rien oublié. J'avais même remarqué le noir profond de votre barbe et vous avais dit là-dessus : « Lorsqu'elle sera blanche, vous serez assurément très sage. » Si le roi Syphax ne m'avait épousée à la demande d'Hasdrubal, nous serions vous et moi toujours fiancés puisque vous n'avez jamais pris femme.

Mais trêve de bavardage, l'affectation de galanterie reste toujours un peu déplacée chez une femme, même chez une femme de mon rang à qui tout en principe est permis ; d'ailleurs votre temps est précieux et le mien peut-être plus encore. Dans les circonstances présentes, je risque beaucoup plus que vous à m'attarder, quelles que soient mes raisons.

À la lecture de votre lettre, je m'étais déterminée à ne pas y répondre. Et j'ai longuement réfléchi avant de demander à ma femme de chambre de m'apporter mon écritoire. Pourquoi cette hésitation ? Parce que dès l'instant où des troupes romaines se sont mêlées aux assiégeants, je vous ai pris pour un valet de Scipion, cet homme à qui je me suis juré de ne jamais adresser la parole, ni de vive voix, ni par écrit, ni par personne interposée. Ce que je ne pardonnerai jamais à Syphax, c'est justement d'avoir capitulé, de s'être courbé comme un malfaiteur sur simple sommation d'un représentant de Rome, le nommé Thiéron. Puis, tout récemment, soit le lendemain du jour où votre missive m'est parvenue, j'ai, flanquée d'un quarteron de conseillers en grande tactique, observé le départ des légionnaires dont les cinq cohortes quittèrent l'une après l'autre leurs retranchements autour de Cirta pour être remplacées par des combattants numides. Ajoutez à cela le ton plus qu'accommodant de vos propos et l'annonce que vous me faites de mesures conciliatoires telles que la collaboration entre nos deux royaumes et leur union éventuelle – ce qui suppose avant toute chose le respect de leur indépendance – et vous comprendrez pourquoi j'ai finalement voulu vous répondre.

Votre projet d'union entre nos deux pays, votre rêve d'une grande Numidie n'est pas pour me déplaire. J'y vois le signe d'un esprit largement ouvert sur l'avenir, et je suis prête à discuter avec vous des modalités d'un accord éventuel. Toutefois, avant de vous fixer un rendez-vous qui ne saurait être que politique, cela s'entend, j'aurai fort à faire et vous encore plus que moi, car vous dérangerez nécessairement plus de monde. J'ai besoin de six jours pour aller à Carthage revoir une amie d'enfance, et en revenir. Je serai accompagnée de mon médecin personnel. Pendant ce temps, vous devrez faire évacuer les quartiers de Cirta que vos troupes occupent depuis la capitulation de Syphax ; première condition que je mets à nos préliminaires de paix. Certes, je n'exige pas que vous leviez définitivement le siège de la ville, ce serait trop demander à un demi-vainqueur et cela risquerait de faire échouer une entreprise qui nous est désormais commune.

Permettez-moi de revenir un instant au sort de Syphax. Vous pourriez croire, d'après ce que je vous en ai écrit jusqu'ici, que sa destinée m'est indifférente ; je tiens cependant à dissiper chez vous cette impression. Qu'il subisse, je le veux bien, les conséquences de ses actes. Je ne puis rien, dans ma situation plutôt précaire, pour les atténuer. N'était-il pas libre après tout de se rendre (ce qu'il a fait) ou de mourir ? Néanmoins, s'il vous était possible, non point d'intervenir directement en faveur d'un ennemi juré des Romains, mais d'alléger ses peines en exerçant des pressions mesurées, diplomatiques, sur le sénat de Rome, par le jeu de vos influences auprès des notables. Eh bien, Sire, je vous en serais infiniment redevable. Car, quelle que soit l'indignité de sa conduite à mes yeux, Syphax est Numide, le fait de l'humilier comme on punit un chien rebelle offensera tous les Numides, non seulement ceux qui l'ont suivi dans sa défaite mais encore ceux qui sont venus combattre à mes côtés. Vous me parlez avec une légèreté déconcertante de gages particuliers que, selon vous, je pourrais donner à Rome contre la liberté de mon mari. N'y songez plus, Monsieur. Je ne crois pas, au fond que vous-même, ou l'un de vos collègues romains n'ont sérieusement envisagé cela.

Vous savez maintenant ce que j'attends de vous.

Résumons-nous donc : premièrement, l'évacuation des quartiers que votre armée occupe dans ma capitale ; deuxièmement, l'autorisation, donnée de votre main, me permettant de m'absenter de Cirta pendant six jours avec le savant Tiribase.

Vous choisirez vous-même le moyen le plus simple et le plus sûr de m'envoyer les sauf-conduits nécessaires.

J'ai la quasi-certitude de ne m'être pas trompée en prenant vos suggestions au sérieux ; autrement, je ne me serais pas donné la peine de vous écrire à mon tour. Vous admettrez cependant qu'il existe une différence énorme entre d'une part des suggestions, des intentions, des affirmations, si sincères soient-elles, et d'autre part les preuves de leur sincérité. Voilà ce que j'attends à présent, des preuves de bonne foi.

Du réduit fortifié de la reine,
le vingt-quatrième jour du mois de Marduk.

LETTRE XXIV

Massinissa à Sophonisbe

Madame, j'aurais souhaité, croyez-moi, satisfaire beaucoup plus tôt aux conditions énoncées dans votre lettre du vingt-quatre, aux désirs que vous y avez exprimés. N'imputez mon retard qu'à des circonstances qui, pendant quelques instants, m'ont troublé. En tout état de cause, je vous envoie par ce même courrier les laissez-passer dont votre médecin, votre escorte et vous-même aurez besoin pour aller à Carthage et en revenir. Veuillez considérer ces documents comme les éléments de la première « preuve de (ma) bonne foi ». D'autres marques suivront, ainsi que vous allez le voir.

J'eusse tant voulu vous prouver d'abord ma diligence. Les dieux en ont décidé tout autrement. En effet, il m'a fallu mater ces dernières heures les chefs d'une rébellion qui menaçait de jeter le désordre dans mon armée. Les principaux insoumis ont été mis à mort. Quant aux officiers fautifs, ils sont soit mis aux arrêts soit gardés prisonniers. Ainsi le calme est-il revenu dans nos rangs et avez-vous pu, depuis l'aube, observer le recul de mes soldats sur leurs positions premières. Ils se seront complètement retirés avant ce soir de la partie de Cirta qu'ils avaient envahie.

Comment, me demandez-vous, une révolte a-t-elle pu se produire au sein d'une armée victorieuse ? C'est très simple. Le chef des mutins avait promis aux hommes de son unité le butin qui résulterait du sac de votre capitale. Sitôt informé, par mes services spéciaux, de ce détestable engagement, je fis savoir à l'ensemble de l'armée – officiers, gradés et simples cavaliers – qu'il n'y aurait ni sac de la ville ni par conséquent de butin, et que les contrevenants seraient passibles de peines allant de l'écrou jusqu'à la décapitation. Malgré cela le commandant, auteur de ladite promesse, persista dans son idée de donner en partage à ses hommes ce qui reste de Cirta. De plus, il répandit le bruit qu'il ne fallait trouver rien d'autre que de l'ironie dans mes paroles, soit l'expression du contraire de ma pensée. La révolte aurait bientôt gagné le gros de l'effectif si je n'étais intervenu personnellement en mobilisant en moins d'une heure un bataillon qui, sous couleur d'adhérer au mouvement insurrectionnel, se saisit des meneurs et les exécuta séance tenante. Le fretin fut ensuite mis hors d'état de nuire, dans les fers. C'est alors que, rassuré de ce côté, je donnai l'ordre d'abandonner les positions occupées à l'intérieur de vos murs, afin de me conformer une fois de plus à vos désirs.

Vous voilà libre de quitter Cirta. J'attends votre retour pour le cinq du mois prochain. Nous reprendrons contact ce jour-là ou, sinon, dès que vous le jugerez opportun. Considérez-moi à vos ordres.

Du Quartier général du roi Massinissa,
le vingt-huitième jour du mois de Marduk.

Post Scriptum. Cette semaine, un détachement de ma cavalerie a mis en pièces une importante colonne de Gétules à vingt mille pas à l'est de Cirta. Nous en avons tué sept cents et capturé plus de mille, sans compter les bagages et quatre-vingt quinze bêtes de trait. Cette tribu berbère se trouve presque anéantie. Les quelques survivants, dans le dessein de venger cette défaite, comptant sur votre appui faute de pouvoir nous battre voudront nous harceler. Je vous prie donc, Madame, de rompre officiellement et sans tarder avec ces nomades, de dénoncer, en somme, l'accord que Syphax conclut avec leur chef bien avant le mois d'Astarté ; de cette manière vous ferez preuve à votre tour de franchise et de loyauté, seules vertus dont nos relations doivent désormais s'inspirer.

[...................................]

LETTRE XXV

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Très chère amie, ce mot devrait vous parvenir au plus tard la veille de mon arrivée à Carthage. Cela vous laissera le temps de faire un peu de rangement et vous n'aurez point à me reprocher de vous avoir surprise. Je vous amène mon médecin, qui vous a déjà soignée. Tiribase pourra non seulement vous prodiguer d'utiles conseils mais encore vous prescrire ce qu'il faut contre votre exanthème. J'espère que cette nouvelle éruption ne se sera pas aggravée depuis l'envoi de votre dernière lettre.

Ne faites pas de frais pour nous. Nous serons peu nombreux à nous arrêter chez vous, pour une journée tout au plus. Outre Tiribase et moi, il y aura mon secrétaire et le commandant de mon escorte.

Vous ne pouvez imaginer combien il me tarde de vous revoir et de vous embrasser !

Le vingt-neuvième jour du mois de Marduk.

LETTRE XXVI

Thiéron à Massinissa

À Cirta

Sire, mon maître s'impatiente. Je dirais même qu'il est mécontent. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi l’investissement de Cirta, depuis longtemps terminé, n’a pas encore entraîné sa chute. Que faites-vous donc ? se demande-t-il. Vous dire qu’il attend de vos nouvelles serait une manière de plaisanter ; il ne veut plus, ne souhaite plus qu’une chose : entendre parler de vous.

Nous préparons ici la campagne qui doit mettre fin aux activités d’Hannibal ; la même ardeur anime chacun de ceux (et vous en serez) qui participeront à cette vaste entreprise en terre d’Afrique, dont le but est la prise d’Utique et de Carthage. Encore faut-il que le terrain soit déblayé, que les nids de résistance carthaginois ou berbères soient éliminés dans le désert et à proximité. N’oubliez pas, si vous ne l’avez déjà fait, d’envoyer des agents dans les deux grandes villes en question, ainsi que dans les principaux bourgs côtiers. Je désire, à ce sujet, un rapport dans les plus brefs délais. Dès que Cirta sera tombée, nos navires, ayant à leur bord quatre légions, appareilleront simultanément dans les deux ports de leur mouillage actuel et cingleront vers la côte africaine. Le général en chef prévoit pour l’automne prochain le commencement des opérations qui mettront un terme à cette seconde grande guerre avec les Barca par l’anéantissement de leur puissance militaire et commerciale.

Pour l’instant, un des derniers alliés de Carthage, le roi Syphax, ronge son frein dans une villa gardée des environs de Rome en réclamant une levée d’écrou qui ne vient jamais.

Mon maître – j’allais oublier ce détail – attend également des nouvelles de la reine Sophonisbe pour qui, bien sûr, il a le plus grand respect. Que devient-elle ? Vous devriez le savoir : n'êtes-vous pas si près d'elle moralement, comme ex-fiancé, et physiquement puisque votre campement est à moins de cent pas du sien ! Je ne fais que m'amuser. Que votre Altesse ne le prenne pas en mauvaise part !

J'allais dire : écrivez-moi quand vous serez de loisir. Vous ne l'êtes jamais : écrivez-moi de toute manière. Et songez à votre rapport sur nos espions.

D'Agrigente,
ce sixième jour de la onzième lunaison – AUC DL.*

* *Ab Urbe condita* (de la fondation de Rome).

LETTRE XXVII

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

Chère amie, des événements survenus depuis votre départ me forcent à dire le contraire de ce que je vous affirmais lors de votre trop brève visite. Vous rappelez-vous ? je soutenais que la vie, ne pouvant plus me réserver que de bonnes surprises, par exemple celle de votre visite inopinée à Byrsa, toutes choses, les plus détestables comme les plus merveilleuses, le monde extérieur et ses multiples phénomènes heureux ou funestes, voire les possibilités, les combinaisons infinies de l'arithmétique, tout, vous disais-je, *hormis votre personne et votre amitié*, me laissait de plus en plus indifférente. Vous tenir ce langage était compter sans ma tête de linotte, du moins sans l'imprévu. J'avais en effet oublié quelqu'un, dont nous avons peu parlé du reste quand vous êtes venue, quelqu'un qui m'adorait et que j'aimais bien. J'avais oublié Dinocrate.

Ce matin, on a retrouvé son corps meurtri dans une décharge publique, celle qui nous tient lieu de *Cloaca maxima,* du côté de l'aqueduc. Il a été assassiné par un homme qui a signé son crime de la lettre *S*, burinée en quelque sorte sur son dos. Dinocrate, mon précieux Dinocrate ! portait d'autres marques de sévices. Ces indices montrent bien que le jeune homme a été torturé avant d'être occis. Vous vous souvenez sûrement que j'avais signalé sa disparition aux vigiles. Aujourd'hui, un édile m'a informée de la découverte du cadavre et de l'état dans lequel on l'a trouvé. Évidemment, vous devez avoir comme moi le soupçon, pour ne pas dire la certitude, que l'assassin est Sargon (la lettre *S* écrite apparemment au fer rouge sur le dos de l'architecte équivaut à mon sens à une signature), Sargon qui, n'osant encore s'en prendre à moi dans sa jalousie démentielle, s'est vengé de mon mépris en tuant celui qui passait dans le monde pour mon nouvel amant, sans jamais l'avoir été !

Si vous saviez comme je regrette de ne pas vous avoir écoutée ! Perdre un homme aussi séduisant avant même d'avoir goûté son étreinte amoureuse... Vous pensez bien que je ne négligerai rien pour que ce galapiat doublé d'un criminel soit au plus tôt jeté dans les fers, puis crucifié comme il le mérite. Outre une somme considérable en talents, que je mets à la disposition de la justice comme prix de sa tête, sur lui j'ai déjà fourni à la préture un maximum de renseignements utiles. Son signalement comporte à présent grâce à moi des détails d'une précision extravagante, tels que l'existence d'une grosse verrue poilue sur la poitrine, au-dessus du sternum, et celle d'une tache de vin qui s'étend de l'aine gauche à la moitié du scrotum. Je vous entends, chère amie, vous me dites : « Ce ne sont pas ces détails physiologiques qui sont extravagants, c'est votre cynisme. » Je le sais, mais que voulez-vous ? j'ai été si mal élevée !

Ne vous faites pas trop de souci pour moi. Je suis en sûreté partout et toujours, étant gardée de jour et de nuit depuis le soir – je vous ai raconté la scène – où ce coquin, après m'avoir quittée dans les termes que l'on devine, revint sur ses pas en vue probablement de me couper la gorge. Mes gardes de nuit le détournèrent vite de son projet et le poursuivirent dans la ville pendant plus d'une heure.

Que vous dire d'autre sinon que je suis inexcusable et que vous m'en voyez navrée. En effet, je ne vous ai pas encore remerciée de m'avoir amené cet excellent Tiribase, dont les cures me seront certainement bénéfiques. Permettez qu'il reste auprès de moi encore une semaine afin qu'il s'assure d'abord que je suis en voie de rétablissement et me permette ensuite de reprendre normalement mon activité.

De Byrsa, le huitième jour du mois d'Astarté.

LETTRE XXVIII

Sophonisbe à Massinissa

Qu'adviendra-t-il de Carthage dans un an ou deux ? Saura-t-on épargner à cette ville magnifique les conséquences d'un conflit qui dure depuis trois lustres entre son sénat et celui de Rome, entre le peuple punique et le peuple romain ? Je n'ai pas eu le temps, au cours du bref voyage dont je ne suis rentrée que d'hier, de visiter cette cité que j'ai connue enfant, sauf à me promener en chaise, avec une amie, sur la perspective si colorée qui se déroule comme un tapis entre les ports et la citadelle. Lorsque, à mon retour, j'ai revu les ruines de Cirta, dont les plus beaux quartiers sont détruits, j'ai songé tout de suite à des mesures à prendre pour soustraire Carthage aux aléas et aux misères d'un long siège. La conclusion d'une paix définitive n'est malheureusement pas pour demain, si j'en crois les bruits qui circulent sur les préparatifs de Scipion en Sicile et le retour imminent d'Hannibal en Afrique.

Je crois entrevoir, Sire, une paix moins lointaine : celle que je suis disposée à faire avec vous si vous avez toujours les mêmes intentions, j'entends celles que vous avez manifestées il y a sept jours quant à la fin des hostilités entre nous et quant à la réunion éventuelle de nos deux royaumes. En un mot, si vous n'avez pas changé d'avis, présentez-vous à mon poste de commandement demain à midi juste, accompagné d'une garde ou non. Nous coucherons sur le papier les grandes lignes de nos projets communs.

De Cirta, le dixième jour du mois d'Astarté.

Scipion à Thiéron

À Agrigente

Trois ans ont passé depuis la fin de mon consulat. Les choses marchaient alors plus rondement qu'aujourd'hui. Ne trouves-tu pas que nous dépendons de plus en plus étroitement des fonctionnaires pour la suite qu'il convient de donner à la moindre requête ? On nous livre sans consulter à la loi des bureaux. Nous vivons sous son empire. Cela ralentit le mouvement des affaires et nous fait perdre du temps. Tous ces hommes de lettres se sont accaparé les fonctions les plus lucratives, les transformant en véritables sinécures ; ainsi peuvent-ils s'adonner à leur passion ridicule : l'art de faire des vers et de jouer la comédie, tandis que nous nous morfondons dans les antichambres. Et les décisions administratives viennent quand elles peuvent. Je ne suis pas le premier à avoir fait cette navrante constatation. En revanche, je serai peut-être le premier à me passer méthodiquement de la permission de Pierre, de Jean ou de Jacques, pour agir. Je veux dire : agir en vue de mieux accomplir mes missions, de réaliser plus vite mes desseins. Je ne te donnerai qu'un exemple du malaise général attribuable, à mon avis et à celui de bien des gens, à la négligence et à l'impéritie de nos administrations. Il me fallait la semaine dernière faire authentifier un acte juridique important dans les plus brefs délais. Je dépêche un messager à Silenus, ville située, comme tu le sais à moins de trente milles de mon camp. L'aller et le retour sont normalement l'affaire de six heures. L’estafette part une heure après l’aube, arrive à destination avant midi, se présente au bureau des documents. Le planton lui dit que le jurisconsulte chargé d’authentifier les actes est absent pour cause de maladie, qu’il est même au plus mal. A-t-il un remplaçant ? Non, nul ne peut le remplacer dans l’exercice de ses fonctions. Il a tout bonnement négligé de déléguer ses pouvoirs à un autre ! Il faut donc s’adresser au bureau le plus proche, celui de Drepanum, à soixante milles de Silenus en repassant par mon camp ! Bref, nous avons perdu une journée entière en courses folles et chassés-croisés. Je suis depuis ce temps dans un état voisin de la rage. Tout le monde autour de moi prend bien garde à ne pas m’importuner, ce qui finalement me laisse un peu de répit et de consolation.

Comment vont nos affaires d’Afrique ? Je compte m’y rendre dans deux mois avec trois nouvelles légions et du matériel de guerre. Je maintiens la date d’entrée en campagne : septembre prochain. Les opérations commenceront par une réunion de l’armée autour d’un lieu tenu secret entre Cirta et Zama.

À l’heure actuelle, Cirta devrait être prise et sa garnison désarmée. Toujours à propos de la situation en Afrique, je dois t’informer d’une chose qui ne la modifiera guère, il est vrai, mais dont tu dois être mis au courant : Syphax est mort. Il a rendu l’âme dans un donjon de Tibur, où il avait été transporté malade il y a peu de jours. Inutile de répandre la nouvelle. Elle pourrait avoir un effet d’entraînement sur une partie des Numides et les mobiliser contre nous. D’autre part, il est absolument nécessaire d’en savoir le plus possible sur les relations entre la reine Sophonisbe et le roi Massinissa. On le dit du dernier bien avec elle.

Chacun sait qu'ils furent passablement liés quand la fille d'Hasdrubal n'avait que quatorze ou quinze ans. D'après un de ses amis intimes à qui j'ai parlé l'autre jour, le Numide trouve la reine à la fois sage et désirable. Ces deux mots sont un éloge de son esprit et de son corps. Je ne voudrais pas qu'une intrigue sentimentale mêlée à des manœuvres politiques ruinât les projets que nous avons formés pour la veuve de Syphax. Ne perdons pas de vue qu'elle devra, bientôt je l'espère, me suivre à Rome. Je désire l'y emmener pour la montrer au peuple. Il est donc capital, je te le répète, que tu surveilles les choses de très près et m'informes à point nommé de leur évolution. Écris-moi sans retard. Et souviens-toi que je ne me conterai pas de suppositions. J'exige des renseignements vérifiés avec soin.

De Lilybée,
ce vingt-quatrième jour de la onzième lunaison.

LETTRE XXX

Thiéron à Massinissa

À Cirta

J'ai bien reçu le rapport que je vous avais demandé et je vous en remercie bien vivement. J'en ai résumé l'essentiel en trente lignes que j'ai envoyées à Lilybée. Espérons que Scipion ne sera pas trop mécontent du fait que vous n'avez dépêché que deux agents à Carthage ; il en eût fallu davantage à mon avis.

Et puis, Utique est-elle toujours à découvert à cet égard ? D'un autre côté, notre chef sera heureux d'apprendre la conquête définitive de Cirta. La fin du siège libère au moins trois mille cinq cents hommes dont les deux tiers sont des cavaliers. Ces derniers pourraient, avec votre accord, cela va de soi, se joindre aux troupes que mon maître conduira bientôt en Afrique. Le général aura du reste un autre sujet de se réjouir avec vous et vos Numides : le bilan des opérations ayant déterminé la chute et l'occupation de Cirta indique en effet un minimum de pertes en vies humaines. Au fait, êtes vous sûr des chiffres que l'on a soumis à votre examen ? Est-il exact que vous n'ayez perdu en sept ou huit mois de siège que cent quatre-vingt-douze combattants ? Scipion, je vous le répète, s'en réjouira, mais craignez qu'il n'exige une vérification de la liste des morts et des disparus.

Autre chose, si votre Majesté le permet. On peut se demander comment il se fait que votre bilan des opérations ne signale rien sur l'engagement du mois de Ba'al Hammon avec un corps de troupes gétules, qui réussirent, m'affirme-t-on, à ravitailler la ville que vous bloquiez. Je pose ces questions uniquement par souci professionnel. Je ne voudrais pas avoir l'air de chercher des poux à un souverain qui a déjà tant fait pour la gloire de Rome. Cela serait indécent de ma part. Tout ce que je cherche, comme tout homme honnête de bonne foi, c'est la vérité. Je ne déteste pas non plus la méthode en toutes choses.

Il n'empêche que cette fois vous me trouverez brouillon ; je vous prie donc d'excuser mon inconséquence. Mais de quel manque de suite dans les idées serais-je coupable ? Eh bien, voici. C'est que je vais finir ici par mon commencement ; autrement dit, je terminerai ce mot par l’annonce qui devait en constituer le début et l’objet véritable : *mon départ imminent pour Cirta*. Si le mauvais temps a cessé, je m’embarquerai demain. Oui, je veux me faire une opinion *de visu* de la situation politique, militaire et sociale en Afrique et particulièrement en Numidie de l’Ouest. À bientôt donc, portez-vous bien.

D’Agrigente,
ce vingt-septième jour de la onzième lunaison.

LETTRE XXXI

Massinissa à Thiéron

À Utique

La présente vous trouvera sans mal à votre arrivée dans cette superbe villa des environs du port. Si mes renseignements sont exacts, vous élirez domicile pour plusieurs mois dans cette demeure. Tant mieux pour vous et tant pis pour votre réputation ! Car les langues de vipère, si nombreuses sous nos climats, ne manqueront pas une si belle occasion de vous reprocher d’être prodigue du bien d’autrui et de narguer les coloniaux, qui après tout paient les saucisses avec lesquelles vous attachez vos chiens. La résidence où vous habiterez n’est-elle pas située, à ce qu’on m’a dit, à proximité d’un vaste jardin plein d’odeurs suaves ? L’endroit serait entouré d’une haute palissade contre les vents de la mer et contiendrait, paraît-il, le plus beau rucher de la région.

À propos d'abeilles, connaissez-vous la fable intitulée *le Faux bourdon, l'Aigle et le Scorpion* ?… Non ?… Permettez que je vous la raconte.

Ayant échappé par miracle, après l'acte d'amour avec la Reine, au sort qu'elle réserve à ses congénères mâles, un faux bourdon tantôt voletait à la ville sur des massifs de rosiers, tantôt butinait les fleurs sauvages aux abords d'une montagne. Du flanc de celle-ci s'élevait de loin en loin dans l'azur, pour y planer et fondre ensuite sur sa proie, un aigle redoutable au bec en serpe d'acier et aux serres en crocs de lion.

Or l'insecte, d'un naturel dépendant et servile, se mit un jour en frais de poursuivre l'oiseau, dont il cherchait à se rapprocher pour lui faire une offre de services. Une fois arrivé presque à son altitude, l'hyménoptère s'adressa dans ces termes au roi des rapaces : « Sire, lui dit-il, s'époumonant tant l'air était vif et le vent fort, souffrez que je vous accompagne afin que, naviguant de conserve, nous apercevions ensemble plus de choses que si nous étions séparés et que, par suite, nous en fassions l'un et l'autre notre profit. – J'ai deux bons yeux, glatit Sa Majesté très solitaire, l'air souverainement ennuyé. – Et moi j'en ai plusieurs qui sont tous excellents, repartit le faux bourdon avec le sentiment d'avoir mis à quia le maître du ciel. »

Mais l'aigle, de plus en plus irrité et las de la présence de cette grosse mouche, avisa bientôt un caillou blanc sis au pied d'un rocher et s'abattit dessus comme s'il se fût agi d'une loutre, d'un lièvre ou d'un mulot. « Devine ce qu'il y a sous cette pierre, dit-il au bourdon qui l'avait suivi dans sa descente inopinée comme la teigne suit partout le teigneux. Pour moi, de continuer le puissant volatile, qui cachait maintenant son humeur massacrante du mieux qu'il pouvait, on y trouverait cuisse ou aile sinon à s'y repaître. Qu'en dis-tu ? – On n'y trouvera rien du tout, fit l'animal trapu, qui pour marquer sa déception vrombit des ailes. – Tu n'es guère curieux, remarqua l'oiseau de proie. – Si vous l'êtes plus que moi, déplacez cette pierre et nous verrons bien. » Là-dessus, l'aigle enserra des ses pattes le caillou blanc, puis le souleva dans son envol, découvrant du même coup un trou noir d'où surgit un scorpion. Le faux bourdon n'eut pas le temps de battre en retraite, l'autre l'ayant lardé de son aiguillon mortel.

Cette fable a peut-être une moralité que vous trouverez si vous cherchez bien, mais elle est absolument sans morale.

Si j'ai bien interprété votre pensée, dans votre mot du vingt-sept de la dernière lunaison, vous avez l'intention de venir incessamment à Cirta vous renseigner sur une situation qui est en train d'évoluer rapidement. Je vous préviens toutefois qu'il vous sera impossible de nous voir, la reine et moi, car nous devons nous absenter dès demain pour une dizaine de jours au moins. Des affaires de la plus haute importance pour l'avenir de la Numidie requièrent notre présence sur la Petite Syrte, dont nous visiterons ensemble les principaux bourgs. Mon lieutenant, Datame, et ma secrétaire, Istar, nous accompagneront sur la côte. Si vous tenez vraiment à me voir, vous n'avez qu'à décaler vos projets de deux semaines ; je serai alors rentré. D'ici là, amusez-vous bien.

De Cirta, ce sixième jour de la douzième lunaison.

LETTRE XXXII

Scipion à Massinissa

À Cirta

Grâce au succès de vos armes en Numidie, ainsi qu'aux dispositions logistiques que l'armée romaine a prises ces derniers temps en Sicile, en Sardaigne et ailleurs, nous pouvons d'ores et déjà, Sire, envisager des mesures précises, d'ordre stratégique, qui détermineront d'ici à huit ou neuf mois, sans que nous ayons à bloquer Carthage, la destruction de l'ennemi et la fin de cette interminable guerre. Certes, nous rendrons les ports de Carthage inutilisables, mais c'est tout ce que nous pourrons faire de ce côté. Car l'investissement d'une ville de cette importance ferait appel à des moyens qui dépassent largement nos possibilités financières comme nos ressources en personnel et en matériel.

Si les Hannon et les Barca, pour une seule fois unis et solidaires, décidaient d'armer les habitants mâles de leur capitale en âge de porter le javelot, nous ferions face à une puissance de cent vingt mille hommes, sans parler des Puniques déjà sous les armes. Dans ces conditions, pour nous le risque d'un échec, que dis-je ? le risque d'un désastre est trop grand.

J'ai donc mis au point un plan prévoyant l'affaiblissement de l'adversaire en rase campagne, tout d'abord par de menues opérations bien préparées et visant à le battre en détail, ce qui le forcerait ensuite à se réunir autour d'un point que nous aurons choisi nous-mêmes soit entre Utique, qui en gros nous est favorable, et Carthage, soit entre Carthage et Zama.

À tel moment de ma réflexion sur l'ensemble de ces problèmes, j'ai cru pouvoir me passer de vous et de vos troupes dans l'expédition militaire qui commencera sous peu par le débarquement de trois de mes légions sur la côte africaine. Je souhaitais sincèrement que vos braves cavaliers puissent prendre un repos bien mérité. Je voulais que vous-même, sans doute fatigué d'avoir si longtemps sacrifié vos jours et vos veilles aux travaux de Mars, puissiez enfin tourner les yeux vers des objets plus pacifiques et plus sereins. Mais l'accomplissement de tous mes désirs concernant le bien-être de mes fidèles Massyles ne sera pas pour cette fois. Je compte sur vous et sur vos guerriers comme jamais. Permettez-moi de vous suggérer – à moins que déjà vous n'ayez entrepris de les conduire ailleurs – de les réunir le mois prochain à quarante milles à l'ouest de Cirta, sur l'emplacement d'un camp berbère suffisamment alimenté en eau potable, où ils s'exerceraient en vue des prochaines offensives, après une semaine, deux au maximum, de détente physique et morale.

À propos de Cirta, j'aurais dû vous féliciter plus tôt de la tournure prise par les événements grâce à votre art du combat, à votre science du commandement et de la prévision, enfin à votre expérience des réactions humaines. Je ne mets pas un seul instant en doute les chiffres que vos services m'ont communiqués sur vos pertes durant le siège. Je me flatte au surplus que vous aurez autant de chance dans les autres aventures qui nous attendent sur le sol de l'Afrique. Cependant je me donne bien de garde de toute vantardise au sujet de nos prochaines campagnes, car l'heureux succès de ces entreprises n'ira certainement pas de soi. Une seule chose me préoccupe dans toute cette affaire de Cirta. C'est l'attitude étrangement désinvolte de la reine Sophonisbe qui, paraît-il, en prend à son aise et vous traite en égal, vous son vainqueur. Un conseil : ne laissez pas trop longtemps la bride sur le cou à cette pouliche noire.

Au rapport de Thiéron, des bruits courent sur votre union éventuelle avec cette même reine des Massyles ! Hâtez-vous de me dire que ces rumeurs ridicules ne sont nullement fondées ! D'autre part, Sire, n'étant ni prêtre ni professeur de morale, je ne veux, en aucun cas, m'ériger en censeur de vos actes. Vous agissez comme vous l'entendez, et vous n'aurez jamais sujet de vous plaindre de moi tant que vos projets ne contrarieront pas les miens.

Du golfe de Caralis,
ce dix-neuvième jour de la douzième lunaison.

Thiéron est décidément l'esprit le plus obscur que je connaisse. Cet homme, le plus brouillon de mes collaborateurs, se plaint de votre prétendu manque de sérieux. Il se monte la tête sur une fable que vous lui auriez dédiée et qu'il considère comme le « comble de l'ironie ». Si vous avez le moindre loisir, débrouillez-moi, je vous prie, cette énigme.

[……………………..]

LETTRE XXXIII

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Trente-deux jours et trente et une nuits se sont écoulés depuis les mauvaises nouvelles que vous m’avez apprises au sujet de Dinocrate, dans la première moitié du mois d’Astarté : je n’ai pas oublié les liens d’amitié qui vous attachaient à lui ni la passion dont il brûlait pour vous. Si l’enquête pour retrouver l’assassin n’a pas abouti dans trois jours, faites-moi signe et je vous enverrai sur-le-champ les meilleurs agents de ma police.

Chacun des jours dont je vous parlais et chacune des nuits qui l’a suivi m’ont paru sans fin. Et je sais fort bien à quoi, ma chère Hermine, attribuer cette impression. Votre éloignement en est la cause. Il faudrait que vous veniez vous installer chez moi pour un temps très long, afin que nous puissions, à l’instar des enfants que nous étions il y a vingt ans, nous divertir, oublier ce monde sinistre qui nous entoure, jouer à chat perché, faire les folles, ou simplement causer, puis nous brouiller, puis nous raccommoder, en un mot nous aimer comme jadis. Le fait de vous avoir revue l’autre jour à Carthage, après une absence de tant d’années, m’a rapprochée de vous non seulement dans l’espace, jusqu’à vous toucher, mais aussi par le cœur, si bien que, les circonstances nous ayant à nouveau séparées, je vis continuellement déchirée entre l’envie de vous voir, de vous parler, de vous embrasser, et les devoirs d’une charge de plus en plus lourde que je dois assumer pour le bien de mon peuple et l’avenir du royaume.

Si nous n’avez pas encore appris la mort de Syphax survenue à Tibur, et non à Rome comme le voulait la rumeur, j’ai le regret de vous l’annoncer ; le bruit de sa fin a dû circuler à Carthage comme ailleurs, je vous en confirme donc aujourd’hui le bien-fondé. Est-il mort de chagrin, de rage ou de la main du bourreau ? Le roi Massinissa l’ignore lui-même, et je crains fort qu’il ne se donne pas la peine de s’informer là-dessus. Tout ce qui concerne feu mon mari le laisse indifférent. Il s’intéresse en revanche de très près à mon sort ainsi qu’à ma personne. Ne croyez pas que je cherche à le séduire ; cependant ses avances se font de plus en plus pressantes et, sur le ton de la plaisanterie, il m’appelle souvent sa fiancée de treize ans, expression ambiguë qui signifie aussi bien que nous sommes fiancés depuis treize ans, que le fait que j’avais treize ans quand nous le fûmes en présence de mon père. Vous vous imaginez peut-être que je songe à l’épouser incessamment. Non, notre mariage n’est pas pour demain. Je vous vois sourire et vous entends me dire, belle et incorrigible persifleuse : « Alors ce sera pour après-demain... le temps d’un deuil décent. » Il est vrai que nous nous entendons bien, le roi et moi. Nous sommes même sur le point d’établir les fondements d’une union politique destinée à rassembler tous les Numides sous le même sceptre. Il nous reste, bien sûr, beaucoup de chemin à parcourir dans cette direction avant d’atteindre notre but.

Pour l’instant, Cirta n’est plus qu’un vaste chantier où s’activent chaque jour, de l’aurore jusqu’à la nuit, vingt mille ouvriers et artisans. La reconstruction du palais royal va bon train. Je veillerai moi-même à l’exécution des plans relatifs à l’appartement qu’on vous y destine, après en avoir dessiné les pièces et le mobilier, projet que je soumettrai bientôt à votre examen et à votre approbation. Que vous veniez chez moi pour un bref séjour ou pour vous y installer selon mes vœux, cet appartement sera toujours le vôtre.

De Cirta, ce douzième jour du mois de Mattan.

LETTRE XXXIV

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

Votre « incorrigible persifleuse » s'empresse de vous répondre : Ne croyez pas si facilement que ma méchanceté perce à chaque mot que je prononce devant vous, à chaque ligne que je vous écris. Quelle que soit la nature de vos décisions et de quelque ordre qu'elles soient, publiques ou personnelles, je ne les discute toujours que si vous me faites l'honneur de me consulter, mais pour m'en moquer, ma reine, il faudrait que je sois autre que je ne suis, il aurait fallu depuis longtemps que je ne fusse plus moi-même. Au reste, je ne me fie guère aux rumeurs. J'attends que les choses arrivent avant d'en juger. Par exemple, si j'en croyais mon entourage, vous seriez à la veille de « donner suite » à vos fiançailles de treize ans avec le roi Massinissa ! Je laisse les autres en penser et en dire ce qu'ils veulent, me contentant de n'y voir que du feu pour l'instant.

Pour moi, je ne suis certaine, en ce qui vous concerne l'un et l'autre, que de votre rapprochement politique, qui donnera peut-être lieu à la réunion de toutes les tribus de votre race ; et je n'en suis certaine que parce que vous avez bien voulu m'en parler dans votre dernier billet.

Devrais-je, d’autre part, accorder le moindre crédit aux plus récents ragots d’arrière-boutique ? Quelle sotte question, pensez-vous : est-ce que je ne viens pas de vous dire que je ne juge pas des faits avant qu’ils ne se soient produits ? C’est pourquoi je n’aurai pas encore à me mettre martel en tête pour une toilette de mariage. À propos, vous m’inviteriez à vos noces, si par hasard... non ? Je plaisante, il est vrai, mais uniquement parce que vous aimez l’humeur joyeuse, car pour ne rien vous cacher je n’ai pas aujourd’hui le cœur à rire. Et vous allez comprendre pourquoi.

Le préteur urbain de Carthage, Nathan, est venu me voir il y a quatre jours. C’est, comme vous le savez, le magistrat dont relèvent ici les édiles. Sa visite avait pour but de m’interroger sur un garçon qui me fit la cour autrefois. Il s’appelait Himilcon. J’eus avec lui une brève liaison, plutôt orageuse et qui par conséquent devint vite de notoriété publique. Il disparut de ma vie peu de temps avant que je n’eusse fait la connaissance de Sargon.

À la suite de mes réponses à ses premières questions, Nathan m’informe avec tous les ménagements voulus, que ses agents ont découvert le cadavre d’Himilcon sur les lieux mêmes où l’on avait retrouvé celui de Dinocrate et dans le même état que celui de Dinocrate, c’est-à-dire la peau de la poitrine et du dos marquée comme au fer rouge de la lettre *S*.

Nathan est d’avis que Sargon, que nul n’a revu depuis des mois, a sombré dans la folie sanguinaire après avoir tué Dinocrate par jalousie et pour me punir, moi, de l’avoir congédié dans les circonstances que je vous ai déjà décrites. Je vous épargnerai le cours magistral que Nathan a cru bon me faire sur les maniaques du meurtre qui mentent comme des Romains, assassinent au gré de leur fantaisie ou de leur démence, et sur les empoisonneuses qui éliminent à petit feu leurs amants ou leurs maris les uns après les autres avec la facilité, et le détachement que l'on met à résoudre un problème de géométrie.

Une chose cependant ne laisserait pas de me préoccuper si j'étais moins bien gardée. D'après le chef de la police, l'assassin de Dinocrate et d'Himilcon ne s'arrêtera pas là si les édiles eux-mêmes ne l'arrêtent pas. Il voudra d'abord faire le vide autour de moi en supprimant tous les hommes avec qui j'ai entretenu ostensiblement des relations suivies ; puis il tenterait de me supprimer sitôt que la surveillance de ma personne et de ma maison se relâcherait. Car, toujours selon le chef de notre police, qui s'en rapporte à son expérience, des cassures se produisent fatalement dans un mur de protection personnelle, parce que les responsables de cette protection s'enlisent inconsciemment dans des habitudes qui leur viennent de la plus redoutable de toutes : la routine.

Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai l'humeur sombre, le rire jaune et la plaisanterie lourde. Rassurez-vous néanmoins. Ce n'est pas la violence dont un ancien amant fou de jalousie userait à mon égard, que je crains le plus. Ce qui m'ennuie au plus haut point, c'est la perspective de vivre longtemps encore, comme je le fais à présent, sous le regard éternel de quatre ou cinq gardes, dont le plus éloigné de moi est à moins de trente pas. Songez que l'un d'eux couche à la porte de ma chambre et en possède la clé ! Si seulement il était beau, je serais peut-être femme à lui proposer de meilleures conditions de travail. De plus, on a trouvé que mes chiens manquaient d’agressivité. La police en a donc dressé cinq autres, qui remplacent avantageusement mes dogues, paraît-il, mais qui font deux fois par nuit, dans le jardin, un raffut de tous les diables.

Vous pensez bien, ma belle amie, que je suis extrêmement sensible aux dispositions que vous avez prises pour m’accueillir dans votre palais en voie de réfection. C’est de votre munificente invitation que j’aurais dû vous parler tout d’abord aujourd’hui, si mes parents m’avaient mieux élevée. Je vous l’ai déjà dit, je suis une fieffée égoïste. Toutefois, si je vais à Cirta, comme vous m’en priez avec tant de grâce, ce sera pour une visite, d’environ dix jours. C’est un laps de temps raisonnable. Sans doute me serait-il délicieux de vous voir tous les jours de l’année, car je vous aime bien et je sais que ce sentiment est réciproque. Nous pourrions faire ensemble tant de choses agréables, ainsi que vous me l’avez écrit, y compris nous brouiller et nous réconcilier. Vivre de cette façon serait délicieux, je le répète tant j’en suis convaincue, mais il serait peu raisonnable de tenter l’aventure. Pourquoi ? Parce que votre rôle de femme d’État va changer. Il vous accapare déjà beaucoup ; il vous prendra bien davantage de temps au milieu d’une cour à l’image de deux royaumes, cour de plus en plus importante, de plus en plus majestueuse par son faste et par le rang de courtisans venus des quatre points de l’horizon. Vous ne serez plus libre. Et je ne le serais pas plus que vous si j’attachais mes pas aux vôtres. Or ce que je chéris le plus après vous, c’est ma liberté. L’une et l’autre me sont aussi nécessaires que l’air que je respire. En cherchant votre présence continuelle, avec le désir de vous avoir à moi seule et de vous ravir ainsi à vos obligations de monarque, je risque de perdre à la fois et votre personne et ma liberté.

J'irai vous voir bientôt. Nous passerons ensemble plusieurs jours. Ce sera merveilleux. Mais je rentrerai à Carthage même si je dois y revenir le cœur triste d'être si loin de vous.

Hier soir, songeant à vous écrire, un soupçon m'est venu quant aux raisons véritables de votre désir de me voir à demeure auprès de votre personne. J'ai pensé que Carthage pourrait être dans un an ou deux l'objectif des Romains, comme Cirta l'a été des Massyles. Vous avez voulu d'avance m'offrir en refuge cet appartement dans votre palais. Pour ce geste, je vous remercie du fond de mon cœur et vous aime plus que jamais ; cependant je suis née carthaginoise et mourrai carthaginoise, que ce soit dans mon lit comme presque tout le monde, ou écrasée par le projectile d'une baliste.

De Byrsa, ce dix-septième jour du mois de Mattan.

LETTRE XXXV

Massinissa à Scipion

À Caralis

Votre lettre est parvenue à mon quartier général de Cirta durant ma tournée du petit golfe. J'aurais voulu y répondre plus tôt, mais ce voyage entrepris avec la reine Sophonisbe sous un ciel des plus sereins, s'est achevé dans la tempête la plus effroyable que nous ayons vue. Nous avons donc été absents beaucoup plus longtemps que nous ne l'aurions souhaité.

Avant d'aborder la question de la prochaine campagne et celle de l'engagement de mes troupes, permettez-moi de vous tirer de votre incertitude quant à mes relations avec la reine Sophonisbe.

C'est une femme qui possède au plus haut point le sens des affaires publiques. Si la plupart des hommes d'État raisonnaient aussi bien qu'elle, le monde s'en porterait mieux. Elle a compris entre autres vérités que le fait de poursuivre la lutte contre moi, au-delà d'une résistance que j'avais déjà estimée héroïque de sa part, n'aurait contribué qu'à la destruction totale de sa capitale et à la ruine définitive, au déclin irréversible de sa tribu. Nous avons par conséquent elle et moi fait la paix sur la base élargie d'un accord global. Vous vous interrogez bien légitimement sur le sens de cette dernière phrase. Elle signifie que les territoires qui dépendent de la couronne de Sophonisbe sont désormais intégrés à ceux qui ressortissent à la mienne. Il y a évidemment conquête et par suite droits du conquérant. Ces droits du vainqueur, pourvu qu'il n'en abuse pas, sont reconnus par le vaincu qui, dans le cas présent et pourvu qu'il collabore, n'aura pas à subir le sort attaché habituellement à la défaite. Les Numides de l'Est et de l'Ouest, Masaesyles, Massyles et autres tribus de même origine se trouvent, du fait de notre accord, réunis en deçà des mêmes frontières sans que fusionnent pour autant les deux royaumes, dont chacun demeure souverain dans ce nouvel état de choses, dans le nouvel État ainsi formé.

Depuis la fin des hostilités en Numidie, nous nous voyons tous les jours la reine et moi, puisque nous habitons à quelques centaines de pas l'un de l'autre. Une intimité tout à fait normale est née rapidement de cette proximité qui n'a rien de la promiscuité mais donne lieu, semble-t-il, à force rumeurs. Nous avons tous les deux pour politique de les laisser courir, attendu qu'il est dans leur nature de courir ; elles finiront bien par s'essouffler et par s'arrêter. Si bien que ceux qui nous ont déjà mariés dans leur imagination, sous prétexte que nous étions fiancés, en seront pour leurs frais. Ils devront dans le meilleur des cas attendre encore un bon bout de temps une invitation, en bonne et due forme, aux noces de leurs souverains !

Cela étant dit, venons-en à la participation éventuelle de la cavalerie numide aux opérations que vous envisagez pour l'automne prochain et qui, si tout va bien, mettront fin à dix-sept ans de guerre.

Si la paix, en tout état de cause, n'intervient pas d'ici là, donc d'ici à dix ou onze mois – et il y a peu de chances qu'elle soit conclue avant ce laps de temps – vous pourrez compter comme d'habitude, mon général, sur mon entière collaboration. Cependant, pour ce qui est d'envoyer mes cavaliers s'exercer dans une oasis, à quarante milles de Cirta, je m'abstiendrai pour l'instant de le faire, vu que je les ai déjà renvoyés dans leurs foyers. Ils prendront de cette manière un repos bien mérité en attendant, bien sûr, d'en découdre à nouveau avec l'armée carthaginoise. Je n'ai toutefois pas démobilisé tous mes hommes. J'en ai gardé huit cents, tout près de Cirta, chargés de réduire les poches de résistance gétules à cinquante milles à la ronde. Au fait, nous avons écrasé récemment le gros de la tribu. Suite à une faute commise par l'un de nos officiers, plusieurs éléments étaient venus prêter main-forte aux Masaesyles assiégés et les avaient ravitaillés en vivres. Cet incompétent a été exécuté sur mon ordre. D'autre part, j'ai obtenu de la reine Sophonisbe qu'elle rompe son alliance avec les quelques tribus africaines, y compris les débris des Gétules, qui échappent encore à mon pouvoir.

Dernier détail, auquel je ne puis songer sans sourire. Il s'agit de la fable dont vous a parlé Thiéron. Je n'avais pas aimé le ton de sa dernière missive, où il le prenait avec moi de bien plus haut qu'il n'aurait dû. Je lui ai donc adressé, dans ma réponse, une petite variation de mon cru sur le thème de la mouche affairée, vous savez : celle qui croit faire avancer le char au haut de la pente en piquant les chevaux.

De Cirta, le huitième jour du mois intercalaire.

LETTRE XXXVI

Scipion à Thiéron

À Utique

Je veux que tu comprennes une chose. Le roi des Numides n'est pas un garde-chiourme qui lève la tête au claquement du fouet. Ce n'est pas une savate qu'on mène à la lisière. Il y aurait un gros inconvénient à le traiter comme un écolier costaud traite un condisciple égrotant, car on risquerait de voir disparaître à jamais, dans un nuage de poussière et de sable, la croupe de son étalon. Au surplus, il serait stupide en ce moment de réveiller par pure désinvolture la susceptibilité d'un allié tel que le roi Massinissa. Tu m'as compris ?

En un mot comme en mille, un officier dont le grade est celui d'un commandant doit toujours se garder d'employer un ton familier dans ses rapports avec un souverain.

De Caralis, le treizième jour du mois intercalaire.

LETTRE XXXVII

Scipion à Massinissa

À Cirta

Serez-vous libre dans huit jours, soit le vingt-six ? Si vous l'êtes, je vous prie de vous rendre pour cette date à Utique, où j'aurai moi-même débarqué la veille avec mes chefs de corps, mes commandants de bord et les officiers de l'intendance.

Je vous invite, Majesté, à titre de principal allié de Rome, à présider ce jour-là notre réunion préparatoire à la campagne d'automne.

De Caralis, le dix-septième jour du mois intercalaire.

LETTRE XXXVIII

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Le roi Massinissa séjourne dans la ville d'Utique avec l'état-major romain. Je n'ai pu le dissuader d'assister à cette réunion de rapaces. Les troubles qu'elle a provoqués tant à Carthage qu'à Utique l'ont évidemment empêchée de passer inaperçue, contre le gré des participants. Qu'importe, après tout ! Ne nous suffit-il pas de tirer le meilleur parti des circonstances ? C'est en tout cas ce que j'ai cru pouvoir faire aujourd'hui.

Profitant en effet du loisir que me donne l'absence de Massinissa, je m'empresse de reprendre le fil de nos conversations. Vous m'approuverez sur un point : je trouve que le papier ocre et le noir de fumée tissent des liens indestructibles entre deux personnes qui en font régulièrement usage pour se communiquer leurs pensées et leurs sentiments.

Si bien gardée que vous soyez par des hommes qui – vous me l'avez laissé clairement entendre – ne sont pas assez beaux à votre goût, je crains toujours, ma très chère, pour votre sécurité. Je vous réitère donc mon invitation à venir vous installer chez moi. Je n'insiste plus cependant, de peur de vous désobliger. L'insistance est à mon avis la politesse des sots. N'assomme-t-elle pas comme la prose martelée d'un orateur médiocre ? Mais venez au moins pour dix jours, ainsi que vous me l'avez presque promis. Enfin, j'ai dit que je n'insiste plus.

Les propos que le chef de la police carthaginoise vous a tenus après la découverte du corps d'Himilcon ne sont pas des plus rassurants. Moins insouciante que vous, j'en ai frissonné toute une nuit et j'y pense encore plusieurs fois par jour. Vous songerez au moins, espérons-le, à prendre des précautions supplémentaires.

J'ai peu de nouvelles de votre santé. Tiribase est-il toujours à Carthage ? Si je vous le demande, ce n'est pas que j'aie besoin de ses services ; il me semble seulement qu'il a quitté Cirta il y a de très nombreuses semaines.

Je me porte assez bien en dépit de fréquents voyages, et de travaux ardus qui sont exécutés chaque jour de concert avec le roi, lequel est infatigable. Notre collaboration nous a permis de régler plusieurs questions importantes. Elles se rapportaient principalement à la constitution de nos royaumes respectifs qui prévoit l'indépendance de chacun. Par exemple, dans le conflit actuel entre Rome et Carthage, je reste neutre, et pas un seul de mes soldats ne prendra les armes si ce n'est pour assurer la défense de Cirta sa patrie. Il m'eût été naturellement impossible de me joindre à l'alliance que Massinissa conclut un jour avec les Romains, que je considère toujours comme des adversaires puisqu'ils sont les ennemis jurés de Carthage. Cette neutralité à laquelle je tiens beaucoup est peut-être la voie de la sagesse. Mais, me direz-vous, la sagesse ayant presque autant de définitions que le bonheur, on ne sait ce que c'est dans un cas ni dans l'autre.

Après avoir hésité longuement à le faire, je vais maintenant rompre une promesse afin de vous confier un secret. J'avais promis au roi de n'en parler à personne. Et le fait de m'en ouvrir à vous revient à vous dire tout le prix que j'attache à votre amitié. C'est aussi la preuve de la confiance que j'ai mise en vous et que vous n'avez jamais trahie. Le secret en question, vous l'avez d'ailleurs deviné, je pense, sans me le dire expressément : je vais épouser mon amant Massinissa. Nous sommes convenus de ce mariage d'État (ou d'États) depuis peu. Nous nous marierons une fois la paix rétablie. Peut-être dans un an. Rome, m'a dit le roi, est lasse de ces seize ou dix-sept années de guerre : une seule victoire de Scipion suffirait au sénat pour engager des pourparlers. De son côté Carthage, à demi ruinée, attend dans le doute et la peur le retour d'Hannibal. L'orgueil étant immense chez l'un et l'autre chef, dans l'un et l'autre camp, une dernière rencontre est inévitable. Après ce dernier choc, quelle que soit l'armée qui l'aura emporté, la paix nous reviendra pour longtemps. Les dernières générations ont suffisamment sacrifié à la Mort. Notre époque lui a fourni un contingent supérieur à ceux de plusieurs époques antérieures réunies. Nos contemporains ont besoin de repos. La violence, propre à notre condition, ne serait plus ce qu'elle est si elle était partout et toujours. La réalité n'est pas uniquement dynamisme, elle est également inertie. Il nous est donc permis de croire encore à la paix. L'expérience nous interdit toutefois d'y voir un état perpétuel d'équilibre.

Singulière aventure que celle de ces deux sœurs ennemies, Rome et Carthage, qui finissent toujours par en découdre entre des intervalles de paix armée ! Cette observation n'a peut-être pas la rigueur d'une loi, mais la situation qu'elle exprime en a la dureté. Pour moi, je rêve encore d'une réconciliation universelle et définitive. Il pourrait néanmoins m'arriver la même chose qu'à ce prince qui se vit en songe marchant sur un pont. Il allait vers une rive où tout à ses yeux n'était que plaisir, repos et paix. Comme il touchait à ce paradis, un séisme survint et le pont se déroba sous ses pas. Il roula dans le torrent : à la vérité c'était de son lit qu'il tombait. Il faillit s'ouvrir le crâne contre le pied acéré d'une table de bronze.

Puisque vous connaissez à présent la nature exacte de mes relations avec Massinissa, je vous parlerai de sa personnalité multiple et pour moi très attachante. Le roi de Numidie est un homme que l'on croirait de prime abord tout d'une pièce. C'est le guerrier chez lui qui crée cette première impression. Puis on s'aperçoit bientôt, à le fréquenter, qu'il a des lettres, de l'esprit, qu'il est sensible à la musique, surtout à celle dite de chant, comme les Grecs savent en composer, qu'il ne l'est pas moins à la poésie. A ce propos, je me suis permis de lui montrer vos derniers poèmes, qu'il a fort goûtés. La nature, de plus, l'a doué d'une compréhension presque immédiate et pourtant profonde de tous les problèmes, qualité qu'on appelle pénétration. Il peut parfois être terre à terre, tel un paysan bêchant le sol de son champ et y écrasant des mottes. Il possède, comment dirais-je ?, le sens de la réalité brutale. Il me disait l'autre jour, je ne sais plus à quelle occasion, que la sueur d'un homme qui fait un poème a la même odeur et le même goût que celle d'un homme qui fait un enfant.

Voilà *grosso modo* la personne, ou le personnage, à qui je lierai officiellement mon existence dès que la guerre sera finie. Je suis pour l'instant intarissable à son sujet. Et c'est bien pourquoi je m'arrête ici, avant que vos bâillements ne deviennent irrépressibles.

De Cirta, le 11 du mois d'Eshmoun.

LETTRE XXXIX

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

Vous n'avez vraiment rien négligé pour étonner vos amis. Non, ma chère, je n'avais pas deviné que vous convoleriez un jour, et certainement pas avec votre vainqueur. Ce n'est pas chose faite, je le sais. Je sais également que vous n'êtes pas de celles qui se raviseraient par caprice après leurs fiançailles, qu'elles soient publiques ou secrètes. Mais nous pouvons rencontrer tant de traverses en un an, qui ruinent nos projets les plus sérieux. Ce n'est pas un vœu que je forme ici, je ne serais pas assez méchante pour cela. Mon mari, paix à ses cendres ! me disait parfois : « Va, quand tu auras mon âge, tu verras qu'il y a bien des choses dans un chosier. » Eh bien, j'ai seulement envie de vous répéter aujourd'hui ses paroles. Que voulez-vous ? Nous ne sommes pas les maîtres de notre destin ; il y a trop de faits importants qui influencent à notre insu le cours de notre vie et dont, par conséquent, nous ne pourrons jamais rendre compte. Moralité : ne nous engageons que le moins possible.

Bon. Plutôt que de philosopher comme je le fais depuis cinq minutes, j'aurais dû vous informer tout de suite d'un malheur qui vous affligera comme il m'a consternée. Vous me demandiez des nouvelles de Tiribase. Celles que je vous apporte ce matin sont très mauvaises. Ce docte Hellène à qui je dois en partie d'avoir survécu jusqu'à présent est mort hier après deux jours et demi passés dans un coma frénétique, symptôme, selon son collègue Pharnabon, d'un empoisonnement aux plantes vénéneuses. Le fait est que Tiribase a été pris d'un malaise à la fin de son repas du soir ; il mangeait alors dans une pièce voisine de l'office, chez moi. Il a perdu connaissance au début de sa maladie et n'en a jamais retrouvé la moindre lueur. Avant d'ordonner le transport des restes en Grèce, Pharnabon a mandé un rhizotome* et un mage qui doivent se présenter d'un instant à l'autre pour examiner le sang du défunt, dont mon médecin a recueilli un spécimen pendant l'agonie. Le résultat des analyses devrait nous éclairer sur les causes exactes du décès. Je vous tiens au courant des faits nouveaux qui pourraient apparaître dans cette affaire incroyable *a priori*, mais encore plus suspecte qu'incroyable !

De Byrsa, le premier du mois de Saba.

* Nom que portaient les herboristes dans l'Antiquité.

LETTRE XL

Hermine à la même

À Cirta

Ma maison est une ruche et l'entrée principale un trou de vol où l'on se bouscule. Depuis hier la moitié de la police municipale est chez moi. Ses chiens reniflent dans tous les coins. Nathan, impassible comme un général dans la mêlée, se donne les gants d’avoir tout éclairci, tout découvert, tout résolu. On cherche en fait des indices capables de mener à l’arrestation de l’assassin de Tiribase. Car votre médecin, chère amie, est mort empoisonné par une main criminelle. Il a bel et bien été assassiné, comme je le craignais, l’ayant vu mourir de si singulière façon, et comme l’a montré l’analyse des prélèvements effectués par son collègue Pharnabon. Le corps du malheureux, à bord d’une trière, fait route vers le Péloponnèse où il sera inhumé.

Au stade actuel des recherches, les édiles ont nettement la conviction qu’il a été tué par inadvertance, si l’on peut dire, et qu’en réalité c’est moi que l’on visait. Un certain nombre de faits, établis depuis ma dernière lettre, me forcent en quelque sorte à leur donner raison.

Voici donc ce qui est arrivé dans ma demeure en moins de sept jours.

Un soir de la semaine dernière, une heure environ avant notre repas, que je partage d’habitude avec des amis intimes et les deux médecins qui surveillent, entre autres choses, mon alimentation, se présente aux cuisines un soi-disant esclave, lequel se donne pour le nouveau livreur de mon fournisseur en fruits et légumes. Vous comprenez qu’étant donné l’envergure de mon train de maison, je ne vais pas au marché tous les jours. Mes fournisseurs le savent et si, passé tel moment convenu, je ne leur ai pas encore envoyé mes domestiques il leur arrivera de m’expédier certains comestibles de consommation quotidienne dont la conservation ne présente pas de problème. Le nouveau livreur, dont la personne et les marchandises avaient fait l’objet d’une fouille à l’entrée, de la part des gardes, dépose donc son panier sur le carrelage, devant les fourneaux. Il salue le cuisinier, plaisante avec d'autres domestiques, puis, se tournant vers la servante qui est en train d'affûter son tranche-lard, il badine avec elle et lui dit finalement : « Pose cet outil, je vais te remettre un bol de salade destiné à *domna* Hermine et préparé exprès pour elle, sur ses instructions. C'est pour ce soir. Le mets est parfumé à la coriandre. Pas la peine de déranger ta maîtresse pour ce détail, elle est au courant. » On tend le bol à la servante qui s'en saisit et court le mettre à part sur un guéridon, dans une pièce voisine. Le livreur vide le reste de son panier sur le sol, souhaite à tout le monde mille choses excellentes et se retire en fredonnant une chanson à boire. La servante, en rangeant les légumes et les fruits restés sur le sol, aperçoit Tiribase qui traverse la pièce où se trouve le bol de salade. Ce qu'elle n'a pas vu toutefois, c'est que votre médecin, quelques instants plus tard, repassait par le même lieu, y prenait la salade et allait la manger dans la cour. Voulait-il jouer un tour à quelqu'un ? Le brave homme n'était pourtant guère facétieux. Alors, pourquoi s'emparer d'un plat destiné à un autre ? Il ne pouvait pas savoir qu'on l'avait préparé pour moi, à moins qu'il n'eût pris la peine d'interroger là-dessus le personnel de la cuisine. Or il était pressé et n'en fit rien. Ce soir-là Tiribase, qui devait d'abord souper avec nous, fut convoqué d'urgence à une assemblée de docteurs en médecine. Ces messieurs, paraît-il, ne pouvaient se passer de ses lumières. Il n'avait donc plus le temps de manger avec nous. Et puis ce n'était pas la première fois qu'à l'office ou ailleurs dans la maison, des produits de la glèbe ou de la vigne, raisins, olives, voire des carottes crues, étaient ainsi proposés à l'appétit de la maisonnée ; je dirais même que c'est un usage.

L'effet du poison ne fut pas long à se faire sentir. À peine avait-il terminé ce repas frugal, que le vieil homme fut pris de violents maux de ventre. Il sombra très vite dans le coma, malgré l'intervention immédiate de son confrère Pharnabon, qui lui administra les antidotes prescrits, notamment contre la ciguë.

Le témoignage de la servante, longuement interrogée par des vigiles et par moi-même, celui du chef cuisinier et des autres domestiques nous ont permis de reconstituer minute par minute le déroulement du drame, dont l'auteur ne peut vraisemblablement être que Sargon. Bien sûr, nous avons contrôlé les affirmations du soi-disant esclave auprès des marchands. Or aucun d'eux n'a récemment embauché de personnel, et non seulement nul n'a engagé de nouveaux livreurs, mais mes fournisseurs n'ont envoyé personne chez moi le jour du crime, attendu que la veille un de mes marmitons s'était chargé des provisions. Quant au portrait qu'ont tracé de l'individu en question ceux et celles qui l'on vu et lui ont parlé, s'il y a des divergences d'un témoin à l'autre, les témoignages sont unanimes sur un point : les yeux de l'assassin. Ils sont de couleur indécise, entre le gris et le bleu, ce qu'on ne peut pas ne pas remarquer dans une partie du monde où tous, hommes et femmes, les ont noirs. Évidemment, j'avais moi-même observé la teinte bizarre et changeante des yeux de Sargon lorsque je fis sa connaissance ; c'est probablement la première chose qui m'ait frappée chez lui.

Nous sommes donc sûrs à quatre-vingt dix pour cent, la police et moi, de l'identité du meurtrier. Et nous avons acquis, dans la même mesure, la certitude qu'il cherchait à me donner la mort après avoir tué Dinocrate, Himilcon, et peut-être d'autres hommes qui eurent avec moi des rapports amicaux ou des relations plus intimes.

Un agent de la force publique me disait : « Il est capital qu'on se saisisse au plus tôt de la personne de ce fou, si l'on veut enrayer la série d'assassinats sans mobile apparent. » Cette constatation a beau avoir l'évidence d'un axiome, elle ne nous avance guère. Nathan, pour sa part, a eu cependant l'idée d'un stratagème pour attirer de nouveau le meurtrier sinon dans ma maison, du moins dans mes parages, « ainsi, m'a-t-il expliqué avec l'élégance qui le caractérise, que l'on attire un rat dans une cave avec une boulette de fromage ». La boulette, n'est-ce pas lui qui risquerait de la faire s'il échouait encore une fois dans son combat contre les esprits, les ombres et les ectoplasmes ? Son idée est la suivante. Il va renforcer la garde autour de ma maison afin que l'assassin, toujours aux aguets, sache bien que l'on continue à me protéger, que forcément je suis toujours vivante et que tant pis pour lui ! il a raté son dernier coup, même si un autre que moi l'a reçu et en est mort. Puis, timidement, la surveillance se relâchera (selon toute apparence !) sur une brève période : il y aura moins de sbires devant l'entrée principale ; il n'y en aura plus du tout aux portes secondaires, de façon à pousser notre maniaque du meurtre à tenter un coup décisif. Le fauve rôdera la nuit autour de la bergerie tant qu'il la croira bien protégée ; et, lorsqu'il s'imaginera qu'elle est à peu près déserte, il voudra peut-être y pénétrer, et c'est à ce moment qu'il tombera dans le piège. Nathan n'est pas sans savoir que ce plan comporte des dangers pour moi si je reste sur les lieux. C'est pourquoi, ma très chère, je vous demande aujourd'hui l'hospitalité. Je ne vous dérangerai pas bien longtemps, peut-être dix, douze jours au maximum. Je serai chez vous vers la fin de la semaine, sous les traits d'un marchand de cuir qui transporte ses échantillons dans un gros sac. Vous pouvez vous attendre en effet à ce qu'un barbu un peu hirsute se présente à votre palais. Je compte bien que vous préviendrez vos gens de mon arrivée. Vous ne savez à quel point j'ai hâte de vous embrasser… après m'être débarrassée de ma barbe, bien entendu ! Je voyagerai seule, au pas d'un dromadaire, moyen de transport qui n'attire l'attention de personne. Pharnabon viendra nous rejoindre le lendemain de mon arrivée, car je reste sous étroite surveillance médicale. Nul ne doit se douter de mon absence de Carthage, ni de mon séjour à Cirta. Chut, j'arrive !

De Byrsa, le quatrième jour du mois de Saba.

LETTRE XLI

Scipion à Thiéron

À Utique

Il faut t'apprêter à partir pour Rome. Un messager te fera connaître sous quatre jours la date de ton départ. Une fois dans la Ville, tu verras de ma part les sénateurs les plus influents ; il te faudra leur rappeler mes victoires, cette foudroyante libération de l'Espagne, entre autres, mais en y mettant les formes, sans heurter l'amour-propre de personne, enfin tu les sonderas sur leur sentiment au sujet de mon triomphe si souvent différé, dont l'organisation devrait être passablement avancée à l'heure qu'il est. Cependant, si rien encore n'a été fait sous ce rapport, tu laisseras entendre à tes interlocuteurs de la Curie Hostilia ou du temple de la Concorde que Scipion tient moins aux honneurs qui pourtant lui sont dus qu'à l'équité pour tous. Qu'on le traite, leur diras-tu, comme on a traité ses prédécesseurs ; à défaut de quoi, l'âge étant venu puisqu'il a trente ans bien sonnés, il pourrait confier à un autre la charge de vaincre à nouveau les Carthaginois qui, paraît-il, ont rappelé le plus expérimenté, le plus habile et le plus perfide de leurs généraux. Tu consigneras soigneusement les réactions du sénat à tes propos, mais ne va pas plus loin dans tes déclarations que je ne suis allé dans mes instructions. Ne t'attarde pas non plus à Rome. J'aurai bientôt besoin de tes services pour la mobilisation d'une légion nouvelle formée en partie de Numides. Il se confirme en effet qu'Hannibal est en Afrique. Nous devrons par suite accélérer nos préparatifs et peut-être même avancer de deux à trois semaines notre campagne d'automne.

De Tabraca,
le neuvième jour de la première lunaison.

LETTRE XLII

Hermine à Sophonisbe

Je viens de rentrer, en compagnie de mon médecin, de ce ravissant séjour dans votre palais en voie de restauration. Encore étourdie des beautés de tous ordres qu'il contient, je revois par les yeux de la mémoire, au moins dix fois par jour, ces Praxitèles, par exemple, occupant les quatre coins et encadrant les issues de la salle azur et or où vous recevez les ambassadeurs ; ce lieu est d'un goût exquis, si féminin pour tout dire. Combien j'eusse aimé connaître les modèles vivants qui servirent au sculpteur il y a un siècle et demi ! Quelles perfections des chairs qui ne sont que pierre après tout, quelles splendeurs, quelles femmes ! Et que dire de cet adorable Apelle dont l'étrange lumière atténue l'embrasement du matin dans votre chambre à coucher et semble, le soir venu, prolonger celle du jour ? J'en suis encore toute retournée, chère et tendre amie, je suis toujours si émue que j'en oublie presque de vous remercier. Je vous serai en effet à jamais reconnaissante de m'avoir si bien accueillie malgré vos occupations et de m'avoir consacré plusieurs heures par jour alors qu'à chaque instant votre application, votre dévouement, votre zèle, était sollicité de toutes parts.

Après ce que je vais maintenant vous apprendre, je vous entendrai d'ici pousser un long soupir ; tenez-vous bien, ma très chère : Sargon est écroué pour le reste de sa vie, qui ne sera plus bien longue si j'en crois Nathan. Il a été repéré le lendemain de mon départ pour Cirta, puis arrêté le surlendemain et incarcéré après un interrogatoire de sept heures d'affilée, à la fin duquel, le corps couvert de brûlures, les jambes rompues à coups de barre de fer, il est passé aux aveux. C'est bien lui qui a tué Dinocrate et Himilcon ; il a donné sur les circonstances de ces deux meurtres des détails d'une telle précision, qui recoupent si exactement les faits établis par l'enquête policière, qu'on ne saurait entretenir de doute ni sur l'identité de l'assassin ni sur la préméditation de ses crimes. C'est également lui qui a cherché à m'empoisonner au moyen d'une préparation à base de tue-panthère*, plante extrêmement toxique, que Tiribase a ingérée pour son malheur. Après avoir subi le supplice que je vous ai décrit, Sargon fut littéralement traîné, car il ne pouvait plus marcher, devant un tribunal tricéphale chargé de connaître des causes exceptionnelles en matière tant criminelle que civile. Un des trois juges exprima l'avis que, lors de la perpétration des meurtres l'accusé devait être totalement privé de raison, que sa responsabilité ne pouvait être que nulle dans ces conditions et que, par conséquent, on ne pouvait le condamner à mort. Les deux autres juges reconnurent le bien-fondé de ce point de vue qui soulignait la manie, la folie de tuer dont souffrait le prévenu, mais ils refusèrent de l'admettre en justice parce que l'agresseur leur paraissait être encore plus dangereux que fou. Nathan, qui m'a raconté le procès pour y avoir assisté en tant que représentant de la police, m'a rapporté le dernier mot du magistrat principal, partisan de la peine de mort. Celui-ci, désignant mon ancien amant, dit : « Si cet homme, que nous condamnerions seulement à la détention provisoire ou à perpétuité sous prétexte qu'il avait l'esprit dérangé au moment de commettre ses crimes et que, par suite, il n'en est pas entièrement responsable, si ce malade, loin de succomber à ses blessures, s'en remettait, s'évadait et recommençait à tuer, convenez, chers collègues, qu'il ne nous resterait plus qu'à nous suicider tous les trois. » Là-dessus, le tribunal condamna Sargon à mourir de faim. Aussitôt on le transporta dans un des endroits les plus secrets de la Forteresse, où des gardiens le jetèrent dans un trou. On s'attend à sa mort d'ici à quelques semaines.

* Nom donné par les Anciens à l'aconit.

Or croyez-vous que son sort m'afflige ? Pensez-vous, chère amie, que les rares bons souvenirs que j'ai pu garder de ma brève liaison avec ce drôle me donnent aujourd'hui des regrets ou même du remords ? Je n'éprouve pas un soupçon de compassion à son égard. Ma froideur pour tout ce qui le touche et mon indifférence vis-à-vis de son état ne sont pas moins grandes à l'heure où je vous écris que ne l'était sa rage de tuer voici quinze jours. Je me surprends même à craindre que la mort ne vienne trop tôt le délivrer.

Massinissa, dit-on à Carthage, serait sur le point de partir en tournée des camps. Après une accalmie de deux ou trois mois la guerre va donc recommencer pour la gloire des grands et le malheur des petites gens. Si vous pouviez amener le roi à se déclarer neutre, à votre exemple, ce serait là un des beaux fleurons de votre carrière. Je vous embrasse, chère amie, et vous remercie encore une fois de votre généreuse hospitalité.

De Byrsa, le cinquième jour du mois de Tanit.

LETTRE XLIII

Sophonisbe à Hermine

À Byrsa

Les choses hélas ! ne finissent pas toujours par s'arranger, contrairement à l'opinion courante ; je n'ai toutefois pu que me réjouir de leur tournure dans l'affaire Sargon. L'incarcération et la mort imminente de l'assassin mettent fin aux inquiétudes bien légitimes que vous nourrissiez au sujet de votre vie, voire à l'angoisse qui vous étreignait pendant ces mois d'attente interminables et que vous avez su si bien nous cacher. J'admire votre courage, ma belle amie, d'autant plus que je soupçonne, lorsqu'on se sent chaque jour menacée ainsi que vous le fûtes, qu'il en faut beaucoup pour vivre comme si de rien n'était, recevoir des amis, leur rendre visite, vaquer à ses affaires et penser plusieurs fois par heure, sans que rien sur votre visage ne trahisse votre effroi, que votre existence peut se terminer brusquement dans l'instant qui suit. Vous vous sentiez donc menacée de mort et cela – je l'ai moi-même éprouvé à quelques reprises durant le siège de Cirta – est une horrible sensation. N'en parlons plus puisqu'il importe sans doute pour votre santé d'oublier au plus tôt vos craintes devenues sans motif.

Pour ma part, je suis encore loin de la paix intérieure à laquelle j'aspirais après la conclusion de l'accord avec Massinissa. Mon inquiétude grandit à mesure que se confirme la position du roi vis-à-vis des grandes entreprises de Rome concernant la poursuite de la guerre ou même à l'égard de ses simples projets touchant l'avenir de l'Afrique. Son attitude leur est en effet de plus en plus favorable et cela me désole. Mes rapports quotidiens, intimes avec le souverain numide, demeurent bons. Cependant l'atmosphère qui les enveloppe est moins limpide, le fond de l'air est froid. J'ai tenté justement de l'amener en douceur à se déclarer neutre dans le conflit actuel entre les deux plus grandes puissances du monde, mais je me suis vite aperçue des limites de mon influence sur lui. « J'ai pris le meilleur parti, m'a-t-il affirmé, celui de la République romaine ; me déjuger à présent me ferait perdre le peu de confiance qu'elle a mis en moi et nuirait à mes intérêts en m'empêchant à jamais d'en regagner ne fût-ce qu'une once. » Autre chose. Malgré le souhait que j'ai maintes fois exprimé de le voir renoncer à son voyage à Rome à l'occasion du triomphe de Scipion, il est plus déterminé que jamais à s'y rendre en vue d'assister, m'a-t-il dit, à toutes les cérémonies. Il aurait voulu que je l'accompagnasse sur la Voie sacrée jusqu'au Capitole avec les amis du triomphateur ! À l'entendre parler ainsi, mon sang ne fit qu'un tour et je dois à je ne sais quelle inspiration de m'être dominée suffisamment pour ne point rompre séance tenante. Il ne sera plus jamais question entre le Numide et moi d'aller sanctionner de ma présence au mont Capitolin la tyrannie de Rome sur le reste du monde.

Je terminerai par une confidence. Une de plus entre nous. Et qui n'a rien de commun avec la politique puisqu'elle se rapporte plutôt à la littérature. Je ne vous aurais jamais entretenue de ce sujet si vous n'aviez été femme de lettres.

Figurez-vous que Syphax, que j'ai rarement surpris à réfléchir et qu'en tout état de cause je n'ai jamais considéré comme un intellectuel, a laissé parmi ses nombreux papiers une série d'observations sur la vie, l'amour, le bonheur, la sagesse, la folie, etc. Je vous joins ci-après quelques spécimens de ses tentatives pour vous permettre de juger de son talent. Si talent il y avait et que vous estimiez que la chose en vaudrait la peine, je réunirais ses pensées et vous les adresserais, chapitre par chapitre, avec prière de les commenter. Cet échange pourrait nous divertir pendant trois semaines, un mois peut-être. Qu’en pensez-vous ?

Voici une première cuvée plus ou moins délectable.

Le bonheur conjugal n’est peut-être après tout que le résultat d’une coïncidence : celle du devoir avec le plaisir.

Les hommes et les femmes qui n’ont aucun goût pour la solitude ne devraient jamais se marier.

L’harmonie sexuelle ne s’improvise pas plus qu’un long poème. C’est l’œuvre d’art d’un couple qui sait joindre le travail à l’inspiration.

Un homme du monde peut vivre tranquille avec sa femme et une maîtresse, pourvu que l’une soit aveugle et l’autre muette.

Il est un âge où la vue de la beauté dérange, trouble, excite, et un âge où elle console. Il arrive souvent qu’on ne veuille pas être consolé.

Les filles sont des fleurs sauvages qui s’épanouissent en toute saison dans la forêt des solitudes masculines. Les sots, qui redoutent l’esprit comme un danger public, méprisent les filles. Elles font provision d’esprit dans la rue. Elles feraient toutes d’excellentes comédiennes si elles ne préféraient, comme les grandes dames, les hommages personnels aux applaudissements de la foule.

À la nuit tombante, une rue sans péripatéticiennes m’a toujours semblé plus froide, plus déserte, plus sinistre qu’un temple désaffecté.

Et voilà, chère amie. N'en apprend-on point, des choses, quand on fait l'inventaire des papiers de son défunt mari ?

De Cirta, le treizième jour du mois de Tanit.

LETTRE XLIV

Pharnabon à Sophonisbe

À Cirta

Il m'incombait d'informer Votre Majesté de la soudaine aggravation du mal dont souffre son amie *domna* Hermine.

Celle-ci ne m'a pas demandé de vous écrire. Je le fais de mon propre chef pour deux raisons : premièrement, les choses ne peuvent dans son cas aller que de mal en pis ; deuxièmement, étant de vos amis communs, connaissant en outre son affection pour vous et votre attachement pour elle, je ne voudrais pas être blâmé de ne vous avoir pas prévenue assez tôt. La situation est plus que sérieuse et vous comprendrez vite pourquoi.

La cure à l'extrait de rognon était depuis longtemps inefficace ; nous l'avions d'ailleurs observé, Tiribase et moi-même, à de légères éruptions sur la main droite de la malade ; un baume spécial, que nous appliquâmes alors, sembla les avoir éliminées. De minuscules lésions apparurent ensuite sur la peau de son dos sans qu'elle s'en plaignît ; puis des pustules se formèrent sur le cou, sur les tempes, les ailes du nez ainsi que le long des clavicules. Elle ne pouvait plus nous cacher son état, qui maintenant l’effrayait. Nous tentâmes de la rassurer et nous y parvînmes sans trop de mal grâce à cet excellent Tiribase, dont on ne déplorera jamais assez la perte. Au remède inopérant il avait en effet découvert un succédané de son invention. Il allait, me disait-il, le perfectionner avant d’en faire connaître les effets bénéfiques à tout le corps médical. Il avait entre temps essayé sa formule sur la personne de *domna* Hermine, qui vit disparaître en peu de jours tous les symptômes de sa maladie. Il ne nous reste même plus hélas un *sextans* du médicament souverain, dont Tiribase a emporté le secret dans la tombe. Les symptômes sont donc revenus chez votre grande amie qui, défigurée par les *pemphix*[*] et portant à cause de cela un masque de comédien, se terre le jour et erre la nuit dans sa vaste demeure, à la manière d’un spectre. Je l’ai surprise une de ces dernières nuits en simple robe dans son jardin. Tremblante de froid, elle ne m’a pas reconnu tout de suite dans le noir ; et, voyant néanmoins venir à elle l’ombre que j’étais, elle a poussé un cri. Je me suis fait connaître aussitôt et, cherchant à la faire rentrer, je la saisis par un bras. Elle était brûlante. Je l’ai raccompagnée jusqu’à sa chambre et ne l’ai quittée qu’après lui avoir arraché la promesse de se coucher et de ne pas sortir sans mon agrément. Au cours de la matinée qui suivit, j’ai tout essayé y compris la saignée en vue d’enrayer l’infection ; malheureusement la fièvre a persisté, elle me résiste encore à l’heure où je vous écris.

Tout espoir est-il perdu ? Ce que je puis vous dire,

[*] Ce mot grec signifie pustule.

c'est que malgré la gravité du pronostic, *domna* Hermine, douée d'une robuste constitution, a encore des ressources. Lui permettront-elles de traverser la présente crise ? Peut-être. Mais, si elle en sort vivante, le prochain accès, qui peut survenir dans six semaines comme dans six mois, lui sera fatal à cause de l'épuisement de son énergie vitale et de l'infection généralisée.

Que Votre Majesté me pardonne de m'être adressé à Elle directement ; toutefois, à moins qu'Elle ne me dispense officiellement de le faire, je l'informerai désormais régulièrement de l'état de santé de son amie Hermine.

De Carthage, ce vingt-septième jour du mois de Tanit.

LETTRE XLV

Sophonisbe à Pharnabon

À Carthage

Si vous cherchiez à me désespérer en m'écrivant, vous y avez entièrement réussi et je vous en félicite. Je me suis demandé plus d'une fois, à la lecture de votre dépêche, si j'allais vous remercier de vos renseignements sur l'état de santé de *domna* Hermine ou vous faire écharper par des hommes de main. Je ne mets pas en doute votre bonne foi. Ce que je vous reproche d'abord, c'est de n'avoir pas encore retrouvé la formule mise au point par Tiribase, ce médicament seul capable, selon vous, de sauver la vie de la malade ; je vous blâme ensuite de n'avoir point, à titre de médecin d'Hermine, exigé de votre collègue, quand il eut éprouvé l'efficacité de son remède, qu'il en partageât le secret avec vous. Je ne doute pas de votre bonne foi, non, mais de votre compétence.

Vous pourriez racheter votre faute par la découverte d'une thérapie qui arrêterait net l'infection de la peau. Pour l'heure, j'entends que vous fassiez l'impossible afin que mon amie, si elle ne recouvre pas la santé du corps, conserve au moins l'usage des ses facultés intellectuelles.

Des obligations pressantes m'empêchent de quitter Cirta. Dès que je pourrai me libérer, ma première sortie sera pour Hermine. Dites-le lui. Ajoutez que je compte lui écrire incessamment. Et, sans lui dire que son état m'inquiète au plus haut point, assurez-la de ma sympathie et de toute mon affection.

Enfin, non seulement je vous autorise à m'informer de la situation régulièrement, mais encore je vous ordonne de le faire précisément chaque jour.

De Cirta, le dernier jour du mois de Tanit.

LETTRE XLVI

Scipion à Massinissa

À Cirta

J'ai pu récemment observer le phénomène suivant.

La population d'Utique se montre de plus en plus conciliante. Voire amicale. Un citoyen romain peut maintenant circuler dans Utique et même habiter cette ville sans risque pour sa vie. Carthage, du fait de son éternelle hostilité envers Rome et de la guerre qui continue, s'éloigne de nos clients, de nos associés et s'estime de moins en moins liée à Utique. D'après nos agents en mission dans les deux plus grandes villes de l'Afrique, un parti radical clandestin vient de naître à Carthage en vue d'entraver, par la menace et la terreur, tout mouvement favorable au rapprochement politique ou militaire des deux cités puniques. Soyons cependant réalistes. Pour ma part, je n'entrevois pas à brève échéance de basculement d'Utique dans le camp romain. Il serait invraisemblable qu'un tel fait se produisît de notre vivant. Mais, dans une génération ou deux, qu'en savons-nous ? Nos petits-fils bivouaqueront peut-être dans la brousse de l'Abyssinie avec des compagnons d'armes nés à Utique !

Votre Majesté voudra bien me pardonner ces cuistreries. Elles n'ont évidemment aucun rapport avec la raison qui m'amène à lui écrire.

L'objet de la présente est en effet la détermination d'une date : celle des fêtes que le sénat organise pour célébrer nos victoires. Ce jour se rapproche même si les organisateurs ne l'ont pas encore arrêté officiellement. Selon toute apparence et suivant les rumeurs venues de la Ville, on m'attend *via Appia* pour le vingt-quatre de la troisième lunaison, dans environ sept semaines. Je quitterai Tabraca trois ou quatre jours plus tôt. Venez, la reine Sophonisbe et vous, m'y rejoindre le dix-huit, au plus tard le dix-neuf. Si ces dates ne vous conviennent pas, faites-moi connaître la vôtre et j'en informerai le sénat.

De toute façon, je ne m'éloignerai pas des rivages de l'Afrique sans l'auguste personne de votre homonyme féminin que j'ai l'intention, comme vous vous en doutez, de présenter au peuple romain du haut de mon char roulant vers le Capitole.

De Tabraca,
ce troisième jour de la deuxième lunaison.

Un courrier spécial m'apporte à l'instant la précision qui me manquait ce matin quant à la date définitive du triomphe. Le sénat l'a fixée au vingt-cinquième jour de la troisième lunaison. Je vous attends donc tous les deux le dix-neuf ou le vingt du mois prochain. Que les dieux du ciel et de la mer nous soient propices !

LETTRE XLVII

Massinissa à Scipion

À Tabraca

On aura beau dire, un fait brutal s'impose à notre attention : nous sommes d'abord des animaux... des animaux qui jusqu'ici n'ont trouvé rien de mieux, pour chasser l'ennui, que de s'entre-dévorer. Le respect de nous-mêmes, la dignité, en somme, ne nous vient que dans la suite, avec la civilisation, chose si éphémère, si fragile, et récurrente comme certaines fièvres.

Ces réflexions à la Diogène vous surprendront sous mon style, car je ne souffre habituellement pas de misanthropie, pas plus du reste que de coliques ou de migraines. Pour tout vous dire, elles m'ont été inspirées par la lecture d'un petit volume écrit en grec. Un courtisan m'a offert cet opuscule intitulé *Hymne à Héphaïstos,* sans nom d'auteur et attribué à un certain Chrysippe, mort il y a quatre ans. C'est sans regret, croyez-moi, que je quitte cet ouvrage pour répondre à votre trop courte missive du trois.

Je n'ai pas encore eu le loisir de faire part à la reine Sophonisbe de votre volonté de nous voir, elle et moi, figurer à votre triomphe le mois prochain. Elle est depuis peu hors de notre capitale, auprès d'une grande amie gravement malade. Il n'est d'ailleurs pas impossible que cette dernière soit à l'article de la mort. Si elle meurt, je n'attendrai pas le retour de Sophonisbe avant une huitaine. Et je n'ai pas l'intention entre temps de l'informer de votre désir par courrier. Le lui faire connaître par écrit risquerait, j'en ai peur, de la troubler profondément, vu sa neutralité politique déjà déclarée, son extrême sensibilité à tout ce qui se rapporte à la présence de vos armes en terre africaine, enfin – je ne veux rien vous dissimuler – vu sa disposition quasi naturelle à se vexer de toute initiative venant du sénat et du peuple romain.

D'autre part, sachant en quelle estime vous tenez la souveraine de Numidie, ce que je vais vous apprendre maintenant sera peut-être la nouvelle la moins agréable de votre journée : Sophonisbe n'est pas bien portante elle non plus. Sa mauvaise condition physique est le résultat d'un surmenage qui dure depuis les débuts du siège et auquel la conclusion de la paix ne semble pas avoir mis de terme. Toujours inquiète du sort de ses amis, toujours prête à les aider, elle court volontiers à leur chevet sans souci de son propre épuisement ni des autres maux qui l'accablent. Comme je la vois peu, je ne puis la mettre efficacement en garde contre ce zèle qui la tue. M'écouterait-elle seulement ?

Sophonisbe est assurément un grand esprit, mais comme femme elle n'est probablement pas facile à vivre ; son caractère entier, à l'emporte-pièce, lui aurait fait, m'a-t-on dit, bien des ennemis. Il n'empêche que sa conversation est des plus recherchées. Il faut voir et entendre cette femme spirituelle briller de tous ses feux, telle une pierre de grand prix, au centre de l'écrin que forme sa cour. L'autre soir, au milieu de la foule réunie au grand palais en voie de restauration, une princesse libyenne sur le retour, qui se croit tout permis comme si elle avait conquis l'univers, croise la reine Sophonisbe, la salue et, d'une voix forte, de manière que tout le monde entende, lui fait cette question ; « Votre Majesté aime-t-elle toujours les dames ? » La réponse crépite comme du sel sur de la braise : « Oui, princesse, pourvu qu'elles ne soient pas trop blettes. »

Je sais, mon général, que vous projetez depuis longtemps de la voir, de faire enfin sa connaissance. L'occasion vous en sera donnée le mois prochain, quand nous nous trouverons tous les trois sur le point de partir pour l'Italie, sauf, bien entendu, si la reine de Numidie n'était pas en état de faire le voyage en raison de ses ennuis de santé ; auquel cas vous seriez prévenu à temps.

De Cirta, le huitième jour de la deuxième lunaison.

Vous aurez peut-être fait comme moi la nuit dernière. N'avez-vous pas vous aussi observé la comète ? Quel spectacle ravissant nous donne ainsi la nature ! Ceux qui parlent de malheur à la vue de ce nouvel astre, et craignent qu'il n'annonce la ruine prochaine de Rome, me font penser à des enfants qui, dans le noir, ont pris leurs chiens pour des hyènes et poussent des cris de terreur en appelant leurs mamans.

J'ai fait ce matin la revue d'une partie de mes troupes, soit un corps d'environ six mille hommes, et je puis vous certifier qu'à les voir l'idée que notre fin est proche vous semblerait la plus absurde qu'on eût jamais conçue.

LETTRE XLVIII

Scipion à Thiéron

À Utique

J'ai besoin de renseignements supplémentaires sur la reine Sophonisbe et c'est toi qui me les fourniras.

Le roi Massinissa m'affirme qu'elle a des ennuis de santé. Je crois le souverain de bonne foi bien que nous ayons toujours raison de nous méfier d'un transfuge. En revanche, je soupçonne une astuce de la part de la reine. Elle feint selon moi d'être malade afin de pouvoir se donner, le moment venu, l'excellente excuse, l'excuse irréfragable de ne point m'accompagner au mont Capitolin. Car même si le roi ne l'a pas encore informée officiellement de mon désir, elle aura certainement, en femme d'esprit qu'elle est au témoignage de tous, deviné ce que j'attends d'elle le mois prochain, soit rien de moins que sa présence à mes côtés lors des cérémonies du triomphe.

Pour l'heureux succès de ta mission, tu devras user d'un maximum de retenue dans tes paroles. Il ne faut pas que tes démarches aient l'apparence d'une enquête. Ne vois à ce sujet aucun personnage officiel. Les ministres et les courtisans ont trop facilement la puce à l'oreille ; et ne parlons pas des médecins ! Renseigne-toi plutôt auprès des petites gens, des domestiques, des chambrières, des gradés chargés de certaines tâches au palais royal, etc. N'oublie pas de faire dans tous les cas le plus grand nombre possible de recoupements. Dès que tu auras acquis deux ou trois certitudes sur l'état de santé de la reine, tu me les communiqueras sans retard, avec, s'il y a lieu, d'autres résultats de tes recherches. Je veux des informations exactes, précises et je les veux rapidement.

De Tabraca,
le neuvième jour de la deuxième lunaison.

LETTRE XLIX

Thiéron à Scipion

À Tabraca

J'ai d'excellentes nouvelles pour vous, mon général. La reine Sophonisbe se porte le mieux du monde. Il y a des lustres qu'elle n'a été ni malade ni souffrante.

Elle est, bien sûr, très prise, comme l'est tout chef d'État qui ne se dérobe pas à ses obligations. Ses journées durent de quinze à seize heures, mais sauf un soupçon de surmenage qui lui gâte un peu l'humeur, elle est d'une santé resplendissante, je devrais dire d'« une santé qui met en lumière sa beauté » pour reprendre les termes d'une personne de son entourage. Elle avait un médecin personnel, qui est mort empoisonné. Eh bien, elle n'a pas encore trouvé à le remplacer, non par souci d'en découvrir un meilleur, mais par négligence.

C'est afin de vous rassurer au plus tôt sur la condition physique de la reine de Numidie, que je me contente aujourd'hui de vous adresser ce mot de Cirta ; dès mon retour à Utique, je rédigerai sur ma mission un rapport circonstancié que je vous enverrai immédiatement.

Vous souhaitez peut-être connaître mes sources ? Je vous en donne sur l'heure quelques-unes, quitte à dresser dans mon prochain rapport une liste complète des gens qui m'ont communiqué des renseignements et m'ont permis de faire les vérifications voulues.

Mes principaux « informateurs » sont : la coiffeuse de Sa Majesté ; l'amant de la première femme de chambre ; un des ouvriers qui pendant des semaines ont travaillé à la restauration des appartements royaux et qui voyaient la souveraine presque tous les jours ; le fils d'un des boulangers qui cuisent et livrent le pain quotidiennement pour la Maison de la reine.

Ce qu'il me reste à vous dire, mon général, ne concerne pas nécessairement sa santé ; cependant j'ai appris que Sophonisbe a passé récemment plusieurs jours à Carthage chez une amie mourante ; elle en serait revenue fort triste. Ce qui toutefois me semble encore plus navrant que sa tristesse, c'est qu'elle ait pu séjourner sans problème chez l'ennemi ! On nous avait pourtant dit qu'elle était politiquement neutre...

Voilà les résultats de ma mission.

De Cirta,
le dix-huitième jour de la deuxième lunaison.

LETTRE L

Hermine à Sophonisbe

À Cirta

Ma chère grande, c'est quant à moi la fin de l'escale : l'heure est venue pour votre Hermine chérie de larguer les amarres.

Je m'embarque donc pour l'ultime voyage. Si je connaissais bien mon port d'attache et l'aimais bien, tout ce que je sais de ma destination nouvelle, c'est qu'elle m'est imposée par la nature. Que voulez-vous ? On n'est pas libre de rester sur le rivage, il faut partir.

Dans ces moments d'amertume où l'âme régurgite les regrets et les fautes de la vie, où le corps, tourmenté par le mal et brûlé par la fièvre, n'aspire plus qu'à reposer sur des sommets couverts de neiges éternelles, en ces instants où la chair ne tend plus qu'au sommeil sans réveil du zèbre mourant de soif, penser à vous m'est d'un très grand secours et apaise ma douleur ainsi que le fait le dévouement extrême de ma fidèle Ashérat. Savez-vous que c'est par les yeux de ma servante que je vois maintenant le monde ? Je suis aveugle depuis la nuit où la comète a disparu ; la course de ce corps céleste est le dernier spectacle auquel j'ai assisté du toit de ma maison.

Comme elle s'apprêtait ce matin à me donner les soins habituels, voyant des larmes couler sur mes joues ravagées par l'infection, Ashérat me souffle à l'oreille ces mots : « La maladie a déformé vos traits et ce grand malheur me fait pleurer moi aussi. Ah, maîtresse, encore un peu de patience, la mort et les aromates les reformeront sans les rides pour plusieurs jours avant l'ensevelissement ! Nos embaumeurs sont les meilleurs du monde, si bien qu'on gardera de votre personne un souvenir conforme à ce qu'elle fut dans ses plus belles années. » Ne vous étonnez point du caractère inattendu de ses propos, c'est moi qui lui ai demandé de me rappeler ma fin à la moindre occasion. Il a même fallu que je l'exige, que je lui en donne l'ordre, qui remonte à près d'un mois. Je reconnais qu'elle n'a pas abusé de ce qu'une autre eût considéré comme un privilège. En ce moment, j'entends à mesure que je parle le crissement de son poinçon sur la cire des tablettes et je suis certaine qu'elle s'efforce de bien former les caractères, afin que vous n'ayez aucune difficulté à lire les dernières lignes que je vous aurai adressées. Je n'ai plus la force d'écrire ; ainsi n'aurai-je eu le loisir de mettre au net aucun de mes travaux : ni mon dernier recueil de poèmes, ni mes observations sur les coniques, ni mon traité sur les femmes et l'autorité politique. Le manuscrit de ce dernier ouvrage vous sera envoyé dès l'ouverture de la succession. Faites-en ce que vous voudrez ; il vous appartiendra comme si vous en étiez l'auteur. Vous y retrouverez, si vous avez le temps de le parcourir, bien des idées qui nous sont communes, particulièrement sur la sujétion des femmes du peuple, que la coutume et la loi réduisent à l'état de souillon, sur le pouvoir et son exercice par les femmes, sur les femmes et la guerre, etc.

J'ai mis bon ordre à mes affaires. Si notre départ, me suis-je toujours dit, fait que nos proches et nos vrais amis s'en affligent, veillons au moins à ce qu'il ne leur cause pas d'ennuis. Il n'est pas en notre pouvoir de naître dans l'allégresse, mais ne manquons pas l'occasion de mourir avec élégance, nous ne l'aurons pas deux fois.

Vous voulez savoir si je souffre beaucoup ? Moralement, oui, puisque j'ai la certitude que je ne vous verrai plus, que je n'entendrai plus votre voix. La douleur physique, elle, n'est pas constante. Pharnabon a les moyens de l'atténuer ; il les applique avec un art judicieux et je l'en remercie. Je sais que vous ne l'aimez pas ; cependant, croyez-moi, le temps dissipera ce malentendu entre vous. En vous écrivant aujourd'hui, je dispense mon médecin de vous informer de mon décès. Sachez en effet que dans quatre ou cinq heures je ne serai plus de ce monde. Pharnabon a des instructions bien précises à ce sujet : la prochaine fois que la douleur deviendra intolérable, il m'administrera une forte dose de venin de vipère ; c'est là ma volonté et non la sienne. Permettez-moi d'ajouter que le suicide demeure incompréhensible tant qu'on ne se voit pas forcé d'y recourir.

Quand viendra la nuit, qui sera pour moi la dernière, je ne la verrai pas venir, ayant déjà l'habitude du noir à cause de ma cécité. Le noir, comme la solitude, n’effraie que les enfants et ceux qui leur ressemblent.

Oui, j’aurais eu dans l’ensemble une bonne vie. Je n’aurai toutefois connu que le commencement de son arrière-saison, ce temps où, toujours attiré par la comédie de l’existence, l’observateur prend encore autant de plaisir à en voir évoluer les acteurs qu’il en éprouvait naguère à y jouer lui-même un rôle. On renonce à la fin, faute de temps, à résoudre les problèmes ; à la fin les bonnes choses ont moins de goût ; les belles moins de relief ; mais en même temps, tout a moins d’importance. On ne s’obstine plus. On a compris. A-t-on vraiment compris ?

Au fond, quelques études que l’on ait faites sous quelque grand philosophe que ce soit, on ne sait à peu près rien de la nature des choses et de soi-même. Seuls les nombres sont vrais. Et comme les comètes, les disciples d’un homme tel que Pythagore sont des astres qui ne font d’étincelles qu’en présence de la lumière qui les attire.

Ma voix est devenue si faible que je ne puis continuer à dicter la présente. Vous avez en votre qualité de monarque des choses infiniment importantes à faire tous les jours. Écoutez-moi donc, je ne me répéterai pas : ne venez pas à mes obsèques ; soyez raisonnable. Puisque je ne saurai jamais si vous êtes venue, à quoi bon vous déranger ?

Adieu, ma reine.

De Byrsa,
le vingt-deuxième jour du mois de Melqart.

LETTRE LI

Sophonisbe à Massinissa

À Narcara

Après un voyage épuisant qui m’a conduite à Carthage, aux funérailles d’une amie d’enfance, et m’en a très vite ramenée malgré les intempéries de ces derniers jours, je réintègre enfin mon palais de Cirta pour y constater… Je vous le donnerais en mille que vous ne sauriez le deviner…

Premièrement, son occupation par des légionnaires de la XXVIe centurie ; deuxièmement, votre absence de Cirta depuis, paraît-il, plusieurs jours ; troisièmement, un contrôle des plus tatillons de mes allées et venues, qui du reste se limitent à mes appartements.

Encore heureux qu’on m’ait autorisée à circuler dans l’ensemble du bâtiment et qu’on ne m’ait pas privée du droit de vous écrire ! J’ai dû me débrouiller cependant pour trouver un messager, car la plupart de mes domestiques ont fui à l’arrivée des envahisseurs, y compris ceux affectés au Secrétariat, par crainte d’être interrogés sur moi. De tout le personnel de ma chambre, seule ma première femme de chambre est restée, par loyauté. Elle m’a dit que plutôt que de bavarder elle se serait coupé la langue.

Ainsi donc une bonne soixantaine de *milites,* ayant pénétré par ruse dans ma capitale, territoire toujours neutre à ce que je sache, ont désarmé ma garde puis en ont emprisonné les membres. Ils ont ensuite transformé mon palais en caserne.

En résumé, la *lex romana* a soudain remplacé chez moi le climat de sérénité qui commençait à s'y établir grâce à notre accord sur de nombreux points de politique.

Et pendant ce temps vous étiez l'hôte de Scipion à son quartier général de Narcara. Vous n'étiez pas tenu, je le sais, de m'instruire de cette nouvelle rencontre dont j'ignore l'objet. J'ignore également l'importance de vos entretiens avec cet homme qui prépare le malheur de l'Afrique ; seulement, Sire, si vous le pouvez, quittez-le pour un certain temps et venez regarder la situation en face à Cirta même. Venez, si vous le pouvez encore, me rendre une liberté qui ne menaçait pourtant celle de personne. Délivrez-moi, je vous en supplie, de cette soldatesque qui siffle sur mon passage et ne m'épargne alors aucune de ses mauvaises plaisanteries.

De Cirta, le premier jour du mois de Ba'al Hammon.

LETTRE LII

Massinissa à Sophonisbe

À Cirta

Ce que vous m'apprenez sur votre situation au palais me renverse. En somme, on vous garde à vue comme une prévenue. C'est une honte ! Je ne suis pas moins furieux que vous et partage votre colère.

Les acteurs de cette sinistre comédie vont le payer cher. Quant au principal responsable, Thiéron à ce que je crois, je lui écris sur-le-champ pour lui demander de relâcher immédiatement vos gardes et surtout de faire sortir sans discussion ses troupes du palais et de la ville de Cirta. J'arriverai dans cette ville très probablement avant que ne vous parvienne la présente dépêche.

De Narcara,
le troisième jour du mois de Ba'al Hammon.

LETTRE LIII

Massinissa à Thiéron

À Cirta

La XXVI^e^ centurie n'est-elle pas la principale unité de la cohorte dont vous êtes le commandant ? Alors, que signifie son intrusion chez la reine de Numidie ? Savez-vous que cette manœuvre viole la neutralité d'un État souverain ? Vous devrez vous expliquer là-dessus. Pour l'instant, je vous ordonne de libérer la garde personnelle de la reine Sophonisbe et de retirer vos troupes de Cirta.

De Narcara,
le quatrième jour de la troisième lunaison.

LETTRE LIV

Thiéron à Scipion

À Narcara

Mon général, le roi Massinissa se mêle de notre politique à l'égard de la reine Sophonisbe. Vous trouverez ci-joint copie du mot « énergique » qu'il m'a expédié le quatre du mois courant. Vous voyez le roi tous les jours ; si vous le jugez à propos, interrogez-le sur son attitude. Mais, comme l'ordre de surveiller la reine de près vient de vous, je ne bougerai pas tant que vous ne m'aurez pas envoyé de nouvelles instructions.

De Cirta, le sixième jour de la troisième lunaison.

LETTRE LV

Scipion à Thiéron

À Cirta

Massinissa a quitté brusquement hier la tente qu'il avait fait dresser à côté de la mienne. Il est parti avec au moins deux escadrons. Où court-il ainsi ? Poser la question c'est y répondre : à Cirta !

Je ne modifie pour l'heure aucune des mesures que nous avons prises contre la reine de Numidie. Tu n'as fait que ton devoir en te conformant avec rigueur à mes ordres : pas la peine de t'en flatter.

Ne prends aucune initiative diplomatique ou autre avant mon arrivée à Cirta. Je partirai au point du jour, environ trois heures après ce courrier.

De Narcara,
huitième jour de la troisième lunaison.

⁂

On eût pu craindre à première vue que le nuage s'élevant au sud-est, vers Hadrumète, ne se change en tempête ; mais au lieu de s'épaissir et de s'amplifier, l'étrange formation grise gardait depuis un bon moment le même aspect, sauf que les contours de cette masse, de plus en plus précis, allaient bientôt dissiper les moindres doutes sur sa nature exacte.

Du haut de sa tour, Sophonisbe observait anxieuse cet amas singulier en suspension dans l'air, étincelant de toutes parts comme un cumulo-nimbus attaqué par la foudre. Elle songea tout à coup que ces lueurs de bronze pouvaient n'être que la réflexion d'un jour blafard sur des boucliers et des piques en mouvement. Et elle fut incapable de retenir ce cri de joie : Massinissa !»

Une rumeur grandissante montait alors de la rue. La population, indignée de l'internement dont la reine faisait l'objet, se pressait aux abords de sa résidence. On lançait force quolibets aux légionnaires de faction devant les entrées ; ils ne les comprenaient pas parce qu'ils ne parlaient que le latin ; on leur lançait aussi des pierres, ce qui pouvait exposer au pire l'ensemble des habitants.

Lorsque Massinissa, suivi d'une centaine de ses cavaliers, pénétra dans la ville après avoir bousculé le corps de garde romain, le peuple l'accueillit avec frénésie. Ses guerriers eurent tôt fait de rendre partout inoffensifs les hommes de la centurie que Thiéron avait envoyée pour désarmer les gardes de la reine et confiner sa personne à un périmètre restreint. Thiéron lui-même, voyant les choses changer radicalement, réunit une escouade pour sa protection et disparut à la faveur de l'agitation générale. Les gardes royaux furent libérés, tandis que les Romains, désarmés à leur tour, puis encadrés par une escorte redoutable, durent monter dans sept tombereaux et quitter la ville sous les huées de la foule. L'avenir immédiat de leur commandant ne fut pas des plus sereins. Lié solidement à la balustrade à claire-voie de la première charrette, son corps nu ayant été enduit de poix et roulé dans de la paille pourrie comme une escalope dans la chapelure, le centurion avait pris l'apparence d'un animal qui tenait à la fois du singe pour la moitié inférieure de son être et du hérisson pour la poitrine et la tête. À sa vue, la tourbe tordue de rire le tournait cruellement en dérision. L'on dit qu'une fois loin de la ville et libéré de ses liens il s'enfuit de honte et disparut aussitôt. On retrouva son corps beaucoup plus tard. Il s'était apparemment ôté la vie.

À la suite du tumulte suscité par l'intervention de la cavalerie numide autour et à l'intérieur du palais royal, les esprits s'étant apaisés, Sophonisbe, demeurée seule avec son libérateur, qui était aussi son amant, lui tomba dans les bras. Les deux souverains purent enfin s'entretenir d'autre chose que des affaires de leurs royaumes respectifs. Le roi n'en révéla pas moins à la reine la résolution arrêtée par Scipion d'emmener celle-ci à Rome pour son triomphe. Ce dessein dont la *reine se doutait bien lui soulevait le cœur ; elle ne se gêna d'ailleurs pas pour le dire au roi.*

Ils ne purent cependant jouir de leur intimité plus de deux jours entiers, ni du repos que l'un et l'autre avaient souhaité pour son cerveau, car à la fin de la deuxième nuit qu'ils passèrent ensemble, le cours des choses à Cirta, à la cour comme à la ville, s'inversa brusquement du fait de Scipion et de sa volonté de briser celle qu'il appelait ironiquement, depuis qu'il possédait une statuette d'onyx la représentant nue, « ma divine rebelle » ou « l' indomptable Sophonisbe ».

Il s'était en effet trouvé que le général romain, à la tête d'une demi-légion, était entré dans Cirta dont il avait forcé les portes, détruit le nouveau corps de garde formé surtout de cavaliers numides, atteint et encerclé le palais, et réduit sa garnison à l'impuissance.

*À ces nouvelles qu'il reçut comme des coups de lanières lestées de plomb, le roi persuada sa maîtresse de se cacher dans une pièce dérobée pendant qu'il discuterait avec l'*imperator.

Mais celui-ci n'était pas venu pour discuter. Il le fit d'abord savoir à son allié. Ce dernier devait quitter incontinent Cirta, repasser par Narcara, puis s'embarquer dans le port le plus proche à destination de Rome, où, dans six jours, ses victoires seraient célébrées. Seulement il ne partirait pas sans la reine. « De gré ou de force, grommela-t-il, retenant sa colère, elle m'accompagnera au Capitole. » Massinissa lui dit là-dessus que malheureusement Sophonisbe n'était pas en excellente santé. Scipion lui repartit qu'elle était certainement assez bien pour faire le voyage et que le climat de Rome, beaucoup moins chaud à ce temps de l'année que celui de Cirta, lui serait salutaire. Le ton, cette fois, est sans réplique. Et, comme pour clore *l’entretien, Scipion demande à voir la reine.*

Telle est en substance cette conversation amicale entre d’une part un Massinissa furieux d’avoir, un jour, juré fidélité à la République romaine, et au demeurant affligé de son peu de moyens devant la force, et d’autre part le chef des armées romaines d’Afrique, lequel représentait cette force.

Le roi s’éclipsa donc pour peu de temps et ne revint auprès du Romain avec la reine que pour les laisser seuls, à leur prière.

Sophonisbe, contrairement à l’idée qu’il s’était faite de cette femme, parut à Scipion non seulement conciliante mais soumise ainsi qu’une épouse. Oui, elle avait deviné son désir de la voir le suivre à Rome, et cette attention de la part d’un homme aussi important la flattait au plus haut point. Oui, elle était prête à partir malgré ses ennuis de santé. Oui, elle l’accompagnerait dès ce jour et aussi longtemps qu’il serait nécessaire. Non, elle n’était pas sujette au mal de mer ; la perspective de la traversée l’enchantait, elle ne demanda qu’une heure pour s’y préparer.

Elle appela des suivantes. Les unes s’en furent avec elle vers sa chambre, tandis que les autres s’entretinrent avec l’hôte romain afin qu’il ne restât point seul. Arrivée à la porte de sa chambre, elle renvoya ses femmes et alla trouver Massinissa. Ils parlèrent peu. Dans les regards qu’ils échangèrent, un tiers aurait lu qu’ils étaient d’intelligence sur un point capital. Ils s’étreignirent longuement. Il lui dit ensuite : « Tout est prêt, où tu sais. » Ils se séparèrent les larmes aux yeux, lui regagnant la salle où Scipion causait avec les dames, et elle sa chambre. Là, sur un dressoir, dissimulée derrière un bouquet de violacées, était posée une coupe d’eau pleine aux trois quarts et, tout *à côté, un minuscule caillou grisâtre de la taille d'un gland. Elle saisit la petite pierre et la laissa choir dans la coupe. Elle attendit qu'elle s'y fût dissoute, puis, ayant bu ce mélange, elle s'étendit sur son lit. La paume droite reposant sur son sein, elle sentit alors les battements de son cœur décroître en nombre et en intensité. Bientôt, dans un silence rendu de plus en plus pur par l'affaiblissement de tous ses sens, elle vit l'espace s'emplir de noir et cessa de respirer. Ainsi mourut cette femme exceptionnelle qui sa vie durant avait fait passer la liberté avant toutes choses.*

*Sa mort contraria tellement Scipion qu'il en fit une maladie de foie. Comme il dut garder la chambre pendant une petite semaine, son triomphe faillit être à nouveau différé. Massinissa n'assista point aux cérémonies romaines en l'*imperator*. Il devait s'occuper de recrutement et de remonte, expliqua-t-il au général; il n'y avait plus de temps à perdre, le début des opérations étant maintenant prévu pour la fin du huitième mois.*

Comme pour se venger de toutes ces traverses, Scipion, dès son retour de Rome, signa l'ordre de procéder au sac de Cirta. Massinissa venait d'augmenter de treize cents hommes son effectif, lequel totalisait à présent onze mille cavaliers. Il menaça de se retirer lui et ses combattants si l'on exécutait l'ordre en question. Scipion recula. Il fit rescinder l'acte, se contentant d'envoyer en captivité tous les habitants mâles de l'ancienne capitale de Syphax âgés de douze à trente ans.

❧

LETTRE LVI

Sévère Alexandre, empereur de Rome
à Dion Cassius, ex-proconsul d'Afrique

À Tunis

Quelle bonne besogne tu as abattue dès ton arrivée là-bas ! Je t'en félicite sincèrement et te remercie de ton envoi, je parle du paquet contenant la seconde partie du texte, restauré par tes soins, de la correspondance de la reine Sophonisbe avec son amie d'enfance (*Lettres* XXXIII, XXXIV, XXXVIII, XXXIX, XL, XLII, XLIII, XLIV, XLV et L).

Dans ton dernier mot tu suggères de confier à un *bibliopola** l'ensemble de cette correspondance. Le titre grec et latin que tu suggères, *Lettres puniques* me paraît convenable, bien qu'il ne plaise pas à tous les chroniqueurs qui travaillent autour de moi. Je leur ai demandé de se mettre d'accord sur un intitulé. S'ils n'ont rien trouvé demain, ton avis l'emportera et l'affaire sera close.

* Terme sous lequel on désignait les libraires-éditeurs. À Rome, notamment, ils étaient fort nombreux. Voir, par exemple, *Vita Romana,* de Paoli, livre II, chapitre IV.

Oublions un moment ces détails. Car je t'écris principalement pour t'annoncer que tu seras de nouveau consul ; et si je m'y prends si tôt, c'est que je voulais que tu fusses le premier à l'apprendre. Tu as si bien rempli cette charge dans un passé déjà lointain, tout comme celle de proconsul, que je ne vois que toi et mon excellent cousin Marcellus pour l'assumer avec succès dans la présente conjoncture, je veux dire au milieu des périls qui montent à l'est de l'empire (en Perse, comme tu le sais, depuis des mois) et plus récemment à l'ouest (sur le Rhin). Quoique deux générations nous séparent, ne sommes-nous pas, mon cher Dion Cassius, de vieux amis ? Je te connais donc assez bien. Ne t'étonne pas par conséquent si je doute que ta désignation à la plus haute magistrature après la mienne t'enchante à ce point ! Mais, sachant d'avance tes objections, je les ai prévenues de la manière la plus humaine dont un empereur puisse user à l'égard d'un de ses sujets. C'est pourquoi je te dis à présent : Accepte ta nomination. Accepte-la et je te promets que tu seras libre à nouveau dans quinze mois au plus tard. Et, sans qu'il t'en coûte un as, tu seras alors installé définitivement à la campagne, avec tes livres, trois secrétaires et, ce qui n'est pas méprisable, de généreuses subventions semestrielles pour te permettre de terminer ton histoire de Rome. Hâte-toi de me répondre. Et ne viens surtout pas me parler de tes soixante-treize printemps ou de ton goût de plus en plus prononcé pour la retraite : tu n'auras qu'à la différer d'un an, ta retraite. Un homme capable est à mon avis toujours trop jeune pour se reposer.

Ce que ces derniers temps j'ai le plus regretté, c'est de ne point t'avoir auprès de moi. J'aurais tant besoin de tes conseils, de ta sagesse. Nous pourrions débattre une foule de questions. Par exemple, celle de la secte des chrétiens, qui me causent du souci. Sans doute sont-ils de fort braves gens. Ils ne font de tort à personne, c'est vrai. J'observe cependant que leur nombre ne cesse de croître. Or la plupart d'entre eux ne vivent, de leur propre aveu, que pour adorer Christus, leur ancien chef spirituel qu'ils ont divinisé après son supplice et sa mort à Jérusalem il y a plus de deux cents ans. Ils passent leur temps à prier, à adorer leur dieu, et aussi, hélas, à mendier, ce qui est plus grave car l'État, d'une année à l'autre, doit prévoir des crédits de plus en plus importants, afin de pallier l'indigence et partant d'assurer l'ordre public. Nous ne pouvons quand même pas les laisser crever massivement dans les rues, à cause des épidémies que la décomposition des corps ou leur inhumation trop sommaire pourraient occasionner. Quelqu'un me suggérait de leur appliquer, ainsi qu'à celui qu'ils appellent leur « père » *(pappas)*, la solution ultime que Commode avait un jour envisagée sans toutefois la retenir. Tu penses bien qu'il n'est pas question pour moi de recourir à pareil procédé. Certes, je combattrais énergiquement l'esprit de sédition s'il se manifestait jamais. Les chrétiens cependant sont d'une douceur absolument désarmante. Que peut-on contre des miséreux qui, lorsque vous les rabrouez, les cinglez, les écorchez, prient leur dieu de vous bénir ? J'ai assisté, il n'y a pas si longtemps, à l'interrogatoire de six membres de leur secte accusés de complot contre la sûreté de l'empire. La police les avait à l'œil depuis des semaines. Elle avait découvert leur lieu de rencontre : un long couloir souterrain, au-delà des murs. Ils se réunissaient là pour prier et, chose incroyable – leurs témoignages sont unanimes là-dessus – pour manger le corps de Christus et boire son sang ! Persuadé qu'on se moquait du tribunal, le juge les condamna à mort ; mais je cassai son jugement, et ils furent libérés le jour même. Ces chrétiens me paraissaient parfaitement normaux, à leur grain de folie près. Je me demandai dans la suite, après avoir réfléchi à cet incident, pourquoi des hommes apparemment en possession de leurs moyens intellectuels s'adonnent ainsi à des pratiques capables de les mener à l'échafaud. Comment expliquer cet égarement, ce fourvoiement de la raison ? Si tu as le temps de te pencher sur ce problème, communique-moi les réflexions qu'il t'inspire. Et dis-moi ce que tu penses de la tolérance. Avons-nous tort ou raison d'être tolérants ? Cette vertu (si c'en est une) ne sape-t-elle pas à la longue les fondements de l'État ?

Je te salue et te souhaite de la santé. Je te souhaiterais du beau temps s'il ne faisait pas désespérément beau à Tunis.

Fais-moi part du résultat de tes recherches en histoire. On m'affirme que tu es sur le point de découvrir la correspondance que Scipion et Massinissa ont échangée à la fin de notre deuxième guerre avec Carthage. Leurs lettres pourraient s'ajouter à celles de Sophonisbe et de *domna* Hermine. *Vale.*

Capua. CMLXXXIII *Ab Urbe condita Mars*[*].

[*] De Capoue, en mars de l'an 983 de la fondation de Rome (220 de notre ère).

LETTRE LVII

Dion Cassius, historien,
à Sévère Alexandre, empereur de Rome

À Capua

Ave imperator !

Vous avez su convaincre la vieille bourrique que je suis et cela sans trop flatter la bête. Comment en effet décliner l'honneur que vous me faites en m'appelant au consulat ? Mettez-vous à ma place : je connais peu de Romains qui soient hommes à refuser la gloire. Et, si je vous ai bien compris, je partagerais cette fois le pouvoir avec votre cousin Marcellus. Eh bien, de quoi me plaindrais-je ? Tout ne va-t-il pas de mieux en mieux ? Nous nous sommes toujours bien entendus lui et moi, sauf sur un point : il aime le monde et moi la solitude. Le pouvoir, il est vrai, donne l'un et l'autre à ceux qui l'exercent, le monde avec sa redoutable diversité et la solitude avec ses fruits – tranquillité, réflexion et (si peu qu'on ait de la veine) sapience. Enfin, je ne vais pas discourir sur l'exercice du pouvoir devant vous, chef de l'État romain, qui connaissez la question mieux que quiconque aujourd'hui ; ce serait de ma part un impardonnable excès de vanité.

Je me trompe peut-être, mais je ne saurais vous exprimer plus adéquatement ma gratitude, pour le salaire que vous attachez, sous forme de retraite dorée, à ma future charge, qu'en vous adressant par ce même courrier le résultat de mes recherches les plus récentes. Il s'agit des lettres qu'ont échangées Sophonisbe et Massinissa d'une part, Scipion et Massinissa d'autre part, entre la prise de Cirta et la mort de la reine. Vos chroniqueurs peuvent d'ores et déjà les intercaler dans l'ensemble actuel sous les numéros xxii, xxiii, xxiv, xxviii, xxxii, xxxv, xxxvii, xlvi et xlvii. Cet ordre suppose que vous possédez aussi les dépêches d'un commandant de cohorte, un certain Thiéron, expédiées à Scipion et à Massinissa, ainsi que les réponses de ces deux derniers.

Saurai-je vous écrire longuement aujourd'hui ? Je n'en suis pas sûr, pour une simple raison : la chaleur qu'il fait dans le jardin pourtant ombreux où je me trouve à cette heure matinale. À midi, personne ici ne voudra plus bouger tant le risque de suffoquer sera grand. Les Tunisiens sont quand même ingénieux. Ils ont mis au point un procédé de fabrication de la glace à partir de la saumure, après avoir observé qu'une solution saturée de sel abaisse la température des corps ambiants. Je bois en ce moment, ou plutôt je me désaltère en buvant un vin blanc faible mais rafraîchi dans des bouteilles qui ont reposé des heures durant dans des seaux de glace.

Les Tunisiens ne sont pas seulement adroits et inventifs, ils ont aussi la mémoire et le cœur fidèles. Leur forum est hérissé de stèles et autres monuments érigés en souvenir de Sophonisbe, dont le culte est presque aussi remarquable que celui rendu à Élissa. De nombreuses représentations de la petite-fille de Gisco ont circulé de son vivant, et l'on n'a pas cessé, après sa mort, de la saluer à l'égal d'une déesse.

Ce que j'aime bien aussi, chez les habitants de Tunis, c'est leur amour des chats. Comme je les comprends, moi qui ne puis me passer de la présence de ces animaux mystérieux, témoins de notre bêtise et qui nous jugent si sévèrement. À l'heure présente je caresse de ma main libre une magnifique chatte blanche et or, aux yeux glauques et aux longues moustaches, qui ronronne à n'en plus finir, et pourtant je la sens à la veille de se lasser du plaisir qu'elle me donne... Et voilà, c'est fini, la voilà partie !

Bon. Revenons à des sujets moins frivoles et plus ennuyeux.

Je suis de votre avis en ce qui touche les chrétiens et la tolérance dont on doit faire preuve à leur égard. Ces malheureux sont des rêveurs ; ils ne méritent pas pour cela la mort. Il est permis de rêver quand on est trop pauvre pour vivre selon la raison. D'un autre côté, il n'est à mon sens rien de plus inquiétant qu'un être humain possédé du désir de vous faire partager ses rêves de justice. La tolérance est une vertu, n'en doutez point, mais elle est de toutes les vertus civiques celle qui peut le plus facilement et le plus rapidement devenir son contraire. La tolérance est en effet une idée ambivalente. Son caractère amphibologique est cause de multiples conflits où les adversaires s'accusent réciproquement d'en manquer. Méfions-nous donc. La douceur des mœurs actuelles permet tout, admet tout, justifie tout, elle est un terrain éminemment favorable à l'éclosion de l'intolérance ; celle-ci, n'étant arrêtée par rien, croît très vite, notamment chez les ignorants et les aventuriers. D'autre part, trait indélébile de la sauvagerie et de la perfidie de notre nature, l'intolérance est toujours susceptible de se manifester avec ou sans bruit.

Je compte séjourner un bon mois encore sur la côte d'Afrique. Mon retour en Italie est fixé au début de juin, soit dans six semaines à tout casser. On pourra me joindre alors à ma maison de campagne.

J'aurais souhaité converser avec vous pendant des heures, mais la chaleur est insupportable en dépit du vin frappé. Autour du poinçon mes doigts fatigués se détendent malgré moi, mon écriture déformée est de moins en moins lisible.

Au cas où les dieux existeraient toujours, je les prie de veiller sur Votre Majesté, particulièrement sur sa santé, quoique je la sache assez grande, à trente ans, pour le faire très bien elle-même.

Tunis. CMLXXXIII *Ab Urbe condita. Avril.*

FIN

INDEX DES NOMS DES PERSONNAGES HISTORIQUES

CORNEILLE (Pierre), le plus grand auteur dramatique français après Racine son rival (1606-1684). Beaucoup le considèrent comme supérieur à Racine par le souffle épique, si l'on peut dire, et du fait qu'il ait créé non seulement la tragédie classique en France mais aussi la comédie. Sa *Sophonisbe* est une de ses meilleures pièces, au témoignage de plusieurs critiques actuels ; Émile Faquet, pour sa part, a parlé de « très belles pièces qui eurent du succès comme *Sertorius* et *Sophonisbe* ». Et Pierre Lièvre, du « succès de *Sophonisbe* ».

DION CASSIUS, peut-être l'historien le plus souvent consulté sur l'Antiquité gréco-latine (155-235) ; son *Histoire romaine* est la plus volumineuse de toutes celles qu'on a écrites avant et après lui.

GISCO, grand-père paternel de Sophonisbe.

HASDRUBAL, général carthaginois, fils de Gisco et père de Sophonisbe.

ISOCRATE, orateur et logographe athénien (436-338). Pacifiste. Auteur du *Panégyrique d'Athènes.*

LUCIEN DE SAMOSATE, auteur de *l'Assemblée des dieux,* (125-192) ; il a beaucoup parlé et beaucoup écrit. Conférencier et auteur de quatre-vingts ouvrages, il est par la mentalité, la verve et l'esprit, l'Anatole France de la littérature ancienne.

MAIRET (Jean), poète dramatique contemporain de Corneille (1604-1686) ; auteur lui aussi d'une *Sophonisbe,* qui fut représentée en 1634.

MASSINISSA, roi des Numides de l'Est (238-148) ; allié de Rome après 212 dans la lutte de celle-ci contre Carthage. À la fin de la deuxième guerre punique, Rome le récompensa de sa participation aux opérations en lui cédant la plus grande partie des territoires ayant appartenu à Syphax.

PÉRICLÈS, homme d'État de la Grèce ancienne (495-429), doué pour gouverner et favoriser à la fois l'épanouissement des arts et des lettres, bref, comme on dit aujourd'hui, « promouvoir la culture ».

SCIPION, Publius Cornelius, dit l'Africain (235-183), vainqueur d'Hannibal à Zama. L'homme d'État le plus important de l'histoire romaine, après César.

SOPHONISBE, voir l'avant-propos.

SYPHAX, roi des Numides de l'Ouest, premier mari de Sophonisbe, voir l'avant-propos.

Femmes libres de Carthage,
roman de Jean Tétreau (1923-2012),
a d'abord paru, à Montréal,
aux éditions 42e Parallèle,
en 2004.
ISBN : 2-923125-05-3

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-075-2
© Janine Tétreau et Vertiges éditeur 2020
– 1076 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org